La Suze, Henriette de Coligny (1618-1673 ; comtesse de). Recueil de pièces galantes en prose et en vers . Tome premier. 1995.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

RECUEIL
DE PIECES
GALANTES, 921
EN PROSE ET EN VERS. 1217
DE
MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE,
ET DE MONSIEUR PELISSON.

Augmenté de plusieurs Pieces nouvelles de divers Auteurs.

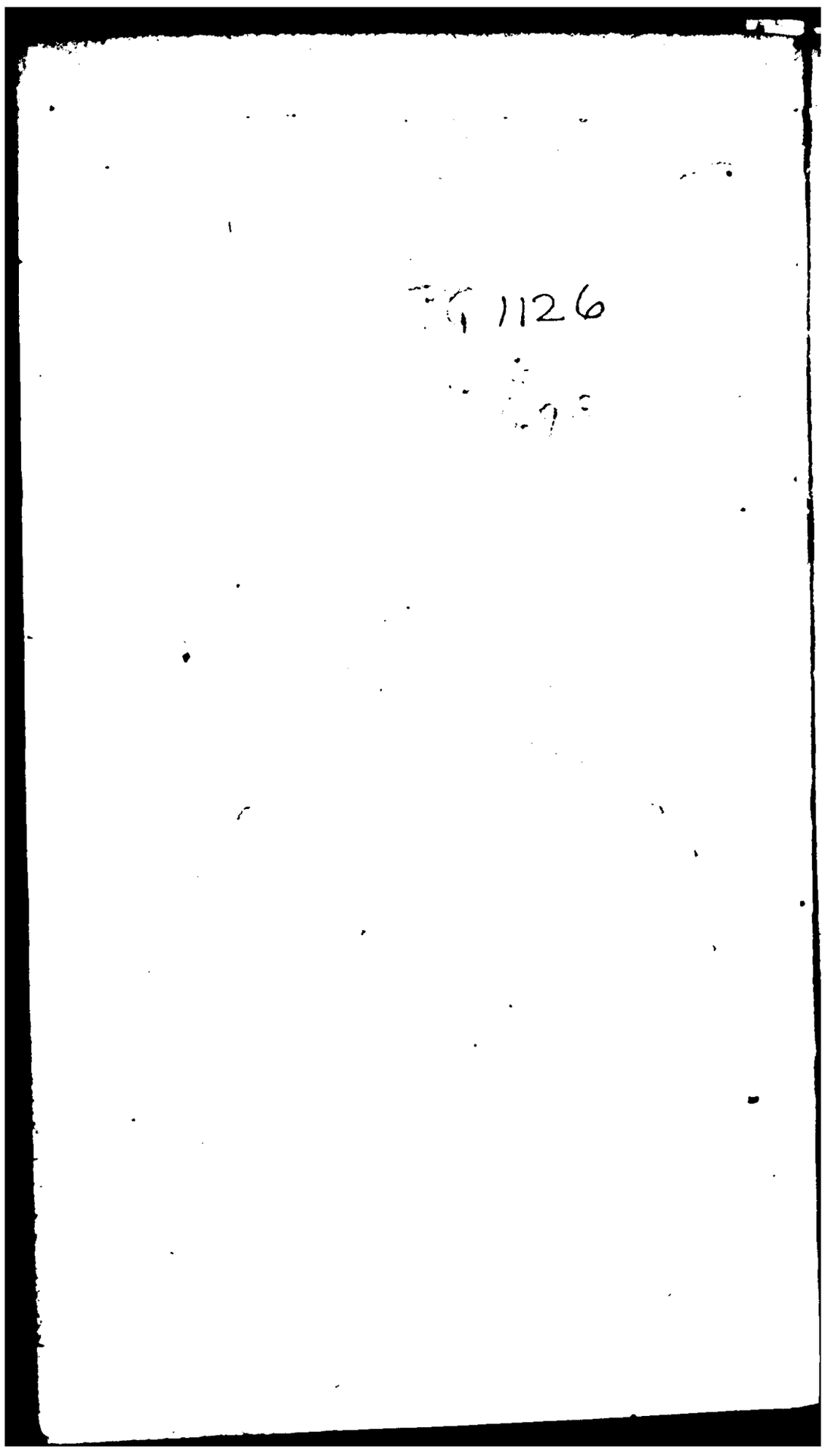
TOME PREMIER.

LIBRARY OF CONGRESS,
WASHINGTON.

A PARIS, AU PALAIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, au quatriéme Pillier de la Grande Salle, du costé de la Chapelle, à la Palme.

M. DC. XCVIII.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France


TG 1126

IMITATION
DU
PASTOR FIDO.

UNique ſujet de ma flâme,
Mirtil ſi tu pouvois ſçavoir
Ce qui ſe paſſe dans mon ame,
Sans doute on te verroit avoir
Pour cette Amarillis, que tu nommes cruelle,
Cette même pitié que tu demandes d'elle.

Quoique tous deux Amans, quoique tous deux aimez,
Et d'un même feu conſumez,
De nôtre amour pourtant le malheur eſt extrême;
Car enfin, aimable Berger,
De quoy me ſert-il que je t'aime,
Si je ne te puis ſoulager?
Ou de quoy me ſert-il qu'un Amant ſi fidelle
Brûle aujourd'huy pour moy d'une flâme ſi belle?

Deſtin pour nous trop rigoureux,
Par quel ordre injuſte & barbare,
Faut-il que le Ciel nous ſepare,
Si l'amour nous unit tous deux de mêmes nœuds?
Ou par quel étrange caprice
Faut-il que le Ciel nous uniſſe,
Si l'Amour plus puiſſant nous ſepare tous deux?

Que vôtre bonheur eſt extrême ;
Cruels Lions, ſauvages Ours,
Vous, qui n'avez dans vos amours
D'autre regle que l'amour même ;
Que j'envie un ſemblable ſort,
Et que nous ſommes malheureuſes ;
Nous de qui les loix rigoureuſes
Puniſſent l'Amour par la Mort !

Si l'inſtinc & la loi, par des effets contraires ;
Ont également attaché,
L'un, tant de douceur au peché,
L'autre, des peines ſi ſeveres :
Sans doute, ou la nature eſt imparfaite en ſoy,
Qui nous donne un penchant que condamne la loy,
Ou la loi doit paſſer pour une loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la nature.

Mais que l'on aime peu quand on craint de mourir !
Mirtille, plût au Ciel qu'une mort inhumaine,
Fût du peché la ſeule peine,
Je ferois gloire d'y courir.
Seule regle des belles ames,
Et le premier Dieu de mon cœur,
Honneur, voy que je faits à ta ſainte rigueur
Un ſacrifice de ma flâme.
Et toi, cher & parfait Amant,
Pardonne à cette malheureuſe,
Qui te maltraite apparemment,
Mais qui t'aime effectivement,
Et qui doit eſtre rigoureuſe
Par neceſſité ſeulement.

Ha ! ſi tu veux tirer vengeance
De tes feux mal récompenſez,
Sçache que ta propre ſouffrance

Me punit & te vange aſſez ;
Car enfin s'il eſt veritable
Que tu ſois mon ame & mon cœur,
Comme tu l'es, quelque rigueur
Qu'exerce contre toy le Ciel impitoyable,
Toutes les fois que tes douleurs
Te font ou ſoûpirer, ou répandre des pleurs,
Ces pleurs que tu répans, c'eſt mon ſang que tu verſes ;
Par ces cruels ſoûpirs qui te ſortent du ſein,
C'eſt mon propre ſein que tu perces ;
Et ces peines enfin, ces cruautez diverſes,
Que l'amour & le ſort te font ſouffrir pour moy,
Je les reſſens encore plus vivement que toy.

ELEGIE.

TRiſteſſe, ennuy, chagrin, langueur, mélancolie,
Troublerez-vous toûjours le repos de ma vie ?
A toute heure, en tous lieux ſentirai-je vos coups,
Et ne pourai-je pas eſtre un moment ſans vous ?
Je viens dans ces deſerts chercher la ſolitude,
Où ſeule loin du bruit & de la multitude,
Je puiſſe en liberté dire mes ſentimens ;
Deſerts, ſoyez témoins des peines que je ſens :
L'eſprit tout agité de nouvelles allarmes,
Je viens icy cacher mes ſoûpirs & mes larmes,
Comme aux ſeuls confidens de toute ma douleur,
Je viens vous découvrir les ſecrets de mon cœur :
Le chagrin me devore, & mon ame abatuë
Sans force & ſans ſecours, cede au coup qui la tuë,
Je ſouffre ſans ſçavoir ce qui me fait ſouffrir,

Je cherche, mais en vain, les moyens de guerir:
Helas ! tout m'eſt fatal, tout fait mon infortune,
Tout ce qui me plaiſoit aujourd'hui m'importune,
Mon eſprit accablé ſous de rudes combats,
Conſidere ſa peine, & ne la comprend pas ;
De mes yeux languiſſans un éloquent ſilence,
En dépit de moy-même, explique ma ſouffrance,
Je n'ai point de repos ni la nuit, ni le jour.
Helas ! d'où vient mon mal ? n'eſt-ce point de l'amour ?
Je ne puis voir Tirſis que je ne ſois émuë,
Je rougis de paroître interdite à ſa veuë ;
En ſa mine, en ſon air, en chacun de ſes traits,
Je trouve des appas inconnus & ſecrets ;
Le feu de ſes regards par qui ſon cœur s'explique,
Etincelle de joie, & me la communique :
Quand je ne le vois plus, ô Dieu quel changement !
Il eſtoit mon plaiſir, il devient mon tourment,
Dans le trouble fâcheux que l'abſence me cauſe,
Ma raiſon incertaine à ſoi-même s'oppoſe,
L'objet que j'ai laiſſé ne me ſçauroit laiſſer,
Tous les autres objets ne le peuvent chaſſer.
Inceſſamment Tirſis occupe ma penſée,
Sans le voir je le vois, & mon ame bleſſée
Se trace nuit & jour ce phantôme plaiſant,
Quoique loin de mes yeux, il m'eſt toûjours preſent;
Un tranſport tout de flâme éclate en ſon viſage,
Sa majeſté me plaiſt, & ſa douceur m'engage,
Et ce je ne ſçai quoi, qu'on ne peut exprimer,
M'a plus de mille fois conſeillé de l'aimer.
Je ſuis cette belle ombre, & je veux m'en deffendre,
Mais par tout je la voi, par tout je croi l'entendre.
Trop aimable Tirſis, pourquoi mal à propos
Etaller tant d'appas, & troubler mon repos ?
Veux-tu vaincre mon cœur autrefois invincible ?
Veux-tu rendre mon cœur à tes larmes ſenſible ?

Mais, que dis-je, peut-être en es-tu poſſeſſeur,
Peut-être eſt-il vaincu, peut-être es-tu vainqueur.
Helas ! je n'en ſçai rien, j'ignore ma défaite,
Peut-être en ce moment ta victoire eſt parfaite.
Vous vous êtes, mon cœur, revolté contre moi,
Et vous m'abandonnez pour ſuivre une autre loi,
Vous cedez aux ardeurs d'une flâme inconnuë.
Rigoureuſe fierté, qu'êtes-vous devenuë ?
Que deviens-je moi-même, & quel eſt le pouvoir
Qui me force à ſortir des regles du devoir ?
Quoi ceder à l'amour ? quoi manquer de courage ?
Quitter ma liberté pour un rude eſclavage ?
Souffrir qu'un fier tyran, ſans avoir combattu,
Triomphe malgré moi de toute ma vertu ?
Non, je me veux défendre & ſoûtenir ma gloire,
Des mains de mon vainqueur arracher la victoire,
La raiſon & l'honneur me l'ordonnent ainſi,
Tout le veut, je le dois, & je le veux auſſi.
Mais, que dis-je ? ô grands Dieux ! je parle en inſenſée ;
Foibles raiſonnemens, ſortez de ma penſée,
Ma flâme vous dément, & mon cœur aujourd'hui
Se ſoûmet à l'amour, & ne connoît que lui :
Helas ! qu'il eſt changé, je le cherche en lui-même,
Mon cœur n'eſt plus mon cœur, il ſuit l'objet qu'il aime ;
Pour lui ſeul il reſpire, il conſent à ſes vœux,
Il ſoûpire, il languit, il brûle de ſes feux,
J'en rougis de dépit, ma vertu s'en offenſe.
Quoi, toute ma raiſon ſe trouve ſans puiſſance !
Quoi, ma noble fierté s'eſt ſoûmiſe à ſon tour !
Il falloit ou mourir, ou ſurmonter l'amour ;
Il falloit conſtamment combatre pour ma gloire,
Remporter ſur moi-même une illuſtre victoire,
Etouffer cette ardeur dont mon cœur eſt épris,
Et pour tout dire enfin, reſiſter à Tirſis.

Reſiſter à Tirſis ! Mais Dieux, eſt-il poſſible ?
Pourrois-je vivre, helas ! à ſes vœux inſenſible ?
Ah ! cela ne ſe peut, il n'y faut plus penſer,
L'amour qu'il a pour moi ne ſçauroit m'offenſer :
Il m'aime avec reſpect, & je puis ſans foibleſſe
Ecouter ſes ſoûpirs, répondre à ſa tendreſſe ;
Il ſçait que la vertu peut engager mon cœur,
Il ſçait l'art de fléchir ma ſevere rigueur,
Et ménage avec ſoin ce moment favorable
Qui le peut faire aimer autant qu'il eſt aimable.
Que ces charmes ſont grands ! que ſon tranſport eſt doux,
Quand il dit, je vous aime, & je n'aime que vous !
A ces mots il ſoûpire, & ſes yeux pleins de flâme
Brûlent du feu ſecret qui brûle dans ſon ame,
Ils ſont paſſionnez, ils ont de la douceur,
Leurs regards où l'on voit la joie & la langueur,
Me diſent ſans parler qu'il craint & qu'il eſpere,
D'un viſage trop fier, & d'un air trop ſevere,
Je voulois éviter ce charmant entretien,
Et feignois d'ignorer ce que je ſçavois bien.
Ne parlez plus, Tirſis, de peine & de martyre,
Eſperez, je vous aime, enfin je l'oſe dire,
Je reçois vôtre cœur, je reçois vos ſoûpirs,
Uniſſons nôtre flâme, uniſſons nos deſirs,
Contentons nôtre ardeur, laiſſons parler l'envie,
Joüiſſons des plaiſirs les plus doux de la vie,
Et pour me rendre heureuſe, & pour vous rendre heureux,
Aimons-nous, aimons-nous & cheriſſons nos feux.
Tu l'emportes, Amour, je cede à ta puiſſance,
Aſſez & trop long-temps je t'ai fait reſiſtance,
Par ta force invincible, & tes attraits puiſſans,
Tu maîtriſes enfin ma raiſon & mes ſens.
Je fléchis ſous les loix de ton aimable empire,
Puis qu'aimer eſt enfin tout ce que je deſire.

Viens triomphef, amour, de mon cœur & de moi,
Eſprit, honneur, vertu, tout ſe ſoûmet à toi.

de Lauragne

ELEGIE.

ENfin, cher Clidamis, l'amour vous importune ;
Vous ſuivez le parti de l'aveugle fortune :
Les exemples fameux des revolutions
Qu'elle fait éprouver à tant de Nations,
Des thrônes renverſez, des familles éteintes,
Qui troublent l'Univers par leurs trop juſtes plaintes ;
La foule des Heros qu'elle traîne au cercüeil,
N'ont pû vous garentir de ce ſuperbe écüeil :
Pour elle vous quittez nôtre innocente vie,
Qui de tant de douceurs avoit eſté ſuivie :
Pour elle vous quittez cet áimable ſéjour
Où regnent pour jamais l'innocence & l'amour :
Le deſir des grandeurs étouffe vôtre flâme,
La Cour & ſes appas me chaſſent de vôtre ame,
Ma cabanne n'eſt plus digne de vous loger,
Vous êtes Courtiſan, & n'êtes plus Berger.
Hé bien, cher Clidamis, ſuivez vôtre genie,
Acquerez, s'il ſe peut, une gloire infinie,
J'y conſens, j'y conſens, mes amoureux ſoûpirs
Ne troubleront jamais vos ſomptueux plaiſirs.
Qu'un éternel oubli ſoit le prix de mes peines,
Renoncez à mon cœur pour des chimeres vaines ;
A de lâches devoirs ſacrifiez des jours
Dont les mains de l'amour doivent filer le cours :
Malgré tant de ſermens, ſoyez traître & parjure,
Je ſouffrirai mes maux ſans plainte & ſans murmure.

C'eſt un foible ſecours que des emportemens ;
Et vous ſerez puni par vos propres tourmens.
Pour moi, dans un deſert, exempte de naufrage,
Je vous contemplerai dans le fort de l'orage,
Et peut-être qu'un jour, de ce tranquille port
Je vous verrai l'objet des caprices du ſort.
De là, je vous verrai ſur la mouvante roüe,
Tantôt au firmament, & tantôt dans la bouë :
L'aveugle Deïté dont vous ſuivez le char,
Seme indifferemment ſes faveurs au haſard :
Son inconſtante humeur ne peut être arrêtée,
Je la connois, Berger, pour vous je l'ai quittée,
Je ſçai quels ſont les biens dont elle peut combler,
Et que c'eſt dans ſes bras que l'on doit plus trembler.
Quand aprés cent projets renverſez par ſes fuites,
Vous ſerez rebuté de vos vaines pourſuites,
Et que vous trouverez que cent malheurs nouveaux
Seront l'unique fruit de tous vos longs travaux,
Peut-être, Clidamis, que mon triſte hermitage
Ne vous paroîtra plus un ſi méchant partage.
Vous trouverez alors, que nos prez & nos bois
Sont un plus doux ſéjour que le Louvre des Roïs ;
Et rappellant enfin dedans nôtre memoire,
De nos plaiſirs paſſez la bienheureuſe hiſtoire,
Je ne ſçai ſi l'éclat dont vos yeux ſont deçûs,
Pourra vous conſoler de les avoir perdus.
Dans nos charmans hameaux, les lambris ſont de hêtres,
On y vit ſans Sujets, mais on y vit ſans Maîtres,
C'eſt l'azile des biens qu'on bannit de la Cour,
Et c'eſt de plus, Berger, le ſéjour de l'amour.
Oüi, vous quittez ce Dieu, quittant la ſolitude,
Il ne vous ſuivra pas dedans la multitude ;
Malgré tous vos attraits, en vain vous l'eſperez,
La fortune & l'amour ont leurs droits ſeparez :

Où l'une veut regner, il faut que l'autre cede :
Hé quelle eſt donc, helas ! l'ardeur qui vous poſſede?
Pourquoi vouloir quitter ce Maître ſi charmant,
Qui vous rendit heureux auſſi-tôt comme amant?
Ah ! revenez à moi, ſongez que je vous aime,
Ou plûtôt, Clidamis, revenez à vous-même ;
De vôtre propre cœur écoutez mieux la voix,
Conſultez-le, Berger, pour la derniere fois.
Son amoureuſe ardeur eſtoit trop peu commune,
Pour ceder aux appas de l'aveugle fortune ;
Il eſt né pour avoir un plus illuſtre appui,
Et le deſtin n'a point d'eſclaves tels que lui.

JOUISSANCE.

SONNET.

AUjourd'hui dans tes bras j'ai demeurée pâmée ;
Aujourd'hui, cher Tirſis, ton amoureuſe ardeur
Triomphe impunément de toute ma pudeur,
Et je cede aux tranſports dont mon ame eſt charmée.

Ta flâme & ton reſpect m'ont enfin deſarmée,
Dans nos embraſſemens je mets tout mon bonheur ;
Et je ne connois plus de vertu ni d'honneur,
Puiſque j'aime Tirſis, & que j'en ſuis aimée.

O vous foibles eſprits, qui ne connoiſſez pas
Les plaiſirs les plus doux que l'on goûte ici-bas,
Apprenez les tranſports dont mon ame eſt ravie.

Une douce langueur m'ôte le ſentiment,
Je meurs entre les bras de mon fidelle Amant ;
Et c'eſt dans cette mort que je trouve la vie.

SUR UNE JALOUSIE

ELEGIE.

PEnſers où l'on ſe plaît, eſperances flateuſes,
Douces émotions, langueurs délicieuſes,
Deſirables tranſports, agreables ſoûpirs,
Où l'ame s'abandonne avec tant de plaiſirs,
Qu'êtes-vous devenus, charmes incomparables;
Comme vous êtiez grands, que n'êtiez-vous durables?
Belle & ſecrete paix d'un Amant bienheureux,
Ne reviendrez-vous plus dans mon cœur amoureux?
Le Dieu qui vous fit naître eſt toûjours dans mon ame;
Mais s'il la brûle encore de ſa premiere flâme,
Je ne l'y reſſens plus par ces beaux mouvemens,
Qui l'élevoient ſans ceſſe à des raviſſemens,
Helas! qu'il eſt changé, le cruel que j'adore,
Son feu qui m'animoit, à preſent me devore:
Auſſi je n'offre plus ſur ſes fameux Autels
Que des larmes de ſang, & des ſoûpirs mortels:
Il n'a plus les attraits qu'il avoit de coûtume,
Et toute ſa douceur ſe change en amertume;
Puiſqu'il me perſecute & la nuit & le jour,
Puiſqu'il n'a plus d'appas, amour n'eſt plus amour.
Ce Dieu doux & charmant qui fit toute ma joie,
Devient un fier demon à qui je ſuis en proïe,
Et bien que ſa rigueur m'accable de malheurs,
Je cheris tout de lui juſques à mes douleurs:
Mon cœur devroit ſortir d'un ſi rude eſclavage;
Mais ce foible captif n'en a pas le courage:

S'il ſonge à s'affranchir, il ſent qu'il ne le peut,
Il combat, il ſe rend, & ne ſçait ce qu'il veut.
Ne vous irritez pas du tourment qui me preſſe,
J'en accuſe mon Dieu, ſans blâmer ma Déeſſe,
Quoi qu'on tienne par tout, objet brillant & doux,
Que ſe plaindre de lui, c'eſt ſe plaindre de vous :
Mais je ne puis vous faire une ſi grande offenſe,
Bien qu'avec lui vos yeux ſemblent d'intelligence.
Non, je ne vous veux point reprocher mon ennui,
Mais je m'adreſſe à vous pour me plaindre de lui :
Ecoutez, belle Iris, la rigueur, l'injuſtice,
L'étrange cruauté, la gêne & le ſupplice,
Qu'exerce deſſus moi ce jeune imperieux,
Et faſtes, s'il ſe peut, qu'il me traite un peu mieux.
Il me fait reſſentir les cruelles atteintes
De ce qu'ont de fâcheux les ſoupçons & les craintes,
Il gliſſe dans mon cœur un horrible ſerpent
Dont le venin fatal dans le cœur ſe répend,
Traverſe le repos & des ſens & de l'ame,
Il y porte la glace au milieu de la flâme,
Et leur antipathie y cauſe des combats
Qui font languir ma vie, & ne l'achevent pas :
Par des fantômes vains qu'il me forme ſans ceſſe,
Il trouble ma raiſon, allarme ma tendreſſe ;
Enfin ce fier vainqueur, aprés m'avoir ſoûmis,
M'expoſe à la fureur de tous mes ennemis.
Je devois vous cacher ce qu'il a de ſevere,
Par l'intereſt que j'ai qu'il puiſſe un jour vous plaire,
Vous celer ſes défauts, & parler ſeulement
De ce qu'il a de doux, d'aimable, & de charmant :
Mais déja mon ſilence, ô beauté que j'admire !
Vous en a plus appris que je ne ſçaurois dire :
Vous m'avez veu cent fois languiſſant & réveur,
Pâle, triſte, chagrin, & de bizarre humeur,
Obſerver vos regards, vôtre air, vôtre langage,
Et ne rien expliquer qu'à mon deſavantage,

Sans mouvement, ſans voix, ne faiſant qu'écouter;
Mécontent prés de vous, ſans pouvoir vous quitter,
Faiſant le ſatisfait au fort de ma triſteſſe,
Le deſintereſſé lorſque tout m'intereſſe,
Et feignant bien ſouvent avoir de la froideur,
Au moment que je brûle avecque plus d'ardeur.
Sont-ce pas les effets d'une douleur mortelle?
Devinez, belle Iris, comment cela s'appelle?
Sans doute vous direz que c'eſt être jaloux;
Il eſt vrai, je le ſuis, mais ce n'eſt pas de vous:
Ne vous en fâchez pas, trop aimable inhumaine,
Non ce n'eſt pas de vous, ce n'eſt que de ma peine:
Je ſçai que vos captifs n'ont ni tréve ni paix,
Que vous faites ſouffrir, & ne ſouffrez jamais:
Vos regards ſont mortels, leurs coups ſont redoutables,
En faiſant des Amans, ils ſont des miſerables:
Je ne ſuis point jaloux du bien de mes Rivaux,
Mais je ne puis ſouffrir qu'ils reſſentent mes maux.
Je ne veux point qu'on m'aide à ſupporter mes chaînes,
Leur mal accroît mon mal, & leurs gênes mes gênes.
Helàs! c'eſt bien aſſez de ſouffrir mon ennui,
Sans être tourmenté par les malheurs d'autrui:
Beaux yeux de mon Iris, vives ſources de flâmes,
Ne portez plus vos feux ailleurs que dans mon ame,
Je conſens de languir ſous vôtre dure loi,
Mais ne faites de mal à perſonne qu'à moi.
Ah! ſi pour l'intereſt & l'honneur de vos charmes,
Il faut que vos Autels ſoient arroſez de larmes,
S'il leur faut des reſpects, des ſoûpirs & des vœux,
Si vous prenez plaiſir que l'on ſouffre pour eux,
Je vous ſatisferai, beaux yeux, car il me ſemble
Que ſeul j'endure aſſez pour tout le monde enſemble.
Je ſuis marry de voir que d'autres moins touchez,
A vôtre divin Char veüillent être attachez:

Les uns ſont travaillez du deſir de la gloire
De voir graver leur nom au Temple de Memoire ;
D'autres pour des treſors ont un aveugle amour,
Et d'autres aux neuf Sœurs font une aveugle Cour ;
Je laiſſe à qui voudra cette peine importune,
Je mépriſe grandeurs, & richeſſe & fortune,
Et ne veux, belle Iris, que diſputer à tous
L'honneur de ſoûpirer & de mourir pour vous.

M. la C. de la Suze.

ELEGIE.

BElle & ſage Daphné, merveille ne nos jours ;
Que toutes les vertus accompagnent toûjours,
Et qui connois ſi bien leurs graces naturelles,
Que tu ne prens jamais leurs phantômes pour elles ;
Illuſtre & chere amie, à qui dans mes malheurs
J'ai toûjours découvert mes ſecrettes douleurs,
Qui ſçais ce qu'un mortel doit deſirer ou craindre ;
Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que plaindre,
Ecoûte mes ennuis, ſoûlages-en le faix,
J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que jamais ;
Et tes prudens conſeils tant de fois ſalutaires,
Ne me ſçauroient jamais être plus neceſſaires :
Deffend ma liberté, ma Daphné, je combats
Un Dieu dont j'ai ſouvent mépriſé les appas,
Qui laſſé de me voir inſenſible à ſes charmes,
A pris pour m'aſſervir, ſes plus puiſſantes armes.
Ha ! que je l'apprehende avecque tant d'attraits !
C'eſt le jeune Tirſis qui lui fournit des traits,
Tirſis en qui reluit tout ce qui rend aimable,
Tirſis de tous les cœurs le charme inévitable ;

Et dont le Ciel prodigue à verſer ſes treſors,
Ne forma que trop bien & l'eſprit & le corps :
Ce merite pourtant dont la force eſt ſi douce,
N'eſt pas le ſeul ſujet des ſoûpirs que je pouſſe ;
Avec ces qualitez je l'aurois eſtimé,
Mais je n'aimerois pas, s'il ne m'avoit aimé.
Pour tout autre que lui je ſerois inſenſible,
Lui ſeul pouvoit m'ôter le titre d'invincible,
Et je n'avois pas crû l'amour contagieux,
Lorſque ſans y penſer je le vis dans ſes yeux :
D'un peril ſi charmant mon ame fut ſurpriſe,
Et dés ce premier jour craignit pour ſa franchiſe,
Mon courage orgueilleux alors ſe démentit,
Et mon cœur ſoûpira des maux qu'il preſſentit ;
Il a par mille efforts tâché de ſe défendre,
Mais je ſens bien qu'enfin il eſt preſt à ſe rendre,
Et ma foible raiſon dans ce mortel danger
Se trahit elle-même, & ſert à m'engager.
Si mon repos t'eſt cher, ſi ma gloire t'eſt chere,
En l'état où je ſuis, dis moi que dois-je faire ?
Quand je verrai Tirſis plus fort que mon devoir,
Me faudra-t'il reſourdre à ceſſer de le voir,
Et par une fierté dont le penſer me tuë,
Dois-je priver mes vœux d'une ſi chere veuë ?
Mais, Daphné.....
Je ne puis, ni ne veux l'arracher de mon cœur :
Helas ! en tous endroits tu ſçauras que ſans ceſſe
Cet aimable garçon me tourmente & me preſſe,
Cent témoins diligens à ſervir mes deſirs,
A toute heure, en tous lieux, m'apportent ſes ſoûpirs,
M'expliquant ſes deſirs, ſes tranſports & ſes craintes,
Et d'un air languiſſant me rediſent ſes plaintes :
Enfin il ſuit par tout la trace de mes pas,
Et je le trouve même où je ne le vois pas.

Quand il vouloit encore diſpoſer de mon ame,
Souvent dans le deſir de ſurmonter ma flâme,
J'évitois ſes regards comme un charme fatal,
Car on m'avoit bien dit qu'Amour étoit un mal;
Mais, aimable Daphné, j'avois beau m'en défendre,
Ces ſubtils enchanteurs ſçavoient bien me ſurprendre,
Et c'eſt ainſi qu'Amour renverſant mes projets,
Va reduire mon cœur au rang de ſes ſujets.
Dans un ſi triſte état qui me rend incertaine,
Ha! que j'ai dit de fois, en révant à ma peine,
Deſirable repos, aimable liberté,
Unique fondement de ma felicité,
Sans qui l'on ne vit pas, pour qui chacun ſoûpire,
Faut-il donc qu'un tyran uſurpe vôtre empire,
Qu'il me faſſe oublier vos charmes les plus doux,
Et que les ſeuls tourmens me plaiſent plus que vous?
Faut-il que je m'expoſe à ces eſprits ſeveres
Qui ne connoiſſent pas les amoureux myſteres,
Et répandent ſur tout leur venin dangereux,
Et ne ſçauroient ſouffrir ce qu'on n'a pas pour eux?
Et qui pis eſt, diſois-je, helas! ſi je m'engage,
Peut-être un jour Tirſis infidelle & volage
Fera dedans mon cœur naître autant de ſoûpirs,
Que j'aurois pris de peine à flatter ſes deſirs.
On ſçait de cent beautez les triſtes avantures,
Et l'Empire amoureux eſt rempli de poignures.
Voila ce que j'oppoſe à ſes plus doux poiſons;
Mais l'amour eſt plus fort que toutes les raiſons:
Le deſtin veut que j'aime, il faut le ſatisfaire,
Je ne reſiſte plus, las! que pourrois-je faire?
Ces Maîtres des mortels, les Dieux lui cedent bien,
Tes conſeils ſeroient vains, Daphné, ne me dis rien,

Laiſſe-moi ſoûpirer, ma peine eſt ſans remede,
Mon cœur eſt trop charmé du feu qui le poſſede,
Une douce langueur occupe mes eſprits,
Et perdant tout eſpoir, ma Daphné, je t'écris,
Non pour chercher la fin de mon malheur extrême,
Mais pour me ſatisfaire, en te diſant que j'aime.
Si tu blâmois un mal où tu vois tant d'appas,
Plains une malheureuſe, & ne l'accuſe pas.

M. la C. de la Suze.

ELEGIE.

JE viens, cruelle Iris, les yeux baignez de larmes,
Me jetter à vos pieds & vous rendre les armes:
Je viens, malgré les maux que j'ay déja ſouffers,
Rentrer dans vos priſons, me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir ſous vôtre empire,
Et vous faire paroître un cuiſant repentir
D'avoir inſolemment eſſayé d'en ſortir.
Lorſque de vos beaux yeux la prompte & vive flâme,
En paſſant dans les miens, vint embraſer mon ame,
Et que mon cœur épris de leur vive clarté,
Leur offrit en tribut ſa chere liberté,
Leur extrême douceur qui promet & qui flate,
Qui ſemble incompatible avec une ame ingrate,
Et qui ſçait allumer tant d'aimables deſirs,
Me parut en ſecret approuver mes ſoûpirs.
Je crûs que leurs regards me ſeroient favorables;
Je crûs que quelque jour, ces beaux yeux adorables
Voyant mon triſte cœur tout percé de leurs traits,
Prendroient quelque pitié des maux qu'ils auroient faits: Mais

Mais helas ! quand j'oſai vous declarer ma peine,
Je connus à quel point vous étiez inhumaine,
Et vis que vôtre cœur enflâmé de couroux,
N'étoit pas moins cruel que vos yeux étoient doux :
J'eus beau vous proteſter qu'avecque violence,
Mon cœur m'avoit forcé de rompre le ſilence ;
Et que des mêmes feux dont il m'avoit brûlé,
Il m'auroit fait mourir, ſi je n'euſſe parlé.
Rien ne pût appaiſer vôtre injuſte colere,
Et depuis le moment que je ſçûs vous déplaire,
Je ne fais que gemir, que répandre des pleurs,
Et nourrir dans mon ſein d'inutiles douleurs.
Je languiſſois ainſi loin de toute eſperance,
Et ployant ſous le faix de la perſeverance,
Quand un lâche dépit voulut me ſecourir,
Et faillit de me perdre au lieu de me guérir :
Ce noir fils du chagrin & de l'impatience,
Etalla les ennuis de ma longue ſouffrance,
Et l'incroyable excés de vôtre cruauté,
Fit voir imprudemment à mon cœur irrité,
Tous les autres amans au milieu des delices,
Et me figura ſeul accablé de ſupplices :
Il me fit remarquer mille & mille Bergers
D'un merite commun, inconſtans & legers,
Qui par un ſimple aveu de flâmes menſongeres,
Avoient gagné les cœurs de leurs jeunes Bergeres ;
Et qui ne trouvant plus d'obſtacle à leurs deſirs,
Couloient leur douce vie au milieu des plaiſirs.
L'indiſcret pourſuivit ſon cruel ſtratagême,
Et me fit auſſi-tôt réfléchir ſur moi-même,
Où ne voyant qu'amour & que ſincerité,
Que reſpect, que tendreſſe, & que fidelité,
Qui de vous, belle Iris, pour toute recompenſe,
N'ont eu que du mépris & de l'indifference.
Il me fit avoüer qu'entre les amoureux,
J'étois le plus fidele & le plus malheureux :

Me reprochant alors d'avoir peu de courage ;
De ſouffrir ſi long-temps un ſi ſenſible outrage :
Romps ces indignes fers, me dit cet emporté,
Et reprend pour jamais ta douce liberté.
Que deſormais l'amour ceſſe d'eſtre ton maître,
Puiſque l'amour enfin n'eſt qu'un fourbe & qu'un traître,
Qui t'ayant par ſurpriſe engagé ſous ſa loi,
Rit de ton eſclavage, & te manque de foi.
Pour ſecoüer ſon joug, & braver ſa puiſſance,
Il ne faut que d'Iris éviter la preſence,
Elle eſt toute ſa force, & cet audacieux
N'eſt puiſſant que des traits qu'il prend dans ſes beaux yeux :
Fuis les charmans appas dont ton ame eſt ravie,
Aſſure en t'éloignant le repos de ta vie,
Et ſçache que l'oubli ſuivi d'un fier mépris,
Te vangera bien-tôt de l'amour & d'Iris.
Cet injuſte deſſein me parut legitime,
Et voilà, belle Iris, où commence mon crime :
J'écoutai tellement le diſcours ſuborneur,
Dont le dépit rebelle empoiſonnoit mon cœur :
Je voulus vous quitter pour éteindre ma flâme,
Et le traître à tel point, ſçût aveugler mon ame,
Que je crûs, loin de vous, trouver quelques appas ;
Et pouvoir vivre heureux où vous ne ſeriez pas.
Ainſi donc pour guérir de mon ardeur cruelle,
Je me laiſſai conduire à ce guide infidelle :
Et d'un viſage triſte abandonnant ces lieux,
Je tâche à divertir mon ame par les yeux.
Du bel Aſtre du jour la belle Avant-couriere,
Ouvroit de l'Orient la pompeuſe carriere,
Et ſur un char d'opale entouré de rubis,
Faiſoit éclater l'or de ſes riches habits,
Quand d'un pas incertain ſuivant ma réverie ;
Je me vis au milieu d'une longue prairie,

Où brilloient à l'envy mille petites fleurs
Qui formoient un tapis de diverſes couleurs :
Un ruiſſeau s'égayant à la clarté nouvelle,
Promenoit à l'entour ſon onde claire & belle,
Enrichiſſoit de joncs le rivage humecté,
Et ſembloit en ſon cours un ſerpent argenté,
Qui montrant au Soleil ſes écailles ſuperbes,
A replis ondoyans ſe gliſſoit ſur les herbes.
Mille oiſeaux de plumage & de voix differens
Sur les rameaux fleuris des buiſſons odorans,
Faiſant un doux concert de leurs divers ramages,
Saluoient la lumiere & luy rendoient hommages.
Mais helas ! ces objets à mes yeux preſentez,
Bien loin, aimable Iris, d'effacer vos beautez,
Vinrent par leurs attraits en rafraîchir l'idée,
Que malgré le dépit, mon ame avoit gardée.
Bien loin de rencontrer en ce charmant ſejour
Un azile à couvert des forces de l'amour,
Je ne connus que trop, admirant ſa puiſſance,
Que j'étois en des lieux de ſon obéiſſance :
Par tout où je jettois mes timides regards,
Le cruel à mes yeux s'offroit de toutes parts,
Sur la molle prairie où Flore ſe retire,
Tantôt il ſe joüoit avecque le Zephire,
Tantôt prés des oiſeaux il venoit s'arrêter,
Conduiſoit leur muſique & les faiſoit chanter,
Tantôt agenoüillé ſur les rives de l'onde,
Il aiguiſoit ſes traits vainqueurs de tout le monde :
Fuyons, criai-je alors, & nous ſauvons ailleurs,
L'amour eſt dans ces prez, l'amour eſt dans ces fleurs.
Sur un mont ſourcilleux & preſque inacceſſible,
Par les rudes ſentiers d'une route penible,
Fuyant de ces beaux lieux les dangereux appas,
Toûjours triſte & chagrin je conduiſois mes pas.
Au ſommet de ce mont un bois épais & ſombre,
Sous des rameaux touffus cachoit le frais & l'ombre,

Qui redoutans les traits du Dieu de la clarté,
Dans cet azile obſcur trouvoient leur ſeureté,
La mouſſe parfumée, & les herbes champêtres
Qui croiſſoient à l'entour des chênes & des hêtres,
Semblant en reverer la ſuperbe grandeur,
Exhaloient à l'envy leur agreable odeur.
Au travers des haliers & des vertes feugerres,
Erroient les Daims peureux & les Biches legeres,
Qui rentroient auſſi-tôt dans le bois le plus noir,
Et que l'œil incertain ne faiſoit qu'entrevoir.
Je voulus m'arrêter, preſſé de laſſitude,
Et goûter le repos dans cette ſolitude:
Mais helas! je connus que pour les amoureux,
Encore plus que les prez, les bois ſont dangereux;
Que l'ombre & le ſilence enflâment leur bleſſure,
Et que le verd lambris d'une foreſt obſcure,
Qui reſiſte aux ardeurs du bel Aſtre du jour,
N'eſt pas impenetrable à celles de l'amour:
Je le vis le cruel qui dans ce lieu ſauvage,
Avec ſon petit arc, faiſoit plus de ravage
Que Diane n'en fait dans toutes les foreſts.
Rien qui ſe preſentât, n'échapoit à ſes traits;
Les timides Chevreuils, quoi qu'aîlez par la crainte,
En avoient reſſenti l'inévitable atteinte,
Le Cerf bramoit ſans ceſſe, en ſon fort retiré,
D'un coup que dans ſon cœur l'amour avoit tiré,
La Tourte deſolée & pleignant ſon veuvage,
Sur un triſte rameau dépouillé de feuillage,
Par ſon chant langoureux exprimoit ſon tourment,
Et rempliſſoit le bois d'un long gemiſſement.
Je ne ſçai s'il me vit, mais au fond de mon ame,
Je ſentis, belle Iris, deſcendre un trait de flâme,
Qui réveillant en moi vôtre doux ſouvenir,
Fit à mon cœur bleſſé pouſſer un long ſoupir.
Je ſors de la foreſt, & le long de la plaine
Je ſuis aveuglément le dépit qui m'entraîne,

Je traverſe des champs, des iſles, des deſerts,
Des côteaux, des valons, des fleuves & des mers,
Je paſſe en mille lieux pour ſoulager ma peine:
Mais de quelque côté que le dépit me meine,
De mon cruel tourment je ſens toûjours les coups;
Et ne puis m'éloigner de l'amour, ni de vous.
Ces prez, ces bois, ces fleurs, dont la vive peinture
Pare également le ſein de la nature,
Ces monts imperieux, ces deſerts écartez,
Ces fertiles valons, ces ſuperbes citez,
Ces verdoyans côteaux, ces jauniſſantes plaines,
Ces fleuves orgueilleux, & ces claires fontaines,
D'un langage muet, me diſent tour à tour:
Il n'eſt rien qui ne cede au pouvoir de l'amour:
Puis au fond de mon cœur retraçant vôtre image,
A l'envy l'un de l'autre, ils lui rendoient hommage,
Et diſoient tour à tour, en lui quittant le prix,
Il n'eſt rien qui ne cede à la beauté d'Iris.
Ainſi je reconnus ma trop vaine entrepriſe;
Et l'erreur dont mon ame avoit eſté ſurpriſe:
Ainſi je vis mon crime, & j'en eus telle horreur,
Que j'en penſai mourir de honte & de douleur.
Ainſi, cruelle Iris, je viens les yeux en larmes,
Me jetter à vos pieds & vous rendre les armes:
Ainſi, malgré les maux que j'ai déja ſoufferts,
Je viens triſte & confus me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir ſous vôtre empire,
Et vous faire paroître un cuiſant repentir
D'avoir inſolemment eſſayé d'en ſortir.

LE SEJOUR DES ENNUIS.

SOuvent le ſouvenir de la peine paſſée,
Eſt doux à la penſée,
Lors qu'on en a perdu tout le reſſentiment,
Et qu'il n'en reſte ſeulement
Que l'image dans la memoire,
On aime d'en oüir l'hiſtoire,
Qui nous flate agreablement.

Puiſqu'il eſt ainſi, & que vous me témoignez par ma Lettre qu'il vous a plû de m'écrire, que parmi vos divertiſſemens de S. Germain, vous êtes bien-aiſe quelquefois, chez Madame la Ducheſſe de Montauſier, de rappeller le ſouvenir des ennuis d'Arras; il ne ſera pas difficile à un homme qui les a preſentement tous dans l'eſprit, de vous en entretenir.

Monſieur de Fieubet, à qui ces fâcheux ennuis eſtoient inſupportables, m'avoit fait connoiſtre qu'il auroit deſiré de voir une deſcription de leur demeure; & comme il a un grand fond de lumiere & de gayeté

d'eſprit pour leur faire la guerre, je croi qu'il avoit envie de les aller exterminer juſques dans leur païs. Il ne m'étoit pas aiſé de le ſatisfaire dans un temps où j'eſtois ſi agreablement occupé, que les Ennuis ne pouvoient m'approcher; mais à preſent que j'ai beaucoup d'habitude avec eux, & qu'ils me ſont devenus fort familiers, je puis en rendre bon compte.

Voici quelques Relations que j'ai euës des plus aſſidus qui ſont auprés de moi, & & que je vous envoye pour en faire part à Madame la Ducheſſe de Montauſier, & à Monſieur de Fieubet, non pour les divertir, mais pour les ennuyer, par les longs recits d'une choſe qu'ils n'ont que trop vûë; car tout le monde qui s'ennuye, voudroit que tout le monde s'ennuyât avec luy. Je commencerai par celle qu'un des plus ſombres m'a laiſſé en ces Vers.

LE SEJOUR DES ENNUIS.

SOus un triſte climat, où cent nuages ſombres
Couvrét toûjours le Ciel de leurs épaiſſes ombres,
Et font avec la terre un commerce ennuyeux
De pluïes & de broüillards, qu'elle exhale en tous lieux,
Aux bords de la mer morte, & vers les champs barbares,
Où campent ſans arreſt les vagabonds Tartares;
Une plage s'abaiſſe entre cent hauts rochers,
Qui font pâlir d'effroi les plus hardis Nochers:
Depuis ces noirs écueils qu'une eau dormante ronge,
Et d'où le deſeſpoir en ſes gouffres ſe plonge,
Cette plage s'étend en de vaſtes deſerts,
Où de triſtes Hiboux s'échapent dans les airs;
Et volant peſamment au travers des tenebres,
Importunent le Ciel avec leurs cris funebres,
Et ſans craindre en ces lieux la lumiere du jour,
Flattent les noirs ennuis de cet affreux ſéjour.
Là campent les ennuis à la façon Tartare,
Sous des peaux de chagrin que l'abſence prépare;
Et décampent ſouvent, quoiqu'ils changent de lieux,
Toûjours tout leur déplaît, tout leur ſemble odieux:
Une langueur ſe mêle à leur inquietude,
Rien ne les divertit dans cette ſolitude:
L'Aſtre du jour ne rend qu'une foible clarté,
Qui ſe broüille & confond avec l'obſcurité,
Les jours y ſont ſi longs qu'ils ſemblent des années;
Et de plus longues nuits leurs courſes ſont bornées,

L'Aurore

L'Aurore n'y répand que d'inutiles pleurs ;
La terre n'y produit ni verdure ni fleurs,
Sinon quelques ſoucis qui ſans ſemer y naiſſent,
Et dont avec dégoût les ennuis ſe repaiſſent,
Les détrempent ſouvent avec un noir poiſon,
Dont la vapeur maligne afflige la raiſon.
Les ennuis ſont mal ſains, & la mélancolie
Leur fait traîner par tout une mourante vie ;
Ils ſont toûjours fâcheux, jamais aucun ne rit,
Ils devorent ſouvent celui qui les nourrit,
Et celui qui les loge inceſſamment ſoûpire ;
Ils ſuivent quelquefois l'Amour dans ſon empire :
Mais ce ſont des bourreaux dont ce Tyran ſe ſert,
Et qu'il tire à deſſein de cet affreux deſert,
Pour punir des Amans les malheureuſes ames,
Qui n'ont pas bien uſé des douceurs de ſes flâmes.
Ou bien pour affliger d'éternelles langueurs
Celles qui trop long-temps ont uſé de rigueurs.
Ces malheureux Ennuis courent toute la terre,
Et vont faire aux mortels une immortelle guerre :
Sortant confuſement de ces vaſtes deſerts,
Ils s'épandent par tout, volant parmi les airs,
Ils campent en tous lieux ſans épargner perſonne,
Ils logent chez les Rois juſques ſous leur Couronne,
Et dans leurs grands Palais ſouvent les plus peſans,
Font gemir ſous le faix nombre de Courtiſans :
Ils ſe gliſſent par tout, ſous les ſimples cabanes,
Dans les Temples ſacrez, & dans les lieux profanes:
Les jeunes & les vieux, les Rois & les Bergers
Souffrent quelques ennuis, ou peſans ou legers :
L'épouſe avec l'époux éprouvent leur puiſſance,
Les plus heureux Amans les ſouffrent dans l'abſence:
Les belles à leur tour les ſentent jour & nuit,
L'abſence dans leur lit ſouvent les introduit ;
Leur lit par elles lors eſt une ſolitude,
Elles paſſent les nuits avec inquietude,

Et cherchant leur Amant, ou leur chere moitié ;
Dans ce triſte deſert ſe font grande pitié.
Ils vont enfin par tout, & l'humaine inconſtance
Ne permet pas qu'aucun ici-bas s'en diſpenſe :
On les ſent toſt ou tard, ils ſuivent les plaiſirs,
Et quittent rarement l'eſpoir & les deſirs.
Le plus grand des mortels qui porte la Couronne,
Expoſant aux dangers ſon auguſte perſonne,
Dans le cours glorieux de ſes exploits guerriers,
Avoit déja cueilli mille ſanglans Lauriers :
La Reine ſon épouſe en beauté ſans pareille,
De ſon triomphe ornant la pompeuſe merveille,
Par ſes rares vertus alloit charmant les cœurs,
Et des peuples vaincus, & des ſoldats vainqueurs,
Et marchant ſur les pas que traçoit la victoire,
Prenoit part & donnoit un grand luſtre à ſa gloire,
Quand quittant ce Heros & ſa vaillante Cour,
Elle vint dans Arras faire quelque ſejour :
De ce Monarque à peine elle fut ſeparée,
Et dans les murs d'Arras à regret retirée,
Qu'un noir eſſain d'ennuis vint ſoudain s'y loger ;
Et de triſtes langueurs tous les cœurs affliger.
Ils logerent par tout, & chez la Reine même,
Sans reſpecter l'éclat de la grandeur ſuprême :
Mais ſans troubler pourtant celui de ſes beaux yeux ;
Ils vinrent l'aſſaillir de deux differens lieux, (ſages,
Les plus preſſans d'entr'eux, mais pourtant les plus
Vinrent couvrir ſon front de quelques doux nuages,
Et ſans vouloir montrer leur diſcrete langueur,
Ils furent ſe cacher dans le fond de ſon cœur.
Auſſi-tôt de ſa Cour on vit bannir la joye,
A ces fiers ennemis les cœurs furent en proye :
Le dégoût ſe mela parmi tous les plaiſirs,
On n'entendit par tout que de triſtes ſoûpirs,
Les plus doux entretens furent mêlez de plaintes,
D'allarmes, de chagrins, de ſoucis & de craintes :

La triſteſſe couvrit mille charmans attraits,
Et le Ciel fut preſſé de mille vœux ſecrets :
Sous le faix des ennuis les ames accablées,
Et des noires vapeurs de leur poiſon troublées,
D'un triſte deſeſpoir alloient enfin perir,
Quand ce Heros parut, & vint les ſecourir :
Comme aux portes du jour aux travers des nuages
Le Roi des Aſtres vient diſſiper les orages,
Et rend le front du Ciel doux, tranquille & ſerain,
Ainſi ce glorieux & vaillant Souverain,
Aprés avoir fini cent hauts exploits de guerre,
Pouſſe ſes ennemis juſqu'au bout de la terre,
Et les avoit vûs tous diſſipez ou détruits,
De ce triſte ſéjour vint chaſſer les ennuis :
Son éclat triompha de leur nuit la plus noire,
Et perçant tous les cœurs des rayons de ſa gloire,
Il chaſſa les langueurs de ſa charmante Cour,
Et redonna la joye, & la force & l'amour.

Voilà ce que j'ai pû tirer de cet ennuï ſombre & réveur : Ne vous étonnez pas s'il parle ſi mal de lui-même, c'eſt le naturel des ennuis de ſe haïr, & de ne parler d'eux-mêmes qu'en ſe plaignant, & avec chagrin. C'eſt auſſi leur coûtume de parler obſcurement, particulierement ceux qui ſont des plus ſombres comme celui-ci ; mais un autre qui parle plus clairement, & d'une autre ſorte de langage, a ajoûté ce qui ſuit.

Il eſt vrai qu'on n'a jamais vû tant d'ennuis à la fois en un même lieu.

La Reine s'ennuyant doublement d'être

éloigné du Roi, & de ne voir point Monſeigneur le Dauphin, paſſoit la plus grande partie du jour à prier Dieu, & viſitoit toutes les Egliſes de la Ville l'une aprés l'autre, & c'eſt là ſeulement où les ennuis la laiſſoient en repos, & n'oſoient approcher de ſa Majeſté dans les entretiens qu'elle avoit avec Dieu.

Mademoiſelle, qui eſt la plus affable Princeſſe du monde, faiſoit un aſſez doux accüeil aux ennuis, promenoit ſon inquietude, & travailloit aux ouvrages, mais elle étoit quelquefois réduite à entretenir Petit fils pour ſe divertir, & Petit fils dés qu'il étoit chez elle ſe ſentoit ſaiſi d'un petit ennui qui le faiſoit crier, & divertiſſoit ainſi fort mal cette genereuſe Princeſſe.

Madame la Princeſſe de Bade les traitoit aſſez fierement, & avec cette franchiſe genereuſe, que ſa haute naiſſance authoriſe, parlant aſſez librement de tout ce qui lui déplaiſoit, ſembloit ſe ſoûlager de leur importunité ; mais avec tout cela elle étoit ſouvent réduite à ſon ouvrage, & ne ſe défendoit pas toûjours de leur chagrin.

Madame la Ducheſſe de Montauſier en uſa avec eux le plus ſagement du monde, & quoi qu'elle les mépriſaſt avec cette grandeur d'ame, que ſa naiſſance lui avoit don-

née, elle s'accordoit pourtant avec eux par cette accortiſe qui lui eſt naturelle ; mais elle ne laiſſoit pas d'être quelquefois incommodée de leurs vapeurs, qui l'obligeoient à garder le lit.

Madame de Bethune les ſouffroit aſſez bonnement, & ſans ſe plaindre ; & ſa belle & charmante fille ne s'en plaignoit pas non plus par diſcretion, quoiqu'elle eût un ſujet particulier de ſe plaindre du trop long ſéjour d'Arras.

Toutes les filles de la Reine ne faiſoient pas paroître non plus leurs ennuis ; elles les cachoient ſous les lys & les roſes de leurs viſages, comme des ſerpens ſous des fleurs. A oüir chanter Meſdemoiſelles d'Arquien & de Longueval, on n'auroit pas jugé qu'elles avoient de l'ennui, & trouvant tant de lumiere & de douceur dans leur converſation, on n'auroit jamais pû s'imaginer qu'elles euſſent eu quelque trouble ou quelque amertume dans l'ame, tant elles avoient d'addreſſe pour les cacher.

Mais que ſert dans ſes maux de ſes diſſimuler ?
D'étouffer ſes ſoûpirs, & de ne point parler ?
Les plus ſages ennuis pour n'eſtre pas viſibles,
Ne ſont pas dans le cœur toûjours les moins ſenſibles.

Madame la Ducheſſe de Boüillon, cette illuſtre Amazone, dont l'humeur eſt toute guerriere, ſe ſervoit du fuſil pour les combattre (quoi qu'elle eût des armes à feu plus dangereuſes) & ne revenoit point du combat qu'avec quelque contuſion. Elle faiſoit ſouvent le tour de la place, & apprenoit les fortications avec Madame de Monteſpan ; mais avec tout cela elle ne pouvoit vaincre certains petits ennuis mutins, qui lui donnoient ſouvent quelques legeres coleres.

Madame de Monteſpan défendoit ſa beauté de leurs outrages avec un merveilleux eſprit, & comme elle eſt fort ingenieuſe, elle employoit les échets, les fortifications, la dentelle, & la Comedie Walonne pour divertir ces importuns, tandis qu'elle s'occupoit à de plus agreables penſées ; mais on ne ſçait pas ſi parmi ſon enjoüement il ne ſe méloit point quelques ennuis ſecrets, qu'il n'eſt pas permis de penetrer.

Toutes les autres Dames du Palais & de la Cour de la Reine, s'occupoient à écrire, à filer, & à faire quelques œuvres de charité, & demeuroient la plus grande partie du tems chez elles dans une grande ſolitude avec leurs ennuis.

Voilà ce que ce ſecond ennui ajoûta de plus particulier. En ce qui ſuit, il ſemble que c'eſt moi qui parle ; mais à dire le vrai, ſi c'eſt moi qui parle, c'eſt l'ennui qui me fait parler.

Vous-même, Monſieur l'Abbé, qui ſçavez divertir ſi agreablement les ennuis des autres avec l'enjouëment & la douceur de vôtre eſprit, ne laiſſiez pas de vous laiſſer entraîner par les vôtres dans vôtre retraite, & paſſiez auſſi mal vôtre tems durant quelques heures que les autres avec ces mauvais hôtes, qui n'avoient exempté perſonne du logement. J'étois, je croi, le ſeul qui ne les logeoit point ; mais je ne ſçai pas bien ſi je ne les fourniſſois point, car parmi eux ſouvent celui qui ne les loge pas les fournit. Je vous prie de le ſçavoir de Meſdames de Montauſier & de Monteſpan, & ſur tout de Mademoiſelle d'Arquien, que j'ai plus ſouvent entrenuë que les autres.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt vrai que toute la Cour de la Reine eſtoit dans une grande conſternation, quand le Roi aprés avoir pris plus de places dans une campagne que nous n'en avions conquis dans toutes celles de la guerre paſſée, & pouſſé les ennemis ſi loin, qu'on peut dire qu'il leur a fait

preſque perdre terre, vint diſſiper tous les ennuis par ſa preſence, comme il avoit fait les Ennemis.

Mais, helas! il ne fut pas plûtoſt parti de cette Ville avec toute la Cour, que ces malheureux ennuis qui ne m'avoient point encore approché, vinrent tous en foule loger chez moi: ſi bien que je ſuis en grand peril d'en eſtre accablé, ſi je n'ai bien-tôt le même ſecours de vôtre puiſſant liberateur: Mais comme il eſt occupé ſur des ſujets plus conſiderables, qui l'empêchent de jetter les yeux ſur moi, je cours grand hazard de finir le reſte de mes jours dans ce triſte ſéjour des ennuis.

O non viſto, ô mal noto, ô mal gradito.

ELEGIE.

Fiere & foible raiſon, qui par de vains combats
Choque les paſſions, & ne les détruits pas,
Ne me tourmente plus, tes forces ſont bornées,
Et l'on ne change point l'ordre des deſtinées;
Elles ſont à leur gré le tiſſu de nos jours,
Et forment dans le Ciel les nœuds de nos amours.
Tu ſçais bien que mon cœur pour ſe vaincre lui-même,
T'oppoſa mille fois au Dieu qui veut que j'aime;

Mais quoi qu'on puiſſe dire au mépris de ſes loix,
Aimer, ou n'aimer pas, n'eſt pas de nôtre choix.
A ſon divin pouvoir il faut enfin ſe rendre,
Un mortel contre un Dieu pourroit-il ſe défendre ?
Je l'avois combattu ce dangereux pouvoir,
Par les plus grands efforts qu'exige le devoir :
L'eſprit enfin laſſé d'une ſi rude guerre,
Une nuit qui voyant les beautez de la terre,
Sembloit n'avoir éteint la lumiere du jour
Que pour favoriſer les deſſeins de l'Amour,
Et qui chaſſant du cœur les importunes craintes,
Mettoit en liberté les ſoûpirs & les plaintes :
Je diſois prés des bords d'un bois delicieux,
Qui m'ôtoit aux regards des aſtres envieux,
Qu'un mal qu'on trouve doux, met de trouble dans l'ame !
Et que d'un feu qui plaît, aiſément on s'enflâme !
Helas ! que dans l'ardeur des plus preſſans deſirs,
La pudeur à l'amour dérobe de plaiſirs,
Tirſis, & que ſouvent à tes deſirs rebelle,
Secretement mon cœur a murmuré contr'elle :
Que tes charmans appas ont ſur moi de pouvoir !
Et que dans cet état je craindrois de te voir ;
Je croyois que les vents emportoient mes paroles,
Mais las ! je me flatois d'eſperance frivoles.
Qu'elle fut ma ſurpriſe ! & que devins-je ? ô Dieux !
Lorſque ſoudain Tirſis vint s'offrir à mes yeux :
Je le connus malgré les ombres infidelles,
Douces auparavant, en ce moment cruelles,
A ſa taille divine, à cet air fier & doux,
Qui ſurprit tant de cœurs, & fit tant de jaloux,
A ce charme ſecret qui fit naître ma flâme ;
Mais je le connus mieux au trouble de mon ame.

M. la C. de la Suze.

NOUVELLES D'AMOUR.

VOus voulez-donc, jeune & charmante Iris,
Qu'on vous écrive des nouvelles,
Vous dirai-je des bagatelles,
Ou des contes faits à Paris?
Ces ſecrets importans que le matin fait naître
Dans la grand' Salle du Palais,
Paſſent ſur le midi des Plaideurs aux Laquais,
Et le ſoir les voit diſparoître
Comme ce qui ne fut jamais:
De tous ces beaux diſcours que pourrois-je vous dire?
Si ce n'eſt que c'eſt trop que de les écouter,
Qu'on fait bien de n'en rien conter,
Et bien mieux de n'en rien écrire.

XX

N'attendez-pas auſſi que je prenne à la Cour
Ce que je cherche pour vous plaire,
Je ne connois point cet aimable ſéjour,
Sur ce qu'on ne ſçait point, il eſt bon de ſe taire;
Et puis qui prés des Grands ſe conduit ſagement,
Ecoute tout, & parle rarement:
Mais pour dire en deux mots ce que je penſe d'elle,
Je ne ſçai ſi j'en penſe bien,
C'eſt une Maîtreſſe cruelle;
Elle plaiſt comme vous, elle eſt charmante & belle,
On la ſuit, mais l'on n'y fait rien.

Voilà donc l'hiſtoire finie,
Si mon amoureuſe manie
Ne prenoit cette occaſion,
Pour vous dire en paſſant ce que je ſens dans l'ame;
Car vous demandez peu que fait ma paſſion,
Point de nouvelles de ma flâme.
Pour vous en punir à mon tour,
Puiſque toute Gazette a le droit de vous plaire,
Sçavez-vous bien que je vais faire
La Gazette de mon amour?
Vous n'y trouverez rien qui ne ſoit veritable,
Pour tout autre manquez de créance & de foi;
Mais en ce que je dis, je dois être croyable,
Puiſque tout ſe paſſe chez moi.

Que s'il faut dans une Gazette,
Soit qu'on parle d'un ſiege, ou de quelque défaite,
Marquer exactement le lieu d'où l'on écrit,
Comme on dit de Paris, de Londres & de Bruxelles,
Je datterai dans mes nouvelles
Du cœur, de l'ame, de l'eſprit,
De ma foible raiſon, de ma triſte memoire,
La veritable & l'amoureuſe hiſtoire
De vos rigueurs & de mes fers:
J'ai crû qu'en mon ardeur extrême
Souffrant tant de maux differens,
Je pouvois bien me diviſer moi-même
Pour vous conter tous mes tourmens;
Ou du moins faire voir qu'en mon cruel martyre,
L'Amour ingenieux par de nouveaux projets,
A ſçû vous faire un vaſte empire
Du plus petit de vos ſujets.

Voici donc par où je commence.
De mon cœur enflâmé partent mille ſoûpirs,
Et bien qu'en ces malheurs il ſoit ſans eſperance
De voir finir mes déplaiſirs,
Ce cœur toûjours ſoûmis à vos loix inhumaines,
Aime mieux expirer ſous de ſi belles chaînes,
Que porter ailleurs ſes deſirs;
Que s'il murmure dans ſes peines,
Il demande en mourant que pour le ſoulager,
Amour qu'il l'a formé ſi tendre,
Faſſe que vous ayez moins de peine à vous rendre,
Ou lui moins de peine à changer.

Souvent du vôtre il blâme le caprice,
Qui fait un point d'honneur de faire une injuſtice,
S'il ne ſert pour l'amour, de quoi ſert ce grand cœur?
Quittez Iris, quittez vôtre injuſte rigueur:
Cette dure fierté n'eſt point à vôtre uſage,
Vouloir vaincre toûjours, vouloir ſans enflâmer,
C'eſt confondre le cœur avec le grand courage,
L'un eſt fait pour combattre, & l'autre pour aimer.

Quand même il vous plairoit vous picquer de vaillance,
Il faudroit l'employer contre vos ennemis,
Et laiſſer vivre en patience
Ceux que l'amour vous a ſoûmis.
Mon cœur comme le vôtre eſt exempt de baſſeſſe;
Mais il ne peut penſer qu'une extrême tendreſſe
Soit en lui digne de mépris:
Un grand cœur pour aimer n'eſt pas moins intrepide,
Alexandre auſſi bien qu'Alcide
Ont langui prés des yeux qui les avoient ſurpris;

Et l'amour qui dompta ce Monarque indomptable
Sur le trône de l'Univers,
Et qui ſceut ranger dans ſes fers
L'autre Heros infatigable,
Eſt encore à nous faire voir
Ou dans l'Hiſtoire, ou dans la Fable,
Aucune Amazone intraitable,
Ou de cœur ſur lequel il n'eût eu du pouvoir.
Vous ſeule avez bravé cette extrême puiſſance,
Et vôtre injuſte reſiſtance
A fait une fois voir dans l'Empire amoureux,
Qu'Amour pouvoit trouver un cœur toûjours rebelle,
Toûjours inſenſible à ſes feux;
Qu'il pouvoit même en moi trouver un cœur fidelle,
Toûjours conſtant, & toûjours malheureux.

XX.

Que ſi pour parler des peines qu'il endure
Il tient le vôtre ſur les rangs,
Sçachez que rarement un eſclave murmure
Sans trop parler de ſes tyrans:
Un cœur parle toûjours par rapport à quelqu'autre,
C'eſt-là ſon plus cher entretien,
Et je dois bien blâmer ce qui ſe paſſe au vôtre,
Pour vous faire ſçavoir ce qui ſe paſſe au mien.

XX.

Mais c'eſt aſſez parler de mon cœur plein de flâme,
Il eſt temps de paſſer aux nouvelles de l'ame,
Dans ſon amoureuſe langueur,
Brûlant du même feu qui conſume mon cœur,
Elle prétend, cette immortelle,
Par un deſſein auſſi tendre que beau,
De porter ſes voyons d'une flâme ſi belle
Dans la longue nuit du tombeau,
Et de rendre immortel mon amour avec elle.

De mon eſprit j'en pourrois dire autant,
Et ſans quelques avis venus du jugement
Qui m'exhortent de n'en rien croire,
Il pourroit pretendre à la gloire
D'éterniſer ici vos appas & mes fers,
Et pour la douceur de mes Vers
Placer vôtre beau nom au Temple de Memoire;
Mais vôtre gloire, Iris, ne peut jamais finir,
Et l'eſprit que du Ciel vous eûtes en partage,
Aura lui ſeul cet avantage
De vous faire connoître aux ſiecles à venir.

Ainſi le mien ne doit pretendre
Qu'à vous divertir quelquefois,
Je n'ay rien qu'une foible voix
Qu'Amour ne me prêta que pour me faire entendre,
Sans lui j'euſſe penſé qu'Apollon & ſes ſœurs
N'étoient que de vaines chimeres,
Et je n'implore leurs faveurs
Que pour en obtenir à mon cœur de plus cheres.
Si d'un plus haut deſſein mon eſprit eût fait choix,
Que j'euſſe eu de la force autant que de courage,
Pour LOUIS le plus grand des Rois,
J'aurois entrepris quelque ouvrage:
Mais qui peut dignement parler de ſes exploits?
De ſon cœur intrepide au milieu des allarmes;
Du monde entier qui cherche à vivre ſous ſes loix,
Ou des cœurs enflamez qui lui rendent les armes?
Je ne vais point chercher au pied du double Mont,
D'un pas audacieux ſur les bords d'Hypocrene
L'inutile Laurier qui couronne le front
Des Auteurs à feconde veine,
Ecrivant ſans orgueil auſſi-bien que ſans peine,
J'ai toûjours trouvé plus charmant

Le plaiſir de l'Amour que celui de la gloire,
Et je cherche bien moins en contant mon tourment,
De me faire admirer que de me faire croire.

Aprés avoir parlé de l'ame & de l'eſprit,
Il faut de la raiſon dire quelque nouvelle;
Mais je n'ai garde parlant d'elle,
De conter que fort peu de tout ce qu'elle dit:
La mienne qui prétend être ſolide & grave,
Fondant ma paſſion ſur ſes raiſonnemens,
Soûtient qu'en ſouveraine, & non pas en eſclave,
Elle a ſçû conſentir à mes cruels tourmens:
Elle ſe flatte encore qu'elle n'eſt point vaincuë,
Et penſe que l'Amour n'auroit pû l'enflâmer
S'il ne l'eût plûtôt convaincuë
Qu'Iris étant aimable, il la faloit aimer.

Mais que dirai-je enfin de ma triſte memoire?
Elle n'a rien de doux pour vous entretenir:
Si j'avois à me ſouvenir
De quelque amoureuſe victoire,
Ou que j'euſſe touché vôtre inſenſible cœur,
Ce triſte ſouvenir eût fait tout mon bonheur.
Mon ſilence toute ma gloire.

Cependant il eſt temps de finir ce diſcours,
On lit avec chagrin une longue Gazette;
Mais quelle datte, Iris, faudra-t-il que j'y mette;
Souffrant & les nuits & les jours?
Quel tems puis-je marquer, ingrate,
On ne ſçauroit mettre de datte
A des maux que l'on ſent toûjours.

ELEGIE.

LE Printemps rappelloit les amoureux desirs,
Et brilloit dans son char poussé par les Zephirs,
Suivi d'un doux concert, & couronné de rose,
Il exhaloit dans l'air les parfums qu'il compose,
Et toute la Nature en un riche appareil,
Languissoit doucement dans les bras du sommeil,
Quand la Bergere Iris en révant à sa peine,
D'une mourante voix prés les bords de la Seine,
Exprima par ses maux le feu qui l'animoit,
Et qu'elle sentoit mieux, qu'elle ne l'exprimoit.
Noires filles des nuits, douces & cheres ombres,
Je cherche un seur azile en vos retraites sombres,
Couvrez bien mon ennui de vôtre obscurité,
La douleur que je sens redoute la clarté;
Et je vous fais part de mes peines secretes,
C'est parce qu'on sçait bien que vous estes discretes,
Ecoutez donc mon mal, & plaignez mon tourment,
Je le veux consulter avec vous seulement.
Une douce surprise, un desordre agreable,
Par une émotion qui n'est point exprimable,
Allume un feu secret dans le fond de mon cœur,
Qui le touche & l'agite, & s'en rend le vainqueur,
C'est là que triomphant de mon ame asservie,
Il unit sa chaleur à celle de ma vie,
Et que par un excez qui m'est délicieux,
Il produit la langueur qui paroît dans mes yeux:
Mais parmi ce torrent de tourment & de flâme,
Je ne sçai quoi de doux se coule dans mon ame,

Je

Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur,
Que je ne puis juger ſi c'eſt joye ou douleur :
Helas ! je n'en ſçai rien, toutefois il me ſemble
Que ce pourroient bien être & l'un & l'autre enſemble ;
Et tout ce que j'en ſçai, c'eſt que j'ai vû Tirſis :
Qu'avant que de le voir, j'avois moins de ſoucis,
Et que depuis ce jour j'ai toûjours eu dans l'ame
La peine, la douleur, la triſteſſe & la flamme.
Rien ne me divertit, je ne dors point la nuit,
J'aime la ſolitude, & le monde me nuit,
Je ne ſçaurois penſer qu'aux peines que j'endure,
Je prens même plaiſir d'irriter ma bleſſure,
J'entretiens des penſées que je devrois bannir,
Je pouſſe des ſanglots que je veux retenir ;
Lorſque l'on parle à moi, je ne ſçaurois rien dire,
Je reſve, je languis, je pleure, je ſoûpire,
Au ſeul nom de Tirſis je change de couleur,
Quand il eſt prés de moi j'ai bien moins de douleur :
Si-tôt qu'il eſt parti, je ne ſuis plus la meſme ;
D'où vient ce changement, n'eſt-ce point que je l'aime ?
Ce Dieu que je fuyois a-t-il ſurpris mes ſens ;
Et ſi ce n'eſt Amour, qu'eſt-ce donc que je ſens ?
Voilà tous les tourmens qu'on ſouffre en ſon empire,
Je le connoiſſois bien, mais je n'oſois le dire ;
Et mon cœur qui ſentoit ce beau feu s'élever,
Vouloit bien le ſouffrir, & non pas l'avouer :
Il feignoit d'ignorer le mal qui le poſſede,
De peur d'eſtre obligé d'y chercher du remede,
Il faiſoit un ſecret du nom de ſon Vainqueur,
De crainte d'allarmer la honte & la pudeur ;
Enfin ce malheureux qui n'oſoit pas ſe rendre,
S'entendoit avec luy pour s'y laiſſer ſurprendre.

Mais ſi par un excés dont il fut prévenu ;
Il en eut de la honte aprés l'avoir connu ,
Aujourd'huy qu'il connoiſt tout ce qu'il a de charmes ,
Il trouve de la gloire à luy rendre les armes.
Sanglots entrecoupez , ſoupirs mourans & doux ,
Ennuis , tranſports , langueurs , je m'abandonne à vous ,
En vain j'ai combattu vôtre pouvoir extrême ,
Puiſque vous me forcez de confeſſer que j'aime :
Oüi , ma bouche aprés vous va le dire à ſon tour ,
J'aime , & ce que je ſens ne peut eſtre qu'amour :
Ne vous étonnez pas , ombres triſtes & vaines ,
Si j'oſe découvrir le ſujet de mes peines :
Si vous voyiez Tirſis , ſans doute il vous plairoit ;
Et malgré vos froideurs il vous enflammeroit :
Amour eſt dans ſes yeux , il eſt dans ſon langage ,
Il aime , il fait aimer , ſe peut-il davantage ?
Il ne forma jamais que des deſſeins heureux ,
Ah ! l'on m'avoit dit qu'il eſtoit dangereux.
L'honneur de nos hameaux , la divine Climene ,
Au ſoir que nos troupeaux paiſſoient parmy la plaine ,
Voyant qu'il m'abordoit , me vint dire tout bas :
Si vous craignez d'aimer , ah ! ne l'écoutez pas :
Son adreſſe en cet art n'eut jamais de pareille ,
Il ſçait comme on attire une ame par l'oreille ;
Fuyez , fuyez , Bergere , un ſi mortel hazard ,
Je ne ſçaurois , luy dis-je , il eſt un peu trop tard.
Helas ! il eſtoit vrai , mes forces me laiſſerent ,
Et tous les traits d'Amour enſemble me bleſſerent ;
Un agreable trouble , une douce langueur ,
Surprit en même temps & mes ſens & mon cœur :
Au lieu de repouſſer cette atteinte imprévûë ,
De luy-même il s'ouvrit au poiſon qui le tuë.
Chere & parfaite Amie , ah ! ſi ton amitié

En prévoyant mes maux, en eut quelque pitié,
Tu devois me donner un avis charitable
Avant que j'euſſe vû cet objet redoutable.
O toi, dont les Amans n'eurent jamais de paix,
Et qui donnes ſouvent ce que tu n'eus jamais,
Pour punir ta malice, orgueilleuſe Climene,
Puiſſe-tu quelque jour ſentir la même peine.

M. la C. de la Suze.

RELATION
D'UNE REVEUE
DES TROUPES
DE L'AMOUR.

A L'ami le plus genereux
Que le Ciel ait jamais ſçû faire,
Au ſeul homme toûjours ſincere,
Et toûjours meritant d'eſtre à jamais heureux;
Au ſujet des ſujets le plus parfait modele,
Dont l'excez du travail produit l'excez du zele.
A ces titres fameux nul n'ignore ſon nom:
Un homme pour ſon Roy toûjours infatigable,
Et que ſeul on peut dire un ami veritable,
Ne peut eſtre que vous, ô merveilleux Picon!

C'eſt donc à vous que j'adreſſe cette petite Relation, elle n'eſt ny de quelque vi-

ſtoire nouvellement obtenuë, ni de quelques-uns de ces incidens memorables, qui rempliſſent les Hiſtoires. Si elle eſtoit de cette eſpece, elle auroit eſté ſçûë de vous avant que d'eſtre ſçeuë de moy ; & c'eſt pour vous délaſſer des grandes idées, plûtôt que pour vous y entretenir, que je mets la main à la plume.

Il faut pour la veine heroïque,
Certaine fureur poëtique,
Fort redoutable pour mon cœur,
J'eus de tout temps la Satyre en horreur,
Et je ne me croi pas trop bonne politique ;
Enfin ce n'eſt pas de ce jour,
Qu'on ſçait que ma jeune Muſette
A l'ame galante & coquette,
Et ne peut chanter que d'Amour.

Je vais donc vous faire une Relation amoureuſe. Vos amis vous doivent une priſe de plaiſanterie, pour vous purger des occupations trop ſerieuſes, & duſſai-je être criminel de leze-Majeſté envers vôtre Cabinet, je vous arracherai le Regiſtre des mains pour un moment.

REVEUE DES COEURS
qui ſont au ſervice d'Iris.

SAns doute que ce titre vous paroiſt ſurprenant. Vous croyez peut-eſtre que pour faire une revûë, il faut eſtre le plus grand Roy du monde, avoir les plus belles troupes qui ayent jamais eſté, leur inſpirer l'art de réjoüir la vûë des Dames dans une plaine, comme ſatisferoit l'ardeur Martialle d'un Chef dans un champ de bataille.

Comme le grand Louis, un bel œil eſt un Roy,
Qui range les mortels ſous ſon obéiſſance:
Aux plus grands Conquerans il peut donner la loi,
Et même tous les Rois redoutent ſa puiſſance.

Ne ſoyez donc pas ſcandaliſé de ce que la jeune Iris oſe faire une revûë auſſi-bien que noſtre Monarque.

Comme Ovide le dit, tout Amant eſt ſoldat;
Et ſi cette maxime eſt crûë,
La belle Iris a pû ſans attentat
Faire paſſer ſes troupes en revûë.

Il y avoit long-temps que cette aimable perſonne eſtoit accablé de la foule des cœurs qui venoient luy offrir leurs ſervices ; elle en voyoit de tous ſentimens & de toute maniere, & leur nombre empêchant qu'elle pût les examiner avec exactitude, elle ne ſe déterminoit au choix d'aucun, & demeuroit enveloppé dans un cahos de ſoûpirs, que l'Amour entreprit de démêler ; car l'incertitude de cette Belle eſtoit perilleuſe pour luy. Quelquefois l'indifference & la legereté ſe gliſſent dans un cœur ſous le maſque de l'irreſolution ; & pour en éviter les conſequences,

Dans une nuit calme & profonde,
Car le jour eſt ſouvent ennemi des Amâns,
L'Amour dépêche en tous les lieux du monde
Cent deſirs enflâmez, cent doux empreſſemens,
Commandez par l'impatience
Que tous d'un tendre zele épris,
En moins de rien menent auprés d'Iris
Tous les cœurs âmoureux de ſon obéïſſance.

Elle eſtoit alors dans une grande Plaine, qu'on appelle la Plaine des Revûës amoureuſes, autrement des longues réflexions ; & comme je l'avois accompagnée à cette promenade nocturne, je fus un fidele témoin de tout ce qui s'y paſſa. Je vis donc que l'Amour reduiſoit toute cette multitu-

de de cœurs par eſcadrons & par compagnies, & les ayant mis dans un ordre, que luy ſeul pouvoit leur donner à la clarté de ſon flambeau, il les fit paſſer devant Iris, en cette maniere.

Premiérement, marcha d'abord à la ſourdine, ſans Billets doux, ni ſans Vers galans, qui ſont les tambours & les fifres de l'Amour, un Regiment d'Infanterie fort peu nombreux; mais de cœurs de bons ſervices, armez de tendreſſe à toute épreuve. On l'appelle,

Le Regiment de longue Connoiſſance.

Iris eſt fort jeune, & fort belle,
Le temps effraye ſes appas,
Au Regiment la Dame fut cruelle,
Et ſur ſon nom ne le regarda pas.

Enſuite marchoit un autre Regiment d'Infanterie comme le premier, & armé de grands & ſolides ſervices. Ces cœurs ſont admirables; mais ils ne ſont pas recompenſez de leur merite. Les longs travaux qui font ſouvent la fortune des autres cœurs, cauſent preſque toûjours la ruine de ceux-ci; leur valeur épouvente leurs Chefs, ils craignent de leur devoir trop s'il faut les recompenſer ſuivant leurs actions; & cela fait qu'on les licencie, lors

qu'ils devroient eſtre les plus conſiderez. C'eſt,

Le Regiment de la Reconnoiſſance.

Ces cœurs ſeroient pour moi des cœurs remplis d'appas :
Mais (& le ſexe le pardonne)
Souvent à ſi belle perſonne
On voit des ſentimens ingrats.

Auſſi me parut-il que l'amour ne fait pas grand fond ſur ce Regiment ; & je lui conſeille de ſe jetter dans le parti de l'eſtime, ſi on continuë à le traiter comme on fait dans les troupes de l'Amour. Mais à propos d'Infanterie, je ne veux pas oublier une compagnie dont vous n'avez pas encore oüi parler ; c'eſt la compagnie des cœurs pareſſeux : Elle eſt compoſée de cœurs reformez qui ſervent de mortes-payes dans quelques-unes des places de l'Amour, & leur titre ayant donné de la curioſité à la belle Iris, elle demanda au Negligent qui les commande, ce que l'Amour pouvoit faire des cœurs de leur eſpece.

Nous ſommes, lui dit-il, d'un admirable uſage
Pour les tranquilles cœurs qui craignent le ſouci,
La querelle eſt pour nous un tourment effroyable,
Et pour en éviter le mal inſupportable,
Tout ce qu'on veut de nous, nous le voulons auſſi :

La peine de changer nous rend toûjours fideles,
Et nous craignons ſi fort tous les jalous travaux,
Que par une bonté commode à quelques Belles
Nous ſommes les amis de nos propres Rivaux :
Ce n'eſt pas rafiner ſur la délicateſſe ;
Mais nous ſommes auſſi ſinceres & diſcrets,
Et fort bons ſerviteurs, à l'empreſſement prés ;
Et ſans trop nous vanter, malgré nôtre pareſſe,
Dans les coups de partie & les vrais incidens
Nous ſervons mieux l'amour que des gens plus ardens.

Peut-eſtre eſtes-vous en peine de ſçavoir comment des cœurs peuvent parler ſi intelligiblement ; mais vous ne ſçavez pas que dans la plaine où cette revûë ſe faiſoit, il y a des échos qui rendent en paroles toutes les penſées des cœurs amoureux. J'entendis fort diſtinctement ce Portrait ; & quoiqu'il ſoit bizarre, je ne laiſſois pas d'y trouver quelques charmes : mais pour la jeune Iris, il lui parut effroyable, & détournant ſes yeux avec horreur, elle les attacha ſur un Regiment que la faveur, plûtoſt que le merite, a élevé juſqu'à la teſte des troupes de l'amour, on le nomme,

Le Regiment des Cœurs galans.

Par le mépris qu'Iris avoit fait des longues connoiſſances, vous jugez bien que ce dernier Regiment lui plût au dernier point : Et en effet, c'eſt le plus magnifique & le plus brillant des troupes de l'Amour. Il eſt orgueilleux de cent victoires memorables, accoûtumé à prendre d'aſſaut tout ce qu'il attaque, mais ſujet à perdre bientoſt les conqueſtes : il eſt compoſé de tant de compagnies, qu'il ſeroit difficile de les nommer toutes,

Cœurs coquets, cœurs volages,
Cœurs fanfarons, cœurs indiſcrets.

Enfin je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous en faire le dénombrement ; il ſuffit de vous dire que la jeune Iris en fut ébloüie,

Car un Galant a des charmes puiſſans
Pour ſurprendre une jeune Dame :
Il occupe d'abord le paſſage des ſens,
Et ravage par là tous les dehors d'une ame ;
Mais pour peu qu'on s'oppoſe à ſes efforts preſſans,
A ces ſimples dehors on borne ſa victoire,
Et ſouvent toute ſon ardeur
Ne lui produit que la fragile gloire
De brûler les faux-bourgs d'un cœur.

Ce fut ainſi que la jeune Iris en fut traitée ; elle fut reduite au peril de préferer un cœur galant à tous les autres cœurs du monde. Un autre Regiment vint la tirer de ce danger ; ce fut,

Le Regiment d'Amour parfait.

Ce ſont des cœurs d'élite commandez par le veritable Amant, qui eſt un vieux Capitaine fort experimenté, & infatigable dans les travaux des longues avantures. Ce Chef ravit Iris par ſa bonne mine, & lui adreſſant la parole avec une certaine fierté que donne une bonne conſcience,

Depuis mes plus tendres années,
Belle Iris, lui dit ce grand cœur,
Par un arreſt des deſtinées
Je ſuis par tout l'Amour comme on ſuit un Vainqueur :
Je l'ai ſervi ſur mer, je l'ai ſervi ſur terre :
Soit dans la paix, ſoit dans la guerre,
J'ai toûjours ſoûtenu ſes Loix,
Et j'ai porté ſi loin ſon auguſte puiſſance,
Que vous eſtes, Iris, la ſeule récompenſe
Dont il peut payer mes exploits ;
Des ruſes des Galans tâchez de vous défendre,
Par leurs charmes trompeurs ils veulent vous ſurprendre :
Mais l'Amour vous dira qu'un cœur de bonne foi,
Honneſte, fidele & tendre,
Ne peut ſe trouver qu'en moi.

L'Amour confirma ce que le veritable Amant avoit avancé, & acheva de déterminer Iris de le prendre pour ſon cœur de ſervice.

C'eſt par cette Moralité que je prétens vous rendre au ſerieux dont je vous avois arraché ; & c'eſt pour obtenir le pordon de cette liberté, que je vous ſupplie de vous ſouvenir que je ſuis plus que tout le monde enſemble,

MONSIEUR,

SUR UNE ABSENCE.

ELEGIE.

FAut-il donc me reſoudre à m'éloigner des lieux,
Où je puis tous les jours adorer vos beaux yeux,
Où je les rends témoins de mon cruel martyre,
Où des maux qu'ils me font devant eux je ſoûpire ?
Je ſonde ſur ce point mon cœur à tout moment,
Mais je tire de lui des ſoûpirs ſeulement ;
C'eſt tout ce que répont cet eſclave fidele,
Dont même vos mépris entretiennent le zele.
Voilà comme il s'explique & comme il me repart,
Quand je le veux reſoudre à ce triſte départ.
Donc inutilement le devoir m'y convie,
Je ne ſçaurois quitter mon aimable Silvie.
Raiſon, tous vos efforts ſont ici ſuperflus,
Vous avez beau parler, je ne vous entends plus :
M'avez-vous dit qu'elle eſt ſi parfaite & ſi belle,
Pour m'ordonner aprés que je m'éloigne d'elle ?
Et m'avez-vous appris qu'il n'eſt rien ici-bas
Qu'on doive comparer à ſes moindres appas ?
Que comme ſa beauté, ſa grace eſt admirable ?
Enfin, m'avez-vous dit combien elle eſt aimable,
Pour n'eſtre pas d'accord qu'on doit aſſez aimer
Celle que vous diſiez qui me devoit charmer ?
Pour m'oppoſer les loix de ce devoir bizarre,
Qui veut que je la perde, ou que je m'en ſépare,

Et qui pour m'enlever hors d'un ſi beau ſéjour,
Eſt ſans ceſſe en querelle avec mon amour :
Mais helas ! le deſtin eſt de l'intelligence,
Il faudra bien ſubir ſa fatale ordonnance.
Des plus heureux Amans il a troublé la paix,
Et ſes ordres enfin ne ſe rompent jamais.
Je vais donc vous quitter, adorable Silvie,
Et traîner loin de vous une mourante vie :
Tous ces divins appas qu'étale le Printemps,
Ne pourront adoucir l'aigreur de mes tourmens ;
Toutes ces riches fleurs que la nouvelle Flore,
En ce temps amoureux au matin fait éclorre,
Dont je verrai briller les merveilleux appas,
Abſent de vos beaux yeux, ne me toucheront pas.
Rien ne pourra flatter la rigueur de mes peines ;
On me verra penſif ſur le bord des Fontaines ;
Accroiſtre de mes pleurs leurs humides treſors ;
On me verra chercher les ſolitaires bords
Des ruiſſeaux égarez dans les bois les plus ſombres,
Pour plaindre mes ennuis deſſous leurs triſtes ombres,
Mais n'apprehendez pas qu'en me plaignant ainſi,
Aux Nymphes de ces bois j'apprenne mon ſouci,
Que mes cuiſans regrets, leurs découvrant ma flamme,
Trahiſſant malgré moi les ſecrets de mon ame.
Jamais on ne ſçaura mon mal par ce moyen,
J'en parlerai ſi bas, qu'Echo n'en ſçaura rien :
Et ce n'eſt pas encore une petite geſne,
Que de ſouffrir beaucoup & de cacher ſa peine.
Mais outre tous les maux dont je ſuis tourmenté,
D'un autre plus cruel mon cœur eſt agité ;
Ce monſtre ſans pitié qu'on nomme Jalouſie,
De funeſtes ſoupçons troublant ma fantaiſie,
Je crains que mes Rivaux n'aillent adroitement
Blâmer auprés de vous ce prompt éloignement.

Oüi, je les vois déja vous tenir ce langage,
Que le jeune Tirſis eſt un eſprit volage,
Qu'il n'eſt rien de ſi fort qui puiſſe l'arrêter;
Qu'un autre ſeroit mort avant que vous quitter;
Que les loix du devoir n'ont que de foibles armes
Quand on eſt retenu par de ſi puiſſans charmes;
Que l'Amour, quoi qu'enfant eſt aſſez reſolu,
Et qu'il regne toûjours d'un pouvoir abſolu,
Que ſon empire va juſqu'à la tyrannie,
Que chez lui la raiſon doit paſſer pour manie,
Et qu'il ſe rend enfin plus difficilement
Aux regles du devoir quand il fait ſon tourment.
Vous ſçavez à quel point la haine peut atteindre;
Et par là vous voyez ſi j'ai beaucoup à craindre,
Si de tant d'ennemis on me voit combattu,
Un abſent eſt bien foible, & bien-toſt abattu.
Mais ceſſez, mes frayeurs, vous offenſez Silvie,
Elle n'écoute pas les diſcours de l'envie,
Elle ne reçoit point de fauſſe impreſſion,
Et ne peut ignorer quelle eſt ma paſſion.
Genereuſe vertu dont mon ame eſt charmée,
Aimable verité que j'ai toûjours aimée,
Prenez bien mon parti contre mes envieux;
Lors qu'ils m'accuſeront, défendez-moi contre eux,
Confondez de leur voix l'inſolence importune,
Je vous laiſſe le ſoin de ma bonne fortune;
Aſſurez tous les jours ce miracle des Cieux,
Qu'amour eſt dans mon ame ainſi que dans ſes yeux,
Et qu'autant qu'elle paſſe en attraits les plus belles,
Je ſurpaſſe en amour les cœurs les plus fideles.
Ne voulez-vous pas bien, objet rare & charmant,
Que je laiſſe en ſes mains le ſoin de voſtre Amant?
Cet appui prés de vous releve mon courage:
Mais qui pourra me ſuivre en ce triſte voyage?

Qui me conſolera de ne vous plus revoir ?
Helas ! s'il vous plaiſoit d'ordonner à l'eſpoir,
Qu'en cet éloignement ſa vertu me conſole,
Il ne vous coûteroit qu'une ſeule parole ;
Ou pour vous épargner un regard gracieux,
Il entend aſſez bien le langage des yeux.
De grace, éxpliquez-vous, il eſt tems de me dire
Si vous avez deſſein qu'il vive ou qu'il expire ;
Car ſi vous ordonnez qu'il ne me ſuive pas,
Il faut en même temps me reſoudre au trépas :
Vous aurez même ſoin, ſi vous voulez qu'il meure,
Je n'ai pas le pouvoir de le ſurvivre une heure.

de la Fage

MAXIMES D'AMOUR.

POUR LES FEMMES.

AImez, mais d'un amour couvert,
Qui ne ſoit jamais ſans myſtere,
Ce n'eſt pas l'amour qui vous perd,
C'eſt la maniere de le faire.

POUR LES HOMMES.

SI vous voulez rendre ſenſible
L'objet dont vous eſtes charmé,
Pourvû que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé;
La recepte en eſt infaillible,
Aimez, & vous ſerez aimé.

Silvandre dans l'incertitude
Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la prude?
Et ne pouvant enfin ſe reſoudre à choiſir,
Me demanda quelle victoire
Seroit plus ſelon mon deſir;
Voulez-vous, lui dis-je, me croire,
La prude donne plus de gloire,
La coquette plus de plaiſir.

L'hyperbole plaiſt aux Amans,
Tout eſt ſiecle pour eux, ou bien tout eſt moment;
Et jamais au milieu leur calcul ne demeure;
Ils vont tous dans l'extrémité,
Ils diſent que leur bien ne dure qu'un quart d'heure,
Et leur mal une éternité.

Quand vous aimez paſſablement,
On vous accuſe de folie,
Quand vous aimez infiniment,
Ir.s, on en parle autrement,
Le ſeul excés vous juſtifie.

Pour eſtre une Maîtreſſe aimable;
Il faut que voſtre flamme augmente nuit & jour;
Et l'excés ailleurs condamnable,
Eſt la meſure raiſonnable
Que l'on doit donner à l'amour.

Vous me dites que voſtre feu
Eſt aſſez grand, belle Climene,
Vous ignorez donc, inhumaine,
Qu'en Amour aſſez eſt trop peu;
Cependant la choſe eſt certaine.
Et ſi ſur ce chapitre on croit les mieux ſenſez,
Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas aſſez.

Une Maîtreſſe à ſon Amant,
Encore que quelques-uns en parlent autrement,
Doit de tous ſes ſecrets un entier ſacrifice;
Et lors qu'un de ſes amis ſçait
Qu'elle a découvert ſon ſecret,
Il faut qu'elle ſe faſſe juſtice,
Quand on ſe donne, il doit juger
Qu'on n'a plus rien à ménager.

XX.

Amant qui prenez mes leçons ;
Ne vous donnez jamais ni crainte ni ſoupçons,
On n'aime pas long-temps alors qu'on ſe défie :
Mais ſi l'un de vous deux vous ſembloit moins aimer,
Quittez-le plutoſt là, que par ſa jalouſie
Vouloir le renflammer.

XX.

S'il arrive dans vos abſences
Des ſujets d'éclairciſſement,
Amans faites vos diligences
A vous éclaircir promptement :
Mais ſi vous n'oſez pas librement vous écrire,
Juſqu'à vôtre retour il faut là tout laiſſer,
Plutoſt que de ne pas tout dire,
Et par là vous embaraſſer.

XX.

Alors qu'un commerce amoureux
Finit enfin avec rudeſſe,
Si l'Amant du temps de ſes feux
A fait des dons à ſa Maîtreſſe,
Il ne doit rien redemander,
Ni la Maîtreſſe rien garder.

XX.

L'Amant qui quitte ſans raiſon,
Doit le ſecret à ſa Maîtreſſe,
Elle auſſi lui doit du poiſon :
Mais ſi c'eſt elle qui le laiſſe,
Il peut tout dire & tout montrer,
En un mot la deshonorer,

XX.

C'eſt vouloir pour parler en langue un peu commune
Prendre la Lune avec les dents,
Que de vouloir en meſme tems
Faire l'amour & ſa fortune.

C'eſt tout ce que l'amour peut faire ;
De durer pour Iris quand il eſt bien conduit ;
Mais bien que quelques-uns nous diſent le contraire,
Qui le partage ; le détruit.

L'incertitude eſt le plus grand des maux :
Quand vous aurez ſur voſtre affaire
Un éclairciſſement à faire,
Juſqu'à ce qu'il ſoit fait, n'ayez point de repos.

Encore qu'il ſoit preſque impoſſible
D'eſtre d'un même objet toûjours fort amoureux ;
Il faut pourtant eſtre heureux ;
Alors que l'on devient ſenſible,
Il faut, & c'eſt un grand ſecours,
Croire qu'on aimera toûjours.

Quand un Rival vous preſſe,
Et vous fait trop de mal,
C'eſt contre une Maîtreſſe
Qu'il faut eſtre brutal,
Et non contre un Rival.

Pour moi je veux en ma Maîtreſſe
La derniere délicateſſe,
Je ſuis ſur ce ſujet de l'avis de Ceſar ;
Et ce n'eſt pas aſſez, Tirſis, à mon égard,
Qu'elle ſoit bien moriginée ;
Je ne veux pas encor qu'elle ſoit ſoupçonnée.

Il faut qu'une Maîtreſſe honneſte
Ait pour eſtre ſelon mon cœur,
De l'emportement teſte à teſte,
Par tout ailleurs de la pudeur.

Que les apparences ſoient belles,
Car on ne juge que par elles.

Qui me vendra la derniere faveur,
N'aura jamais mon cœur :
Mais aprés avoir eu des faveurs de Carite,
Par la force de mon merite,
Si cette Belle avoit beſoin
Ou de mon bien, ou de ma vie,
Je n'aurois pas de plus grand ſoin
Que de contenter ſon envie :
Les Amans ſur le bien ſont comme les Chartreux,
Tout doit eſtre commun entr'eux.

Quand de m'écrire je vous preſſe,
Qu'Amour en ma faveur vous retient ſous ſes Loix,
Vous me dites avec rudeſſe
Que vous m'avez dit mille fois,
Tout ce que dit une Maîtreſſe
Que l'Amour a miſe aux abois :
Mais ne ſçavez-vous pas, Comteſſe,
Que dans les billets doux on trouve une tendreſſe
Qu'on ne trouve point dans la voix.

Vous devez à voſtre conduite
Des ſoins qui me ſont ſuperflus,
Quand on dit que j'aime Carite,
Je vous guéris l'eſprit en ne la voyant plus ;
Mais quand le monde dit que vous aimez Timante ;
Vous me montrez en vain que vous eſtes innocente :
Si le monde n'en avoit autant,
Je ne puis pas eſtre content.

Tant que ſans eſtre aimez nous ne ſommes qu'Amans,
C'eſt à nous à ſouffrir mille & mille tourmens,

Mais aprés que noſtre Maîtreſſe
A pris pour nous de la tendreſſe ;
Tous les ſoins doivent eſtre égaux.
De même que les biens on partage les maux.

Je ſuis ſurpris, je le confeſſe,
Alors que je vois un Amant
S'appliquer auſſi fortement
A ſes cheveux qu'à ſa Maîtreſſe,
Et les aimer également :
On eſt bien ridicule alors qu'on ſe propoſe
D'avoir le jeu, l'amour & la guerre en l'eſprit,
Je ſçai bien qu'en aimant il faut faire autre choſe,
Mais tout (horſmis l'amour) par maniere d'acquit.

A ſon Amant accorder la requeſte,
Eſt une choſe fort honneſte :
Mais pour augmenter ſon plaiſir,
Il faut ſouvent le prévenir :
Car je ſoûtiens devant toute la terre,
Que l'on ne ſe fait point valoir
En amour non plus qu'à la guerre,
Quand on ne fait que ſon devoir.

Alors que vous vous parlerez,
Dans tout ce que vous vous direz,
Amans, pas un mot de rudeſſe,
Ni dans vôtre ton point d'aigreur :
L'amour ſubſiſte par tendreſſe,
L'amour s'entretient par douceur.

Si vous voulez, Iris, que vôtre affaire dure,
Ne vous relâchez point dans la proſperité,
Et pour amuſer la Nature
Qui ſe plaît à la nouveauté,
Recommencez vos ſoins juſques aux bagatelles :

En amour (c'eſt la verité)
Les recommencemens valent choſes nouvelles.

XX.

L'amour ne perd rien de ſes droits,
On lui doit aux adieux des ſoûpirs & des larmes :
Et quand deux Amans quelquefois
Se ſont en ſe quittant déguiſé leurs alarmes,
Ils tirent en redoublant leurs mortels déplaiſirs,
Un tribut plus amer de pleurs & de ſoûpirs.

XX.

Je ne dis pas, Iris, qu'un Amant délicat
Rompe avec ſa Maîtreſſe, & même avec éclat,
Lorſque pour ſon Rival l'infidele ſoûpire ;
Cela s'en va ſans dire :
Mais ſi ſans fondement tout le monde en médit,
Encore que ſon Amant connoiſſe
L'injuſtice de ce faux bruit,
Il ſent que ſa délicateſſe
Le force à quitter ſa Maîtreſſe.

XX.

Je ne veux pas, Amans, que ſans ceſſe on ſoûpire,
Mais lors qu'un grand amour a bien ſurpris un cœur,
L'air bruſque lui déplaît, & les éclats de rire,
Et ſon veritable air eſt celui de langueur.

XX.

Tous les temperamens ſont propres à l'amour,
Mais à la verité les uns plus que les autres,
Amans pleins de langueurs, ne changez pas les vôtres,
Avec les gens de feu, vous perdrez au retour :
De ceux-ci la chaleur a plus de violence,
Mais d'ordinaire ils ont moins de perſeverance ;
Et quand ils aimeroient auſſi fidelement,
Toûjours font-ils l'amour moins agreablement ;

Si bien qu'ils tâcheront de changer leur nature ;
Et prendre afin de plaire en de certains momens,
De la langueur au moins le ton & la figure,
Alors que teſte à teſte ils feront les Amans.

Une honneſte Maîtreſſe, & qui tâche de plaire,
Eſt ſur toute choſe ſincere,
Elle craint plus lors qu'elle ment
D'eſtre ſoi-même ſa partie,
Que de plaire à ſon Amant,
S'il la prenoit en menterie.

Qui ment à ce qu'il aime, eſt fort mal à ſon aiſe,
S'il n'a point à l'honneur encor tourné le dos :
Les vrais Amans qui font choſe mal-à-propos,
Sont ſujets à la ſindereſe,
Auſſi-bien que les vrais devots.

Une honneſte Maiſtreſſe aime la verité,
Et prend toûjours plaiſir à la ſincerité ;
Mais ſi pour s'excuſer auprés de ce qu'elle aime,
Et parle une fois moins veritablement,
Elle craint plus en ce moment
Ce qu'elle ſe dit à ſoi-meſme,
Que ce que lui dit ſon Amant.

Je ſuis contre ce ſentiment,
Qu'on ne voit point de ſage Amant ;
On peut fort bien alors qu'on aime,
Avoir encor de la raiſon ;
Mais alors qu'en tous lieux & qu'en toute ſaiſon
La prudence eſt extrême,
L'amour n'eſt pas de même.

La longue abſence en amour ne vaut rien,
Mais ſi tu veux que ton feu s'éterniſe,

Il faut ſe voir, & quitter par repriſe,
Un peu d'abſence fait grand bien :

L'Amour égale ſous ſa loi
La Bergere avecque le Roi ;
Si-toſt qu'il en fait ſa Maîtreſſe,
Si-toſt qu'il ſe peut engager,
La Bergere devient Princeſſe,
Ou le Prince devient Berger.

Il faut voir ſouvent ſa Maîtreſſe
Loin des témoins, hors de la preſſe ;
Mais en public fort rarement.
Et voici mon raiſonnement :
Si ſa flâme a trop de lumiere,
Le mari la voit, ou la mere,
Et ce malheur peut eſtre grand ;
Si ſon air eſt indifferend,
On croit toûjours qu'en cette Belle
L'indifference eſt naturelle.

Je conſentirois qu'une Dame,
Dont le cœur ſeroit plein d'amour,
Fiſt des avances de ſa flâme,
Pourveu qu'elle euſt juſqu'à ce jour
Eſté fiere à toute la Cour ;
Mais je la tiendrois pour infame,
Si d'autres gens avoient déja touché ſon ame.

Alors que tu viens voir Caliſte,
Tu lui parois toûjours content,
Cependant il eſt tout conſtant,
Que qui dit amoureux, dit triſte.
Prens donc un air plus ſerieux,
Fais voir ton amour dans tes yeux,

Car tant que l'on te verra rire,
On ne croira jamais que tu deſire.

XX

Vous voulez qu'on vous trouve belle,
Cependant vous eſtes cruelle,
On ne ſçauroit vous enflâmer,
Je ne vous crois pas trop ſincere;
Car enfin lorſqu'on veut plaire,
C'eſt ſigne que l'on veut aimer.

XX

Si vous voulez rompre vos chaînes;
D'abord avec voſtre Amant,
Vous le pouvez fort aiſément,
Sans ſouffrir, ni donner de peines:
Mais ſi vous ſeule avez deſſein,
Par dépit, ou par laſſitude,
De vous tirer l'amour du ſein,
Iris, il vous faut de l'étude;
Faites naiſtre quelque embarras,
Changez-vous, de peur d'un fracas;
En diſeuſe de patenoſtres,
Mais ſur tout qu'il ne penſe pas
Que vous l'abandonniez pour d'autres.

XX

Iris, les honneſtes Maiſtreſſes
Traittent d'un plus grand ſerieux
Ceux qui leur ont offert des vœux,
Que ceux qui n'ont point eu pour elles de tendreſſes;
Car des civilitez pour les indifferens,
Sont des faveurs pour les Amans.

XX

Alors qu'un Amant vous écrit,
Dont vous mépriſez la conqueſte;
Vous croyez eſtre fort honneſte,
De lui mander que ce qu'il dit,

Ne fait que vous rompre la teſte :
Apprenez que c'eſt une erreur,
Et qu'en de telles conjonctures,
Iris, c'eſt faire une faveur
Que de répondre des injures.

XV.

Je craindrois fort une Maiſtreſſe,
Dont la fauſſe délicateſſe,
Et le cœur trop rempli d'amour,
Me tourmenteroit nuit & jour ;
C'eſt un grand bourreau de la vie
Que l'excés de la jalouſie,
Mais je tiens qu'on ſeroit encore plus tourmenté
De l'extrême tranquilité.

XVI.

Chacun aime à ſa guiſe,
Adorable Beliſe.
L'un veut aimer, mais chaſtement,
L'autre ſans s'attacher veut de l'emportement,
Tous ces gens-là prennent l'amour à gauche,
Et lui donnent un méchant tour ;
Il ne faut pas aimer pour la ſeule débauche,
Beliſe, il faut méler la débauche à l'amour.

XVII.

Si vous voulez nos cœurs juſqu'à l'éternité,
Et ne trouver jamais la fin de nos tendreſſes,
Faites-vous bien valoir par la difficulté ;
Car ce qui fait durer nos feux pour nos Maiſtreſſes,
C'eſt la peine & le tems qu'elles nous ont coûté.

XVIII.

Amans qui n'avez pas de charmes,
Alors qu'il vous faut exprimer,
Si vous voulez vous faire aimer,
Apprenez à verſer des larmes ;
Qui pleure quand il faut des pleurs,
En amour eſt maiſtre des cœurs.

XX

Lorſque deux vrais Amans ſe ſont trouvez aimables,
Rien de leur paſſion ne les peut affranchir,
Devenir laids, Iris, devenir miſerables,
Tout cela ne fait que blanchir.

XX

Soit en amour, ou bien en mariage,
Alors que l'on s'eſt raproché,
Aprés quelque petit voyage,
Le cœur n'en eſt pas plus touché,
Mais les ſens le ſont davantage.

XX

Lorſqu'un Amant au bout de quelque tems
Revoit l'objet qui rend ſes vœux contens,
Je vous apprens, Iris, mais qu'il ne vous déplaiſe,
Qu'il n'a pas dans le cœur de plus fortes amours,
Mais qu'il eſt mille fois plus aiſe,
Que s'il le voyoit tous les jours.

Bussy Rabutin

JALOUSIE.

LA nuit paſle & mourante, en ſes eſpaces ſombres,
Alloit s'évanoüir avec toutes ſes ombres,
L'Aurore dans ſon char, d'un teint jeune & vermeil,
Preparoit d'un beau jour le pompeux appareil,
Et la riche Nature en merveilles feconde,
Etalloit ſes treſors aux yeux de tout le monde,
Quand Tirſis enflâmé de colere & d'amour,
Ne pouvant plus ſouffrir la lumiere du jour,

Ni l'indigne mépris de l'ingrate qu'il aime,
Ses yeux pleins de dépit, & le viſage blême,
Du funeſte recit de ſes ennuis ſecrets,
Fait plaindre nos vallons, & gemir nos foreſts.
O Dieux ! s'écria-t-il, quoi le Ciel & la Terre
Viennent-ils de concert me déclarer la guerre ?
Ce bel Aſtre du jour, d'un viſage riant,
Peint de nouveaux rayons les rives d'Orient ;
Déja l'or & l'aſur du haut de ces montagnes,
Emaillent à longs traits ces fertiles campagnes,
Là ces chantres des airs, à l'ombre des ormeaux
Accordent leurs accens au murmure des eaux,
Là ces troupeaux errans bondiſſent dans ces plaines,
Là Zephir amoureux nage ſur ces fontaines ;
Les roſes, les jaſmins naiſſent en mille lieux,
Et l'Univers enfin brille de tous ſes yeux ;
Et moi ſeul cependant, inſenſible à ces charmes,
Je ne voi que l'horreur de mes triſtes allarmes :
Ces plaines, ces troupeaux, ces zephirs & ces fleurs,
Réveillent mon dépit & mes vives douleurs,
Je ſonge qu'au milieu de toutes ces delices,
Au mépris de mes feux & de tous mes ſervices,
Mon indigne Rival peut-eſtre en ce moment,
Etale aux yeux d'Iris ſa joye & mon tourment ;
Je ſonge que peut-eſtre au fond de ma triſteſſe,
Il triomphe en ſecret de toute ma tendreſſe ;
Qu'entre les bras d'Iris, en ce funeſte jour,
Il ſatisfait ſa gloire & non pas ſon amour.
Non, ſon cœur n'eut jamais que de fauſſes atteintes,
Ses larmes, ſes ſoûpirs ne furent que des feintes ;
L'ingrate cependant facile à ſes deſirs,
Confond ſes feints regrets, & mes juſtes ſoûpirs,
Et d'un perfide Amant me faiſant la victime,
Mépriſe ma conſtance, & reſpecte ſon crime ;

En vain ſur ſon orgueil j'ai raſſuré ma foi,
Ah ! je n'ai que trop vû qu'il n'étoit que pour moi ;
Oui, j'ai connu qu'un cœur à l'amour inſenſible,
Au faux éclat du bien n'étoit pas invincible,
Et qu'un Hymen orné d'un charme ſi puiſſant,
Rend la vertu coupable, & le crime innocent.
C'eſt peut-eſtre aujourd'hui la fatale journée,
Que ſe doit accomplir cette injuſte hymenée :
A ce triſte penſer je ſens mon cœur gemir,
Mon eſprit ſe confondre, & tout mon corps fremir ;
Je ne ſçai plus que dire, & ne ſçai plus que faire,
Ma raiſon interdite à ſoi-même contraire,
Se trouvant ſur mes ſens ſans force & ſans pouvoir,
Me laiſſe à la merci de tout mon deſeſpoir.
Juſtes Dieux, qui voyez les peines que j'endure,
Vous pouvez voir qu'Iris recompenſe un parjure :
Helas ! ſi c'eſt ma mort que demandent les Cieux,
Je ne demande plus que mourir à ſes yeux ;
C'eſt là le triſte honneur où mon amour aſpire,
Et mourir eſt enfin tout ce que je deſire :
Grands Dieux, ſi pour moi ſeul vous eſtes ſans bonté,
Sauvez-moi pour le moins par une cruauté,
Et puiſque rien n'a pû fléchir cette inhumaine,
Faites que dans mon ſang elle ſoule ſa haine,
Peut-eſtre, ah ! quel peut-eſtre, en puis-je encore douter ?
De quel eſpoir trompeur veux-je encor me flater ?
Aſſez & trop long-tems une fauſſe eſperance,
A trahi mon amour, & trompé ma conſtance,
Aſſez & trop long-tems ſes injuſtes rigueurs
Ont payé de mépris mes trop juſtes langueurs :
Ah ! je ne ſçai que trop que cette ame cruelle,
Joüira ſans pitié de ma douleur mortelle,
Et me verra pour elle expirer conſtamment,
Sans daigner m'honorer d'un ſoûpir ſeulement.

En vain le matelot mille deſſeins concerte
Quand les flots mutinez ont reſolu ſa perte.
En vain un pauvre Amant penſe arriver au port
Quand ſa belle inhumaine a reſolu ſa mort :
Trop perfides penſers qui déchirez mon ame,
Vous qui d'un lent poiſon venez nourrir ma flâme,
Pouvez-vous bien encore me flatter de guerir ?
Traiſtres, retirez-vous, & laiſſez-moi mourir :
Impitoyable mort, dont les traits ſecourables
Finiſſent tous les maux de tous les miſerables,
Toy de qui la fatale & juſte inimitié
Fait bien ſouvent d'un meurtre un œuvre de pitié,
Viens par un coup fameux ſignaler ta puiſſance,
Et terminer ma vie avec ma ſouffrance ;
Arrache à mon Rival le trop cruel honneur,
De ſe voir à mes yeux maiſtre de mon bonheur,
Et ſi l'injuſte Iris nous doit eſtre ravie,
Avant que de la perdre au moins perdons la vie.

M. la C. de la Suze.

ELEGIE.

CRuel perſecuteur de la Terre & des Cieux,
Qui paroiſt aux humains le plus méchant des Dieux,
Amour de qui les traits ſe gliſſent dans les ames,
Y cauſant du deſordre, & des feux & des flammes ;
Falloit-il que tes coups tombaſſent tous ſur moi ?
Et voit-on un demon plus injuſte que toi ?
Aux pieds de tes Autels j'ai paſſé mes années ;
Tes ſeules volontez ont fait mes deſtinées,
Je t'ai ſervi ſans ceſſe, & de tous les Amans,
J'eſtois le plus ſoûmis à tes commandemens ;

J'ai chanté ton pouvoir ſur la terre & ſur l'onde,
J'ai conté tes douceurs à la moitié du monde,
Et ſi l'on m'en euſt crû, tout ce qui voit le jour,
Fût venu ſe ſoûmettre à l'empire d'Amour?
Demandez-le, cruel, aux Nymphes de la Seine,
A la belle Caliſte, à la jeune Climene:
Toutes deux te voyant exalté dans mes Vers,
T'ont rendu redoutable à tout cet Univers:
Cependant, inhumain, aprés tant de ſervices,
Pour me récompenſer tu n'as que des ſupplices,
Et ton ingratitude eſt venuë à ce point,
Que voulant te parler, tu ne m'écoutes point:
Pour exercer ſur moi ta plus noire malice,
Tu m'as fait admirer les charmes de Florice,
Et dés que leur pouvoir m'a ſoûmis à ſa loi,
Ingrat, tu l'as rendue auſſi ſourde que toi.
Florice à qui le Ciel prodigua ſans meſure
Les plus rares treſors que cache la nature,
M'a toûjours fait connoiſtre adorant ſes appas,
Que ſes yeux ſont un mal qu'elle n'entendoit pas;
Aux plus tendres ſoûpirs elle paroiſt cruelle,
Les rochers les plus durs y répondent plus qu'elle,
Et dés lors qu'à ſes pieds j'implore ſon ſecours,
L'inhumaine me quitte, & change de diſcours:
En vain pour la toucher je fais une peinture
De l'amour qui ſe voit en toute la nature,
En vain pour la fléchir je lui dis chaque jour,
Florice, on ne voit rien de ſi doux que l'amour:
Elle ſe divertit, elle ne fait que rire
Des douceurs que je penſe, ou que je lui veux dire.
Si l'amour eſt ſi doux, dit-elle en ſe mocquant,
Pourquoi m'avez-vous dit que vous enduriez tant?
Je ne puis lui répondre, & ma langueur extrême,
Fait bien voir que je ſouffre en montrant que je l'aime;

Et que tous ces plaiſirs dont je peins la douceur,
Se trouvent dans ma bouche & non pas dans mon cœur.
Hélas! il eſt bien vrai qu'en l'amoureux empire,
La plus grande douceur eſt un cruel martyre,
Et que tous ces appas qui nous charment ſi fort,
Font naiſtre des langueurs qui nous donnent la mort:
Depuis le jour que j'aime, à peine je reſpire,
Si je veux reſpirer, il faut que je ſoûpire,
Et depuis que ie ſers mes ingrates amours,
J'ai trouvé le ſecret de mourir tous les jours:
Le repos que la nuit laiſſe au plus miſerable,
Ne vient jamais flatter le tourment qui m'accable,
Et le Dieu du ſommeil, ennemi de l'amour,
S'accorde avec lui, pour me fui à ſon tour;
Ce demon inquiet, ou par ruſe ou par rage,
Vient me donner la mort, & m'en oſte l'image:
Tout ce que je connois parle de mon trépas,
Il n'eſt que le ſommeil qui ne m'en parle pas:
Lorſque le Dieu du jour quitte le ſein de l'onde,
Pour apporter la joye & la lumiere au monde,
Ma triſteſſe m'éloigne & du monde & du bruit,
Et laiſſe dans mon ame une éternelle nuit;
Les rochers & les bois témoins de mon ſupplice,
Sont ceux que j'entretiens des rigueurs de Florice,
Et je leur dis cent fois que je ſerois heureux
De pouvoir devenir inſenſible comme eux.
Je réve ſolitaire, & dans un lieu ſauvage
Je penſe voir Florice & trouver ſon image;
Quoique rien ne reſſemble à ſes divins appas,
Je crois les voir par tout, & je ne les vois pas.
Là, comme ſi mes yeux découvroient ce que j'aime,
Je me plains de Florice à ſon image même,

Et par mille ſoûpirs qui ſortent de mon cœur ;
Je lui dis mon amour, & lui peins ma douleur ;
Ingrate, dis-je alors, inhumaine Florice,
Pourquoi me traitez-vous avec tant d'injuſtice ?
Le bel Aſtre du jour ne voit rien parmi nous
De plus ſoûmis que moi, de plus cruel que vous :
Je vous aime Florice, & le Dieu d'amour même
Ne ſçauroit pas aimer au point que je vous aime ;
Imitez pour le moins les tygres & les ours,
Qui ſe laiſſent dompter aux plus petits amours.
Des plus fiers animaux le naturel ſauvage
S'adoucit aux plaiſirs où l'amour les engage ;
Tous parlent de l'amour & s'en laiſſent charmer,
Vous ſeul eſtes farouche, & refuſez d'aimer.
Quand de l'Aſtre du jour les premiers traits éclatent,
Les oiſeaux éveillez s'entr'aiment & ſe flattent ;
Ils ſe cherchent l'un l'autre, & leurs gazoüillemens
Sont les témoins publics de leurs contentemens.
Les plus hydeux poiſſons dans le fonds des abyſmes,
Des ardeurs de l'amour deviennent les victimes ;
Et cet aimable enfant qui commande en tous lieux,
Charme les animaux, les hommes & les Dieux :
Ces Dieux que vous ſervez, ces maîtres du tonnerre,
Abandonnent le Ciel pour aimer ſur la terre ;
Et les Divinitez de tous les Elemens,
Affectent pour tout bien la gloire d'eſtre Amans.
Penſez-vous faire mieux que tous tant que nous ſommes,
Mieux que les animaux, & les Dieux & les hommes ?
Et ſi tous de l'amour recherchent les appas,
Serez-vous inflexible, & n'aimerez-vous pas ?
Pour moi de qui l'amour eſt le ſouverain maiſtre,
Je veux aimer toûjours, ou je veux ceſſer d'eſtre ;

Mais puiſque de l'amour je dois ſentir les coups,
Ce ne ſera jamais pour d'autre que pour vous :
Fuſſiez-vous plus ingrate & plus inexorable,
Fuſſiez-vous plus cruelle, & moi plus miſerable,
Je benirai les maux qui me feront mourir ;
Car les braves Amans ſe plaiſent à ſouffrir.
Mon amour eſt ſi beau que rien ne le ſeconde,
Je mépriſe pour vous la fortune & le monde,
Et je ne veux des biens qu'on cherche tant d'avoir,
Que ceux de vous aimer, vous ſervir & vous voir.
Voilà, cruel amour, une image fidelle
Du mal que fait Florice, & que je ſens pour elle ?
Mais quoi, de tous les maux que cauſent ſes appas,
Florice eſt innocente, elle n'y conſent pas :
C'eſt toi ſeul qui les fais, & ton humeur cruelle,
Pour accabler nos cœurs te retient auprés d'elle :
Je te vis dans ſes yeux dés la premiere fois,
Comme un cruel tyran qui fait ſuivre ſes loix ;
Je ne reſiſtai point à leur plus douce amorce,
Me voulant dégager, tu me vainquis par force,
Tu me ſuivis par tout, & tu vins te placer
Au milieu de mon cœur qui vouloit te chaſſer.
Mais, trop ingrat amour, que ſervent mes reproches:
J'amollirois plûtoſt & la bronze & les roches ;
Je puis me rendre heureux ſans tous ces vains propos,
Car qui cherche la mort peut trouver le repos.
C'eſt ainſi que Liſandre en des lieux ſolitaires,
N'accuſoit que l'amour de ſes longues miſeres,
Et que demi-mourant il nommoit tour à tour,
Et l'ingrate Florice & le cruel amour,
Quand ce Dieu, dont les cœurs ne ſe peuvent défendre,
Apparut à l'inſtant où ſoûpiroit Liſandre,
Et brillant de ces traits qui percent les humains,
S'approcha prés de lui & lui tendit les mains :

Il n'avoit plus alors ces fiertez redoutables,
Par qui Florice a fait tant de cœurs miſerables,
Il paroiſſoit rempli de ces divins appas
Qui font qu'on ſent amour, mais qu'on ne le fuit pas.
Liſandre en fut ſurpris, & ſoûpirant encore,
Eût pris le Dieu d'amour pour celle qu'il adore;
Mais le regardant bien, il conſulta ſon cœur,
Et trouva que Florice avoit plus de rigueur.
A ce reſſouvenir ſes ſoûpirs redoublerent,
Son ame fut troublée, & ſes larmes coulerent,
Quand l'amour l'embraſſant, & touché de ſes pleurs,
Tâcha par ſes diſcours d'appaiſer ſes douleurs:
Conſole-toi, dit-il, & ceſſe de te plaindre
De ce feu violent que je ne puis éteindre,
Ne m'en accuſe plus, ne m'en fais point l'auteur,
Et du mal que tu ſens, ne t'en prens qu'à ton cœur:
Le malheureux qu'il eſt, quoique je l'avertiſſe
De ne ſe joüer pas aux beaux yeux de Florice,
S'en approcha toûjours, & ſans y reſiſter,
Il fit ſi bien enfin, qu'il ne pût la quitter.
Si lors dans ces beaux yeux je parus redoutable,
C'étoit de ton malheur le ſigne inévitable;
Il devoit pour ton bien l'avoir mieux entendu,
Non pas à ſes beaux yeux courir comme un perdu.
Quand il n'en fut plus tems, il chercha ſa franchiſe,
Mais Florice a des yeux qui retiennent leur priſe:
Aprés l'avoir cent fois vainement entrepris,
Plus il ſe rebella, plus il ſe trouva pris:
C'eſt un mal ſans remede, & je n'y puis rien faire,
Lorſque j'en veux parler, Florice me fait taire,
Et mes diſcours ſur elle ont ſi peu de credit,
Qu'autant vaudroit pour toi que je n'euſſe rien dit;

Je ne puis pour moi-même obtenir quelque grace,
Dés que j'ouvre la bouche, elle fuit & me chaſſe;
Et m'eſtime ſi peu, qu'en tous lieux qu'elle ſoit,
L'inſenſible me donne au premier qu'elle voit.
J'ai voulu m'en fâcher, & j'ai tout fait contre elle,
J'ai lancé tous mes traits deſſus ſon cœur rebelle;
Mais ils ſe ſont rompus, ainſi que ſur les eaux
Se briſent aux rochers les fragiles vaiſſeaux:
Heureux encore aprés avoir perdu mes armes,
D'en trouver dans ſes yeux, d'où naiſſent tant de charmes;
Si lors pour mon malheur elle eût eſté ſans yeux,
J'abandonnois la Terre & revolois aux Cieux.
Mais enfin, cher Liſandre, acheve ſans murmure
D'accoûtumer ton cœur aux tourmens qu'il endure;
Quand un cœur eſt touché, qu'il ſe laiſſe enflâmer,
S'il ne ſçait pas ſouffrir, il ne ſçait pas aimer:
Souffre, eſpére & pourſuis, le tems change les choſes,
Quand l'Hyver eſt paſſé, l'on voit naiſtre les roſes;
Tes maux te donneront peut-eſtre un meilleur ſort,
Il eſt des mauvais vents qui conduiſent au port.
Lors il quitte Liſandre, & d'une aîle étenduë
Diſparoiſt à ſes yeux emporté ſur la nuë;
Et loin de ſoulager cet Amant malheureux,
Laiſſe tomber ſur lui des chaînes & des feux.
Ah! dit Liſandre alors, que ſervent tes paroles?
Tu m'accables, cruel, lorſque tu me conſoles:
Comment dois-je eſpérer de voir finir mes maux,
Si tes propres douceurs m'en donnent de nouveaux?
Au moins, cruel amour, va conter mon ſupplice,
A celle qui me tuë, à l'ingrate Florice.

Il voulut la nommer une ſeconde fois,
Mais les ſoûpirs mortels étoufferent ſa voix.

M. la C. de la Suze.

LE BUSC.

GALANTERIE.

QU'il eſt heureux de tous coſtez
Ce bois leger que vous portez,
Et que ſon office admirable
Devroit paroiſtre deſirable
Aux galans les plus fortunez
Qu'amour ait jamais couronnez.
Ce bois touche par privilege
Un double petit mont de neige;
Qui par un joli mouvement
Se ſoûleve fort mollement,
Et puis mollement ſe rabaiſſe,
Allant & revenant ſans ceſſe
D'un air charmant & gracieux,
Comme s'il s'approchoit des yeux
Pour ſes beautez faire connoiſtre,
Et puis doucement diſparoiſtre,
Afin d'allumer le deſir
Par un petit goût d'un plaiſir
Qui finit ſi-toſt qu'il commence,
Puiſqu'à peine on a la licence
De conſiderer un moment
Les graces de ce mouvement.
D'ailleurs de ce bois ſans merite
La fortune eſt-elle petite,

Quand à la main vous le tenez,
Et qu'avec lui vous badinez ?
Car la beauté la plus divine
Avec ſon bufc ſouvent badine,
Et le badinage a des goûts
Tout-à-fait raviſſans & doux :
Alors n'eſt-il pas vrai qu'il touche
Vôtre belle petite bouche,
Vôtre front, vos boucles, vos yeux,
Et qu'il paſſe ſur de beaux lieux,
Tous couverts de neige entaſſée
Qui n'a jamais eſté preſſée ?
L'autre bout qui regarde en bas
Couvre certains lieux pleins d'appas,
Que l'on peut mieux penſer que dire,
Et qu'il faut joliment décrire.
Un beau vallon.....vous rougiſſez,
Et vos yeux ſont embaraſſez :
Hé bien, la belle, il ſe faut taire,
Auſſi bien c'eſt un grand myſtere
De figurer ces lieux charmans,
Sans en ſçavoir les agrémens,
Sinon par ſimple conjecture ;
J'en quitterai donc la peinture,
Belle ; il ſuffit pour cette fois,
Que d'un petit morceau de bois
On vous montre la deſtinée
Trop heureuſe & trop fortunée,
Et que vous jugiez qu'un Amant
La goûteroit tout autrement ;
Mais pour vous le montrer, la belle,
Vous n'en ferez pas moins cruelle,
Et ce bois dont on eſt jaloux
Pour le voir mieux traité que nous,
Aura des biens ſans les attendre,
A quoi nous n'oſerions pretendre.

Ces Vers ont eſté envoyez avec un Souflet fort joli. On ſuppoſe que c'eſt lui qui parle à la Dame qui le reçoit.

AUtrefois en Zephir je volois par les plaines,
Et ſentois les ardeurs des amoureuſes peines,
Maintenant en Souflet je me vois transformé,
Et ne puis plus courir aprés l'objet aimé.
Flore pour me punir me changea de la ſorte,
Pour un Zephir d'hyver j'ay l'haleine aſſez forte;
Et je vous ſervirai juſqu'au mois des amours,
Où l'aimable Printemps ramene les beaux jours.
Ce fut moi malheureux ! oſerai-je le dire ?
Ah ! quand j'y penſe encore mon triſte cœur ſoûpire,
Qui badinant un jour avec de jeunes fleurs,
Ternis inſolemment leurs plus vives couleurs,
Sans ſçavoir que Sapho, vôtre chere conqueſte,
Vouloit vous les donner le jour de vôtre feſte,
Lors elle s'en plaignit, Flore s'en courouça,
Et pour la contenter, me bannit, me chaſſa,
M'interdit les Jardins de toute la Nature,
Et me fit prendre enfin cette triſte figure;
Mais ſi je puis paſſer l'hyver auprés de vous,
De nul autre Zephir je ne ſerai jaloux.

PELISSON.

MUSIQUE
DE LA
GROTTE
DE
VERSAILLES.

Une troupe de Bergers qui joüent de divers Inſtrumens, viennent dans la Grotte de Verſailles, pour y faire un concert à leur mode.

Recit chanté par deux Bergers.

Premier Berger.

ALlons, Bergers, entrons dans cet heureux ſéjour,
Tout y paroiſt charmant, LOUIS eſt de retour,
Il ſort des bras de la Victoire,
Et vient aſſembler à leur tour
Les plaiſirs égarez dans ces bois d'alentour.

Second Berger.

Il ſe plaiſt en ces lieux à perdre la memoire
De la grandeur qui brille dans la Cour:
Ceſſons de parler de ſa gloire,
Il n'eſt permis ici de parler que d'amour.

Le Chœur des Bergers repete les deux premiers Vers.

Chanſon chantée par un Berger, & repetée par le Chœur.

Dans ces charmantes retraites,
Accordons nos Chalumeaux,
Nos pipeaux,
Nos Muſettes
Au ramage des oiſeaux,
Et chantons nos amourettes
Au doux murmure des eaux.

Autre Chanſon chantée par deux Bergers, à qui deux flûtes répondent.

Goûtons bien les plaiſirs, Bergere,
Le tems ne dure pas toûjours,
La moiſſon la plus chere
Eſt celle des amours,
Elle ne ſe peut faire
Qu'au printemps de nos jours.

Le Chœur des Bergers repete la Chanſon precedente.

Dans ces charmantes retraites, &c.

Dialogue chanté par deux Bergers, à qui deux flûtes répondent.

Premier Berger.

Sortons de ces deſerts, détournons-en nos pas,

Second Berger.

Pourquoi quitter ſi-toſt ces endroits pleins de charmes ?

Premier Berger.

L'Amour eſt dans ces lieux avec tous ſes appas.

Second Berger.

Ah ! qu'il eſt doux ici de lui rendre les armes,
Où pourrions-nous aller où l'amour ne fuſt pas !

Les deux Bergers enſemble.

Voyons tous deux en amour,
Qui de nous ſçaura prendre
L'ardeur la plus tendre :
Ne craignons point le tourment
Qu'un cœur amoureux doit attendre,
C'eſt un mal trop charmant
Pour s'en deffendre.

Premier Berger.

Aimons puiſqu'il le faut, dans ſes heureux deſerts.

Second Berger.

L'Amour dans ces beaux lieux n'a que d'aimables chaiſnes.

Premier Berger.

Il a dequoi payer le repos que je perds.

Second Berger.

Il n'eſt pas de plaiſirs ſi charmans que ſes peines ;
La liberté n'a rien de ſi doux que ſes fers.

Enſemble.

Voyons tous deux en amour, &c.

Autre Chanſon chantée par un Berger, & repetée par le Chœur.

Chantez dans ces lieux ſauvages,
Chantez Roſſignols heureux,
Meſlez vos tendres ramages
Parmi nos chants amoureux :
L'amour dans nos chaînes
Flatte nos deſirs.
Nous chantons nos peines,
Chantez vos plaiſirs.

Les Roſſignols mêlent leur concert à celui de pluſieurs Inſtrumens à leur mode, & les Bergers leur répondent par cette chanſonnette.

Ces oiſeaux vivent ſans contraintes,
S'engagent ſans crainte,
Leurs nœuds ſont doux :
Tout leur rit, tout cherche à leur plaire,
Nous devons en eſtre jaloux,
La raiſon ne nous ſert de guére,
En amour ils ſont tous
Moins beſtes que nous.

Autre couplet.

Dans leur chant ils diſent ſans ceſſe
Que l'amour les bleſſe
D'aimables coups,
Tout leur rit ; tout cherche à leur plaire, &c.

Autre Chanſon chantée par une Bergere accompagnée d'un renouvellement de flûtes douces.

Dans ces deſerts paiſibles,
Rochers, que vôtre ſort eſt doux !

Vous eſtes inſenſibles,
Trop heureux qui l'eſt comme vous ?

La même Bergere continuë à ſe plaindre, & en élevant ſa voix, & la tournant du côté de l'Echo, l'oblige enfin à lui répondre.

La Bergere.

Depuis que l'on ſoûpire
Sous l'amoureux empire,
Depuis que l'on ſoûpire
Sous l'amoureuſe loi :
Helas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi ?

L'Echo.

Moi.

La Bergere.

Helas !

L'Echo.

Helas !

La Bergere.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi !

L'Echo.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi !

La Bergere.

Quelle voix vient ici ſe plaindre ?

L'Echo.

Quelle voix vient ici ſe plaindre ?

La Bergere.

N'en doutons plus, ce ſont les Echos d'alentour.

L'Echo.

Ce ſont les Echos d'alentour.

Juſqu'au cœur des rochers de ce charmant ſéjour,
Leur plainte nous apprend que l'amour eſt à craindre.

L'Echo.

Que l'amour eſt à craindre.

Le Chœur des Bergers accompagné de tous les Inſtrumens, du chant des Roſſignols, & des repetitions des Echos, acheve de chanter les Vers ſuivans.

Chantons tous en ce jour,
Rediſons tour à tour,
Que le chant des oyſeaux nous ſeconde,
Que l'Echo nous réponde :
Chantons en ce jour,
Chantons qu'il n'eſt rien dans le monde
Qui ſoit inſenſible à l'amour.

LETTRE AUX FILLES DE MADAME.

A Villiers-Cotrets.

PEndant que tout le monde eſt occupé à écrire, je ne puis me reſoudre à demeurer inutile, & d'ailleurs j'ai trop d'intereſt à n'eſtre pas abſolument oublié de toutes les perſonnes qui ſont à Villiers-Cotrets, pour ne pas prendre avec joye l'occaſion qui ſe preſente de les faire ſouvenir de moi. Mais n'en attendez rien de divertiſſant; on eſt trop mélancolique ici pour ſonger à eſtre agreable, & depuis que Madame eſt éloignée, ce n'eſt plus à S. Germain qu'il faut chercher de la joye.

Les plaiſirs, les jeux, les amours,
Et les ris qui marchent toûjours,
Sur les pas de vôtre Princeſſe,
Avec elle ont quitté la Cour;
Reſolus, quoi qu'on les en preſſe,
De n'y plus faire de ſéjour,
Que cette incomparable Alteſſe,
En ces lieux ne ſoit de retour.

Il n'y a pas d'apparence qu'on les faſſe changer de reſolution, & je ſuis bien perſuadé que nous ne les verrons point devant la fin de la ſemaine. Vous reviendrez tous de compagnie, & les graces, ſelon leur coûtume, ſeront encore de l'équipage de Madame. Je penſe même qu'elle nous ramenera le Printemps.

Les Zephirs amoureux dont l'haleine feconde
Produit le riche émail dont nos champs ſont parez,
Aprés le long Hyver qui les a reſſerrez,
Attendent ſon retour pour redonner au monde
Des jours dont la beauté paſſera nos deſirs,
Une ſaiſon nouvelle, & de nouveaux plaiſirs.

Pour parler en Proſe, car je vous avouë que je ſuis bien-toſt las de Vers, on s'ennuie extrémement ici de ce que Madame n'y eſt point; & ſi ſon abſence eſtoit longue, je ne ſçai pas comme l'on feroit pour la ſupporter. On n'a quaſi de divertiſſement

tiſſement que celui de lui écrire, & à quelque heure que l'on prenne les Dames, on les trouve toûjours la plume à la main ; mais elles ſont de bonne foi, & ne font travailler perſonnes pour elles. Tout ce que l'on recevra de leur part, ſera ſans doute de leur façon. Je penſe qu'elles ſeroient bien-aiſes qu'on en uſaſt de même avec elles ; & qu'elles diſpenſeroient volontiers les Poëtes de la Maiſon de Monſieur, du ſoin qu'ils prennent de retourner leurs Chanſons. S'ils ne ſont pas reſolus à demeurer dans l'oiſiveté, ils peuvent s'adreſſer aux gens de la même profeſſion qui ſuivent le Roy ; & quoi que je ſois ici tout ſeul du métier, je m'offre de bon cœur à leur faire réponſe. Quelque peu de commerce que j'aye avec les Muſes, j'eſpere qu'elles ne me refuſeront pas leur aſſiſtance, & qu'elles ne manqueront point de ſe rendre auprés de moi, dés qu'elles ſçauront que ce que j'écris pourra contribuer de quelque choſe au divertiſſement de Madame.

Pour une occaſion ſi belle,
On verra les neuf Sœurs ſeconder mes efforts,
Et le Dieu des beaux Arts pouſſé de même zele,
M'ouvrira ſes treſors.

RELATION DU VOYAGE QUE LA REINE A FAIT EN FLANDRES.

PUiſque vous l'avez ordonné, Meſdames, il faut vous rendre compte de nos avantures depuis noſtre ſeparation de Compiegne, juſques à nôtre retour ſur la frontiere. Quand vous ne m'auriez pas donné cette commiſſion, je penſe que je l'aurois priſe de moi-même. On aime naturellement à conter ſes proüeſſes: & les Conquerans ont cela, qu'ils ſe plaiſent à faire eux-mêmes leurs propres commentaires. Nous avons traverſé des plaines immenſes, nous avons couru des païs, qui à peine ſont marquez ſur la Carte. Nous ſommes entrez dans les places que les Ennemis venoient de fortifier regulierement; & cependant noſtre Campagne n'a duré

que dix jours ; & quelque part que nous ayons tourné nos pas, la Victoire nous a précedé, le triomphe nous a ſuivi, & jamais courſe n'a eſté plus rapide que celle de nos conqueſtes. La Reine a vû ſuivre ſon Char par autant d'eſclaves volontaires, que le Roy avoit rencontré d'Ennemis armez : Elle a trouvé de quoi vaincre aprés luy, elle a forcé le naturel des Flamands, elle en a autant converti qu'elle en a regardé ; & nôtre Cour eſtant encore plus heureuſe que noſtre armée, elle eſt venuë à bout de faire aimer une Domination, qui juſques-là n'avoit eſté en droit que de ſe faire craindre. Vous ſçavez mieux que perſonne qu'on n'entre jamais dans les cœurs à main armée : Ce ſont des places qu'on ne peut prendre que par intelligence ou par enchantement, & c'eſt ce que nos Dames ont ſçû faire avec tant de ſuccez, qu'elles n'ont fait que s'y preſenter pour s'en rendre les Maîtreſſes. Comme ils ne s'eſtoient point préparez à cette ſorte de ſiege, ils n'ont ſçû le ſoûtenir longtemps, les armes leur ſont tombez d'elles-mêmes des mains. Ils ont eſté bien-aiſes de ſe ſoûmettre à une Souveraineté, dont le titre eſt encore mieux écrit dans les yeux que dans le manifeſte. Iu-

mais Voyage n'a eſté plus agreable, ni plus politique que celui-cy. Ce n'eſt pas ſeulement le témoignage d'une tendreſſe conjugale, c'eſt le trait d'une prudence militaire, & je ne ſçai qui l'eût plûtoſt décidé du mari, ou du Capitaine.

Nous ne contons pour rien les chaleurs exceſſives qui nous ont brûlées, une poudre épaiſſe à ne ſe pouvoir reconnoiſtre de quatre pas, des altes éternelles pendant des marches de dix heures, qu'on n'avoit garde de faire à la fraîcheur des ſoirées, parce qu'en païs ennemi on s'expoſe plus volontiers aux chaleurs du jour, qu'aux ſurpriſes de la nuit: Nous ne contons, dis-je, tout cela pour rien, quand nous ſongeons que nous avons aſſeuré par là toutes les conqueſtes du Païs-bas, qu'un ſi riche patrimoine vaut bien la peine de l'aller prendre; qu'aprés tout, nous n'avons rien ſouffert en comparaiſon du Roy, qui bien loin de ſe mettre en caroſſe comme nous, fut toûjours à cheval à la teſte de l'eſcorte, donnant lui-même tous les ordres, & ne mettant jamais pied à terre qu'à la dînée & à la couchée. Je voudrois que vous l'euſſiez vû alors changé en Mars par la pouſſiere & par la ſueur, paré de ſon hâle, de meilleure mine, & moins fatigué

qu'au ſortir d'un Bal, brillant, honneſte, & communicatif au delà de ce que vous l'avez jamais vû.

Sa fierté, ſon feu, ſon courage,
Que je ne ſçai quoi temperoit,
Eclattoient deſſus ſon viſage,
On l'écoutoit, on l'admiroit,
Pour ne rien dire davantage.

En deux journées nous parvinſmes juſqu'à Amiens, où il ne nous arriva point d'autres avantures que celle d'y eſtre arrivez. Nous y fûmes regalez par Monſieur l'Eveſque, qui a de l'eſprit & de la politeſſe autant qu'il en faut pour un Courtiſan. L'honneſte homme en lui a bien effacé le Cordelier, & il n'en a rien retenu, que de n'avoir rien à lui, & d'eſtre bon à plus d'une choſe. Monſieur de Bar fit auſſi tres-bien les honneurs de la Ville. Le ſoir le Baron de Bole vint donner avis qu'à Dourlens tout eſtoit plein de petite verole; cela fit changer le deſſein d'y paſſer, en celui d'aller coucher à Mailly.

Mailly, MESDAMES, eſt une eſpece de Chahuanterie irreguliere, à cour obſcure & étranglée, aſſez forte pour mettre le beſtial circonvoiſin hors d'inſulte; mais peu propre à recevoir une auſſi bonne

compagnie que la noſtre. Monſieur joignit la Cour. Tout le monde y eſtoit tellement entaſſé, que Madame de Mautauſier coucha dans un cabinet ſur un ſac de farine, les filles de la Reine dans un grenier ſur un tas de bled, & voſtre ſerviteur ſur un tas de charbon, dans la vraye fournaiſe du Maréchal. Ajoûtez à cela une douzaine d'Orloges de Villages, appellez en vulgaire des Cocqs, juchez au chevet de mon lit, qui à la mode de Flandres, carillonnoient juſqu'aux demi-quarts d'heures de la nuit. Quel regale, bon Dieu! pour des gens fatiguez, & quel giſte! Il falloit cela pour nous imaginer d'eſtre à la guerre, mais nous devions nous y attendre. Sur le chemin de la gloire les giſtes ne ſont pas ſi bons que chez ſoi, & ce ne fut jamais en bien repoſant que les Heros y ſont parvenus.

Je fus ce jour-là au lever de l'Aurore, & j'attendis avec impatience le bienheureux moment qui nous tira de Mailly pour aller à Arras. Leurs Majeſtez logerent à l'Evêché, qui eſtoit aſſez commode. Le Gouverneur mit tout en uſage pour regaler la Cour. Il faut rendre honneur à qui il appartient; les Gaſcons en ſçavent plus que les autres gens, & le don de faire valoir

les choſes, n'a eſté fait que pour eux. Toutes les ruës eſtoient tenduës de tapiſſeries, & jonchées de fleurs avec des feſtons, qui ſe croiſant à la hauteur du premier étage, formoient une eſpece de berceau continuel. Aux feneſtres paroiſſoient en leurs attours des Dimanches toutes le Belles du païs, qui ſans les flater, ne le ſont guéres. La plus paſſable eſtoit la fille du Medecin de la Ville; mais on ne faiſoit que la ſaluer en paſſant avec reſpect, ſans s'y amuſer davantage:

Elle eſt jeunette, elle eſt fleurie,
Elle ne manque point d'appas:
Elle entend aſſez raillerie,
Mais ſon pere ne l'entend pas.

Quoique les chaleurs redoublaſſent tous les jours, nous ne laiſſâmes pas de partir pour Doüay: il n'y a que quatre heures juſques là, pour parler aux termes du païs, mais nous en mîmes plus de ſept à les faire. La Ville eſt grande comme Orleans, les ruës droites & larges, les maiſons des Particuliers chetives, les édifices publics magnifiques & nombreux: Ce ne ſont que Colleges, Refuges, Convents & Seminaires. Elle eſt peu habitée, & ne ſubſiſte que par les penſions d'environ mille Ecoliers

qui y font leurs études. Elle eſt forte par la ſituation, qui eſt dans un païs plat & marécageaux, par de bons foſſez, & par les Fort Deſcarpe, dont le canon ſe croiſe avec celui de la Ville. La Reine y fut receuë avec de grandes acclamations ; à chaque ruë il ſe preſentoit quelque machine ſurprenante. On y vit d'abord une Galere équipée de tout ſon travail, qui voguoit ſur le dos de plus d'un Neptune qui la ſoûtenoient : Elle eſtoit chargée d'Eſclaves rachetez, que conduiſoit un Jeſuite habillé en Mathurin. Aprés venoient pluſieurs Chars remplis de jeunes precieuſes de campagne, dont les attraits avoient eſté revûs, corrigez & diminuez par la fameuſe Univerſité de Doüay. Ces pauvres petites laidronnes s'étoient pourtant ajuſtées tout de leur mieux. Il n'y en avoit aucune qui n'eût plus de mouches que vous n'en dépenſez en un an, & qui n'eût étudié des manieres plus tendres & plus gratieuſes que vous n'en aurez de voſtre vie. Vous vous en moquerez peut-eſtre ; mais on ne laiſſe pas d'eſtre toûjours fort obligé aux gens qui ne font rien que pour vous plaire, qui ſe rendent ridicules à force de bonnes intentions. Croyez-moi, il ſeroit à ſouhaiter pour tout le monde, ou qu'elles

ſceuſſent

ſçuſſent plaire comme vous, ou que vous vouluſſiez plaire comme elles.

Mais la merveille fut un Geant & une Geante, auprés de qui tous les autres, les grands Cyrus, les grands Pompées, les grands Saucours mêmes, ne ſont que des Pygmées. Ces Coloſſes vinrent danſer aux feneſtres de leurs Majeſtez, & cela auſſi legeremens que s'ils avoient eſté fabriquez de carton.

La Reine fatiguée de la foule & de la chaleur, commençoit à tourner les yeux du côté de France, quand le temps, à qui elle ſçait ſi bien s'accommoder, s'accommodant auſſi à elle, fut tout à coup rafraîchi par une pluye abondante, qui fut aſſurément la tres-bien venuë. Cela donna le courage à ſa Majeſté de pouſſer juſques à la derniere conqueſte du Roy. Il y a huit grandes lieuës juſques à Tournay, que nous ne pouvions pas faire en quatorze heures; ſi bien que Monſieur de Turenne qui avoit ſon Camp ſur la route, à deux lieuës d'où nous étions, fit reſoudre leurs Majeſtez d'y aller paſſer la nuit: nous y arrivâmes ſur les dix heures du ſoir. Je ne ſçaurois, MESDAMES, vous repreſenter combien l'entrée d'un Camp au milieu de la nuit, a quelque choſe d'affreux & de

divertiſſant tout enſemble. Cette infinité de feux qu'on allume de toutes parts, ont l'image d'une grande Ville embraſée. Cette horrible confuſion de chevaux qui hanniſſent, d'inſtrumens guerriers qui ſonnent, de gens qui boivent & qui chantent, de diables qui jurent & qui tempeſtent, forment une eſpece d'harmonie enragée, qui vous plaît, & qui vous anime de je ne ſçai quelle fureur martiale. Monſieur noſtre General reçut leurs Majeſtez, Monſieur, & toutes les Dames dans une grange, où il leur donna le meilleur repas du monde. Il les ſervoit à table, & ne paroiſſoit pas moins empêché avec la ſerviette ſur le bras, & des aſſiettes dans la main, qu'Hercule l'étoit avec une quenoüille & un fuſeau. Les grands hommes ne ſont embaraſſez que de petites choſes, & ils travaillent plus à donder à boire & à filer, qu'à faire des ſieges, & à défaire des monſtres. On ne ſe coucha point; le Roy & la Reine ſe mirent au jeu. Monſieur, qui eſtoit en groſſes bottes, ayant fait venir les violons, donna le Bal aux Dames. Moi je me retirai dans le caroſſe de noſtre cher Chancelier, où j'eſſayai inutilement de dormir; mon ſommeil n'eſtoit pas encore entiere-

ment aguerri, il s'évanoüit au ſon des tambours & trompettes, & je penſe que je fermerois auſſi-toſt l'œil auprés de vous, que dans le Camp d'Orchies.

A peine l'Aurore commençoit-elle à blanchir l'horiſon, que la diane & le boute-ſelle, deux monſtres conjurez contre le repos du genre humain, firent marcher l'Armée du coſté de Tournay, où l'on arriva ſur les dix heures du matin. Pour rendre nôtre marche plus diligente; le Roy avoit eu la précaution de diſpoſer des Troupes d'eſpace en eſpace, & de faire border les bois par l'Infanterie, pour empêcher les partis & les altes frequens. On entendit la Meſſe & le *Te Deum*, en arrivant dans l'Egliſe Cathedrale, aprés quoi on s'alla repoſer juſqu'à la nuit.

La Ville eſt à peu prés grande comme Doüay, mais ſans comparaiſon plus riche, plus marchande & plus peuplée. Le Roy logea dans l'Abbaye ſaint Martin. Au milieu de la Ville il y a un grand Beffroy, c'eſt à dire une tour deſtinée pour ſpeculer tous les lieux d'alentour. N'eſtes-vous pas bien rafraîchies de ſçavoir ce que c'eſt qu'un Beffroy? Vous n'avez jamais vû la Cour plus groſſe, ni plus intriguée qu'elle étoit à Tournay; chacun eſtoit bien-aiſe de re-

nouveller connoiſſance, & aprés une longue abſence & pluſieurs perils eſſuyez, on eſtoit ravi de pouvoir joüir enſemble de quelque pauvre petite repriſe d'amitié, mais enfin il fallut ſe ſeparer. On fit, ce me ſemble, aſſez bien ſon devoir ſur les adieux.

Vous en jugerez par les œuvres :
J'en vis qui répandoient des pleurs,
D'autres qui ravalant les leurs,
N'avaloient que trop de Couleuvres.

Le Roy vint conduire la Reine juſqu'à une lieuë & demie. Mademoiſelle donna à dîner à toute nôtre Cour à Orchies, Sa Majeſté ſe louë extrémement de ſes ſoins, & de ſon aſſiduité pendant tous ſes voyages. On ne peut pas en rendre davantage qu'elle a fait, juſqu'à préferer la Cour à ſa ſanté, & les eaux de Scarpe à celles de Forges. Nous couchâmes à Doüay, & le lendemain nous gagnâmes Arras en pleine ſeureté, grace à la ſage conduite du Marquis de Cœuvres noſtre General. Que la vie des Courtiſans eſt differente d'elle-même ! du tumulte & de la tempête qui nous a agitez pendant dix jours, nous voilà tombez

dans une bonnace encore plus effroyable : Nous ne pouvons avancer ni reculer, avoir communication libre avec l'Armée, ni avec Paris : Il n'y a point de lieu dont on ne s'accommodât mieux que de celuy-cy.

Nous vivons dans la guerre en une paix profonde :
Mais comptons pour beaucoup tout le reſte du monde.

ELEGIE.

IRis, tous vos ſermens n'eſtoient donc que des feintes,
Tous ces tendres ſoûpirs dont vous calmiez mes plaintes,
N'eſtoient que des appas jettez adroitement,
Pour mieux m'entretenir dans mon aveuglement :
Mille fois au milieu de toutes vos carreſſes
Mon cœur m'avertiſſoit que c'étoit des adreſſes,
Et des pieges ſecrets où ma crudelité
Se laiſſoit engager par l'infidelité.
Ainſi pris par vos yeux, ou par mille autres choſes,
Je prenois le poiſon caché deſſous les roſes,
Et dormant en repos, ſans crainte d'aucun mal,
Je travaillois moi-même au bonheur d'un Rival.
Mais Dieu ! de quel Rival me fait-on la victime ?
Iris, meritoit-il que vous fiſſiez un crime ?

Et qu'oubliant les ſoins de ma fidele ardeur,
Il fût de tout mon bien l'indigne uſurpateur.
Je ne veux point ici vous vanter mes ſervices,
Vous faire ſouvenir de tous mes ſacrifices ;
Que ſeule vous faiſiez ma joye & mon bonheur,
Que ſeule vous eſtiez Maîtreſſe de mon cœur,
Que comptant ſur la foy de toutes vos paroles,
J'en avois exilé mes premieres Idoles,
Et deſſus leurs débris élevé des Autels
Qui bruloient plus pour vous que pour les Immortels :
Mais ne retraçons point ces ſoins ni ces tendreſſes,
Ils vous reprochent trop vos injuſtes foibleſſes,
Et je ſens que mon cœur malgré tous ces mépris !
Garde encore du reſpect pour ſon ingrate Iris,
Et que prés d'expirer, ſa flâme trop fidéle,
Fait de nouveaux efforts pour cette criminelle.
Ah ! quand il me ſouvient de ce temps bienheureux,
Où dans ſon jeune ſein Iris reçut mes feux :
De nos deux volontez, Amour n'en faiſoit qu'une ;
Nous voir & nous aimer eſtoit noſtre fortune,
Et bornant en nous ſeuls nos plus ardens deſirs,
Nous n'allions point ailleurs chercher d'autres plaiſirs :
J'eſtois de mon Iris la premiere victoire,
Ce fut moi le premier qui ſervit à ſa gloire,
Et qui guidant ſes pas au climat des Amours,
D'un chemin inconnu lui montrai les détours.
Auſſi me ſouvient-il qu'un jour cette perfide
Me nommoit de ſon cœur le plus fidele guide,
Et me diſoit, Tirſis, c'eſt de toi que je tiens
Les ſecrets de l'Amour, & mes premiers liens :
Mais, las ! où t'enfuis-tu, ma fortune paſſée ?
Tu ne me ſembles plus que l'Image effacée

D'un ſommeil impoſteur, & de qui je n'ai plus
Que l'affreux ſouvenir des biens que j'ai perdus.
Iris, l'ingrate Iris, en prenant d'autres chaînes,
Change tous mes plaiſirs en de cruelles gênes;
Elle me fait tomber du Trône dans les fers,
Du repos aux ennuis, & du Ciel aux Enfers,
Et m'abandonne enfin à la noire penſée
Qui pouſſe au deſeſpoir une amour offenſée:
O Dieux, qui puniſſez les ſermens mépriſez,
Et qui ſçavez venger les Amans abuſez,
Si je ſuis criminel, faites choir ſur ma teſte,
De voſtre ardent couroux la plus rude tempeſte;
Mais ſi je n'ai rien fait digne de ce couroux,
Choiſiſſez le coupable, & qu'il ſente vos coups.
Iris, ſi je pouvois avoir autant de haine
Pour vôtre eſprit leger, qu'il me coûte de peine,
J'attirerois ſur vous les plus grands châtimens
Dont le Ciel ſçait punir les parjures Amans:
Mais le ſouvenir de nôtre intelligence
Ne peut me conſeiller qu'une douce vengeance,
Et je ne ſçai quel eſt ce doux ſolliciteur
Qui parle encor pour vous dans le fond de mon cœur:
Amour, ſeroit-ce toi qui n'a pas le courage
D'abandonner les fers de ce dur eſclavage?
Et qui trop enchanté par ce ſubtil poiſon
Qu'Iris porte en ſes yeux, n'aimes que la priſon?
Helas! qu'en te flattant j'ay montré de foi-bleſſe!
Malheureux, reprend cœur, quitte cette Maîtreſſe,
Infidelle qu'elle eſt, & d'un hardi deſſein
Tire le trait mortel qui te perce le ſein;
Laiſſe aller cette Iris, puiſqu'elle eſt ſi volage,
Tâche à gagner le port, & voy de ſon rivage,

De l'amoureuſe Mer, & les vents & les flots ;
Et que rien deſormais ne trouble ton repos.

M. la C. de la Suze.

ELEGIE.

O Dieux ! ſeroit-il vrai que l'Amour m'eût ſoûmiſe ?
Je crains pour mon repos, je crains pour ma franchiſe,
Et depuis que Daphnis m'a fait voir ſes appas,
Je la cherche en mon cœur, & ne la trouve pas :
Son eſprit, ſa douceur, ſa mine & ſon courage,
Aux cœurs les moins ſoûmis font aimer le ſervage;
Et je ſens que le mien, s'il eſt encore à moy,
Ne ſera pas long-temps ſans vivre ſous ſa loy.
Quand je ne le vois point, je ne ſuis pas contente,
Si bien-toſt mon retour ne borne mon attente,
Jamais ſans me troubler mes yeux ne l'on pû voir ;
Et ſon nom ſeulement ſuffit pour m'émouvoir :
Si du moindre danger ſa vie eſt menacée,
Une ſoudaine peur rend mon ame glacée ;
Le repos m'abandonne & la nuit & le jour,
D'où naîtroient ces effets ſi j'étois ſans amour ?
Il le faut avoüer, à quoi ſert-il de feindre ?
L'Amour n'eſt plus un mal que mon cœur doive craindre :
En vain je tâcherois d'éviter ſa priſon,
Il retient dans ſes fers mes ſens & ma raiſon :
Mais ſans en murmurer, je ſouffrirois ſes gênes,
Si j'avois le pouvoir de parler de mes chaînes ;
L'implacable pudeur regne ſur mes déſirs,
Intimide ma voix, mes yeux & mes ſoûpirs ;

Ils ont tant de reſpect pour les loix de leur Reine,
Qu'ils n'oſent découvrir la cauſe de ma peine ?
Et quoiqu'ils voudroient bien me pouvoir ſecourir,
De peur de lui déplaire, ils me lairont mourir,
Lorſque mon feu s'accroiſt, cette Reine ſevere
Me fait voir dans ſes yeux le feu de ſa colere,
Menace mon amour d'un triſte évenement
Si je parle à Daphnis de mon cruel tourment :
Elle me permet bien de répondre à ſa flâme,
Si j'ai tant de bonheur que d'embrazer ſon ame,
D'écouter ſon diſcours s'il veut m'entretenir,
Mais non de m'abaiſſer juſqu'à le prévenir.
Ainſi pour ſe venger, Junon impitoyable,
D'Echo Nymphe des bois fit le ſort déplorable,
Lui ravit le pouvoir d'exprimer ſes amours,
Sans du cruel Narciſſe emprunter le ſecours.
Si ce bel inſenſible eût aimé cette Belle,
Elle eût redit pour lui ce qu'il eût dit pour elle ;
Et ſi Daphnis auſſi me parle de ſa foi,
Je redirai pour luy ce qu'il dira pour moi :
Mais Dieux ! ſi par malheur il n'a rien à me dire,
Faudra-t-il ſans ſecours endurer mon martyre ?
Faudra-t-il que mes mains me raviſſent le jour ?
Peut-eſtre il m'aimeroit s'il ſçavoit mon amour ;
Peut-eſtre qu'ignorant le ſujet de ma peine,
Loin de me croire eſclave, il me croit inhumaine ;
Et que s'il ne craignoit l'excez de ma rigueur,
J'aurois la liberté du maître de mon cœur ;
Lui découvrant le mal dont je ſouffre l'atteinte,
Par ſa propre douleur je finirois ſa crainte.
Je me rendrois heureuſe & le rendrois heureux ;
Et ſçachant mon amour il ſeroit amoureux :
Que dis-je, il ſeroit, peut-eſtre qu'il ſoûpire,
Mais il n'oſe expliquer ſon aimable martyre ;

Il ſe plaint du reſpect qui cache ſon ardeur,
Ainſi que mon amour ſe plaint de ma pudeur :
Ah ! ſi c'eſt le reſpect qui t'oblige à le faire,
Ne crains point, cher Daphnis, de me pouvoir déplaire ;
Tu me rends un honneur qui cauſe mon trépas.
Ah ! de grace, Daphnis, ne me reſpecte pas,
Tes craintes ſont pour moi des craintes homicides,
Tous les autres Amans ne ſont pas ſi timides ;
Et dire ton amour à qui t'a pû bleſſer,
C'eſt louer ſes appas, & non pas l'offenſer.
Dis un mot ſeulement, je romprai mon ſilence,
Je ne veux pas donner mon cœur à ta conſtance,
Dés que tu m'auras dit ton amoureux ſouci,
Je te dirai, Daphnis, helas ! je t'aime auſſi :
Ah ! ſi tu veux ſçavoir ſi mon ame eſt bleſſée,
Donnes-moi le moyen de t'ouvrir ma penſée,
Ne me refuſe pas un ſigne de ta part,
Fais parler un ſoûpir, fais parler un regard.
Si la chaſte pudeur ſe plaint que je l'offenſe,
Ce ſoûpir, ce regard me ſervent de défenſe,
Et je puis oppoſer à ſa cruelle loi
Que je n'ai declaré mon amour qu'aprés toi :
Mais je demande en vain qu'il m'aide à me défendre,
L'adorable Daphnis ne me ſçauroit entendre.
Que deviendrai-je donc dans l'état où je ſuis ?
Pourrai-je dans mon cœur enfermer mes ennuis ?
O Dieux ! injuſtes Dieux, quelle eſt voſtre ſageſſe ?
Vos loix s'accordent mal avec ma foibleſſe,
Vous eſtes les Auteurs de ma fragilité,
Je la reçûs de vous avec la clarté :
Toutefois vous voulez que je ſois la maîtreſſe
Du puiſſant ennemi qui me plaiſt & me bleſſe,

Et que la paſſion dont je me ſens brûler,
Me conſume le cœur ſans en pouvoir parler :
Vous ſouffrez que l'Amant qui reçût en partage,
Dés lors qu'il vit le jour, la force & le courage,
Et dont la fermeté peut braver les malheurs,
Découvre ſans rougir ſes ſecretes douleurs,
Et cruels ſeulement à la fragile Amante,
Vous voulez l'immoler au Dieu qui la tourmente,
Vous voulez l'obliger à cacher ſon tourment,
Et préferer la mort à ſon ſoulagement ;
Et ſi de ſon amour l'extrême violence
La contraint à parler malgré vôtre défenſe,
L'émotion du cœur luy trouble ſon eſprit,
Le deſordre paroiſt dans tout ce qu'elle dit,
La rougeur de la honte altere ſon viſage,
Et ce n'eſt qu'en tremblant qu'elle dit ſon ſervage.
Grands Dieux, vous la traitez avec trop de rigueur,
Donnez-lui d'autres loix, ou bien un autre cœur :
Mais j'ai beau reſiſter à leurs rudes contraintes,
Et pouſſer dans les airs tant d'inutiles plaintes,
Tout injuſtes qu'ils ſont, il leur faut obéïr,
Et leur garder la foi juſques à me trahir ;
Malgré tous les efforts de mon amour extrême,
Je veux bannir de moi la pitié de moi-même,
Deſabuſer mon cœur de l'eſpoir du ſecours,
Et la triſte langueur conſumera mes jours ;
Mais ni Dieux, ni pudeur, ne me ſçauroient diſtraire,
D'aimer juſqu'au tombeau l'objet qui m'a ſçû plaire,
Je t'aime, cher Daphnis, & t'aimerai toûjours,
Ma vie & mon amour auront un même cours ;
Et ſi je t'entretiens, ſans jamais oſer dire
Que mon cœur eſt ſoûmis aux loix de ton empire,

Si j'empêche mes yeux de t'en rien reveler,
Et force mes ſoûpirs à le diſſimuler,
L'étrange changement de mon viſage blême
Te fera quelque jour connoiſtre que je t'aime;
De mon teint abbatu la mortelle paleur
Te dira mon amour, ſans bleſſer ma pudeur;
Mon mal me ſera doux, & je mourrai contente
Si tu ſçais par ma mort que je meurs ton Amante.

M. la C. de la Suze.

ELEGIE.

AH! qu'il eſt dangereux quand on a bien aimé,
De revoir les beaux yeux qui nous avoient charmé,
Et que dans cet état la forte ſympathie
Rallume promptement une flâme amortie;
Qu'avec peu de ſuccez noſtre foible raiſon
Nous fait voir les rigueurs d'une ancienne priſon,
Et qu'il eſt doux d'entrer dans une ſervitude
Dont nos cœurs avoient fait une longue habitude.
Phenice, vous ſçavez que ce cœur autrefois
Malgré voſtre rigueur fut ſoûmis à vos loix,
Qu'en voyant vos beautez je ne pûs me défendre
De concevoir pour vous une amitié bien tendre,
Que j'adorai dés lors tous vos divins appas,
Et que vôtre mépris ne me rebuta pas,
Je trouvai les moyens de vous faire paroître
Un feu que vôtre cœur ne vouloit pas connoître,
Et ma Muſe diſcrete en le diſant pour moy,
Par mille doux ſermens vous engagea ma foy.

C'eſt tout ce qu'elle fait, car vôtre indifference
Ne me flatta jamais de la moindre eſperance,
Et je vous vis alors abandonner la Cour,
Sans avoir ſeulement approuvé mon amour :
Vous partîtes, Phenice, & laiſſâtes mon ame
Avec l'impreſſion de ſa nouvelle flâme.
L'Hyver a du depuis eu trois fois ſes glaçons,
L'Eſté s'eſt couronné de ſes blondes moiſſons,
Et depuis ce temps-là le grand flambeau du monde
A trois fois achevé ſa courſe vagabonde,
Et j'ai toûjours ſenti regner dedans mon cœur
Cette même tendreſſe, & cette même ardeur :
Il eſt vrai que ce cœur quelquefois infidele ;
A porté ſes deſirs à quelque amour nouvelle,
Qu'il s'eſt laiſſé ſoûmettre à la brune Cloris,
Que de la blonde Aminte il fut long-temps épris,
Et qu'il ne pût un jour défendre ſa franchiſe
De la charmante humeur de l'aimable Beliſe ;
Mais, Phenice, l'éclat de toute leur beauté
N'a point entierement ſoûmis ma liberté,
Toûjours dedans mon cœur vôtre puiſſante idée,
Malgré tous leurs appas s'eſt trop bien conſervée ;
Et lors qu'aprés avoir ſurmonté leurs rigueurs,
J'en recevois enfin de legeres faveurs,
Je diſois en ſuivant mon amoureux caprice,
Que je ſerois heureux ſi c'eſtoit de Phenice,
Et ſi le bel objet qui captive mon cœur,
Avoit la même eſtime & la même douceur.
Ainſi toûjours à vous, quoique toûjours volage,
J'ai toûjours adoré vôtre divine image,
Et malgré tous les maux qu'autrefois j'ai ſouf-
ferts,
Je reviens à vos pieds reprendre tous mes fers,
Rendez-les moi, Phenice, avec toutes mes peines,
Je reviens de bon cœur pour renoüer mes chaî-
nes,

Et pour ſubir enfin toutes les mêmes loix
Auſquelles mon eſprit fut ſoûmis autrefois :
Mais puiſque mon deſtin veut bien que je vous aime,
N'adoucirez-vous point vôtre rigueur extrême ?
Et ne voudrez-vous point que ma bouche aujourd'hui
Vous parle avec reſpect de mon cruel ennui ?
Vous n'y conſentez point, & toûjours adorable
Vous paroiſſez pour moi toûjours inexorable,
Et ſi je trouve en vous mon aimable vainqueur,
Je le retrouve armé de toute ſa rigueur.
Et bien puiſqu'il le faut, inhumaine Phenice,
Je veux vous adorer malgré vôtre injuſtice,
Mes tourmens autrefois me parurent trop doux
Pour ne m'expoſer pas à les ſouffrir pour vous :
Je veux que mon amour, & ſoûmiſe & diſcrete,
N'ait que mon ſeul reſpect pour fidele interprete,
Je veux que mes regards & mes triſtes ſoûpirs
N'oſent pas ſeulement parler de mes deſirs ;
Et quoique je vous trouve également cruelle,
Je veux être toûjours & ſoûmis & fidelle.

M. la C. de la Suze.

ELEGIE.

EN vain, charmante Iris, j'opoſe ma conſtance
Aux douleurs que me cauſe une ſi longue abſence :
En vain à mon ſecours j'appelle ma vertu,
Rien ne peut relever mon courage abbatu,
Rien ne peut diſſiper l'excés de ma triſteſſe ;
Je ſens que ma raiſon à ſe coup me délaiſſe,

Je vois bien que mes maux ne gueriront jamais,
Et que le ſort détruit les projets que je fais.
J'ai l'eſprit inquiet, & l'ame trop peu libre
Pour voir finir mon mal aux fameux bords du Tibre ;
Je viens groſſir ſon onde avec l'eau de mes pleurs,
Et ſon ſuperbe cours entretient mes douleurs.
En révant aux douceurs de ma gloire paſſée,
Je déteſte le jour que je vous ai laiſſée :
Je ſonge, aimable Iris, que le couroux des Dieux
M'a forcé malgré moi d'abandonner vos yeux ;
J'ai vainement erré ſur la terre & ſur l'onde,
J'ai couru l'Italie, en merveilles feconde ;
Cette Rome où le luxe étalle mille attrais,
Où la pompe & l'éclat brillent dans ſes Palais,
Où l'on voit habiter d'amoureuſes Déeſſes,
Qui ſont de ces beaux lieux les illuſtres hôteſſes.
Dans cet heureux climat & la Terre & les Cieux,
D'un charme ſans pareil me ſurprirent les yeux,
Je me laiſſai floter au deſtin qui m'entraîne :
Mais de quelque coſté que ce tyran me meine,
Ces ſomptueux lambris, ces bois delicieux,
Ne peuvent plus m'offrir qu'un ſéjour ennuyeux ;
Ni ces Jardins remplis d'éternelle verdure,
Où l'art en mille endroits embellit la nature,
Ni tous ces longs côteaux tout couverts d'Orangers,
Ne rendront point mes fers plus doux, ni plus legers ;
Mon cœur ne goûte plus ces charmantes délices,
Il ſent à tout moment redoubler mes ſupplices :
Vôtre agreable image & vos rares beautez,
Tiennent inceſſamment tous mes ſens enchantez ;
Rien ne peut moderer mon tourment, ni mes peines,
Ils augmentent au bruit de ces claires fontaines,

Leur ſource & leur murmure excitent ſes ſoûpirs,
Mais ils n'étaignent point l'ardeur de mes deſirs;
Et depuis que mon cœur vous a rendu les armes,
Qu'il s'eſt trouvé ſoûmis au pouvoir de vos charmes,
Que l'amour m'a rendu ſous vos divins appas,
Tout plaiſir m'abandonne où je ne vous vois pas.
Je brûlerois pour vous quand la troupe immortelle
Prendroit ſoin de m'offrir la Nymphe la plus belle;
Quand ils lui donneroient tous ces riches treſors
Qui ſervent à parer & l'eſprit & le corps,
Je vous ſacrifierois cet objet adorable,
Quand il ſeroit encore mille fois plus aimable:
Si vous m'aimez, Iris, les Dieux me ſont témoins
Qu'en poſſedant leur ſort, je m'eſtimerois moins;
Vous pourriez à l'inſtant diſſiper ma triſteſſe,
Si vous vouliez un peu répondre à ma tendreſſe.
Si vôtre jeune cœur ſe diſpoſoit d'aimer,
Au feu de mes regards il pourroit s'enflâmer,
Il verroit dans le mien vôtre image tracée,
Qui par nul autre objet ne peut eſtre effacée;
Vos yeux vous apprendroient ma ſecrete douleur,
Si vous conſuliez bien ces miroirs de mon cœur,
Vous verriez que l'Amour ne lui donna pour armes
Que mes vœux, mes ſoûpirs, mon ardeur & mes larmes,
Que le ſoin de vous plaire eſt ſon ſoin le plus doux,
Et qu'il vous eſt fidele, & veux mourir pour vous:
Mais l'euſſiez-vous prévû, helas! qui l'eût pû croire,
Que vous fiſſiez mes maux auſſi-bien que ma gloire,
Et qu'un éloignement contraire à mes deſirs
Pût changer en tourmens tous mes plus grands plaiſirs:
Le chant des Roſſignols, les Zephirs de ces plaines,
N'ont jamais pû calmer la moindre de mes peines:

Ces

Ces bois, ces prez, ces monts, ces ſentiers écartez,
N'ont point eu le pouvoir d'effacer vos beautez :
Leur ſilence ne ſert qu'à rafraîchir l'idée
Que mon ame a toûjours fidélement gardée,
Je ne puis vivre heureux ni prés ni loin de vous,
Et je ne ceſſe point de reſſentir vos coups :
C'eſt en vain que la nuit me vient offrir ſes charmes,
Quand je ſuis devoré de mortelles alarmes,
Parmi l'obſcurité je ne fais que gemir,
Mon ennui me réveil au lieu de m'endormir,
Et loin de l'arracher de ma triſte memoire,
De pouvoir ſur moi-même emporter la victoire,
Je ne ſçaurois trouver dans ce plaiſant ſéjour
Un azile aſſez ſeur pour éviter l'amour.
Helas ! je connus bien admirant ſa puiſſance,
Que j'emploirois en vain ma foible reſiſtance.
Aux lieux où j'attachois mes languiſſans regards,
Je rencontrois toûjours la pointe de ſes dards,
Et ce cruel Auteur de ma douleur profonde,
Se joüe en rallumant ma flâme ſans ſeconde :
Au lieu de ſoulager mes tourmens rigoureux,
Il me vient accabler de chaînes & de feux :
Aſſez, & trop long-tems je nourris ma conſtance,
Aſſez, & trop long-tems une fauſſe eſperance
A trahi mes deſſeins, puiſque vôtre beauté
A ſçû prendre par tout ma chere liberté.
Je n'ai pû voir vos yeux ſans ſentir leurs atteintes,
Ni les quitter auſſi ſans vous faire mes plaintes,
Endurez que mes maux puiſſent eſtre écoutez
Par ces ſombres foreſts & leurs Divinitez,
Et ſouffrez pour finir mes triſtes deſtinées,
Qu'au lieu de conſumer les nuits & les journées
A regreter les lieux où je fus enchanté,
J'aille prier vos yeux d'adoucir leur fierté,

Et de me pardonner quand mon audace extrême
Vous diroit hardiment, belle Iris, je vous aime.
Laiſſez pour m'écouter cette injuſte pudeur,
Laſſez toucher vôtre ame au tourment de mon cœur.
Laiſſez-vous attendrir, banniſſez cette peſte
Fatale à mon repos, à mes vœux ſi funeſte,
Ou bien vous me verrez ſans force & ſans pouvoir
Reduit à la merci d'un affreux deſeſpoir;
Si du peu que je vaut vôtre grand cœur s'irrite,
Mon feu, divine Iris, me tient lieu de merite,
L'euſſiez-vous mille fois de gloire environné,
Apprenez que le mien vaut un cœur couronné:
Vous connoiſtrez le prix des reſpects où mon ame
S'abîme en vous parlant de ma brûlante flâme,
Si vous conſiderez qu'il n'eſt rien parmi nous
De plus ſoûmis que moi, ni de ſi fier que vous,
Et que je vous ai dit au fort de ma miſere,
Redoublez, belle Iris, une peine ſi chere;
Je ſouffrirai les maux que ſouffrent les Amans,
Sans oſer prendre part à leurs raviſſemens,
Puiſque loin d'appaiſer mes ſecrettes allarmes,
Vous mépriſez mes vœux, mes ſoûpirs & mes larmes,
Et voyant que tout aime en ce mortel ſéjour,
Seule vous reſiſtez aux forces de l'amour;
Quoique ce Dieu puiſſant qui lance le tonnerre,
Ait bien quitté le Ciel pour aimer ſur la terre,
Et qu'on ait veu ſouvent pour des objets mortels
Les Déeſſes laiſſer le ſoin de leurs Autels,
Leur celeſte pouvoir ne les a pû défendre
Des extrêmes tranſports d'un mouvement ſi tendre,
Elles cedoient ſans crainte, & ſans s'examiner,
Ne s'imaginant pas qu'on les pût condamner.
Comme ces Deïtez vous eſtes adorable,
Comme elles devenez aux Amans favorable;

Imitez pour m'aimer ces exemples puiſſans,
Prenez quelque pitié des peines que je ſens,
Chaſſez cette importune & froide indifference,
Pour bannir mon chagrin & mon impatience,
Et pour rendre mon ſort plus heureux & plus doux,
Donnez-vous toute à moi comme je ſuis à vous.
Je fuirai pour jamais ces bois, ces ſolitudes
Qui furent les témoins de mes inquietudes;
Si vous perdez enfin vôtre injuſte rigueur,
Je quitterai bien-toſt cette morne langueur;
Si pour récompenſer une flâme fidelle,
Vous daignez approuver mon amour & mon zele;
Si vous favoriſez ma noble paſſion,
J'y borneray ma gloire & mon ambition:
Si vous me laiſſez voir dans le mal qui me preſſe,
Que je puiſſe eſperer tendreſſe pour tendreſſe,
Je vous promets, Iris, que vous verrez en moi
Une exemple éternelle de conſtance & de foi.

M. la C. de la Suze.

EDIT DE L'AMOUR.

L'Amour, Maiſtre de l'Univers:
Par la grace de la Nature,
A tous ceux qui verront ces Vers,
Salut, & galante avanture.
Tout le monde connoiſt aſſez,
Sans qu'il ſoit beſoin de le dire,
Les abus qui ſe ſont gliſſez
En divers lieux de nôtre Empire,
Nous avons differé cent fois
D'y remedier par nos loix.

Tantoſt perſuadez qu'au milieu des allarmes ;
Du tumulte & du bruit des armes
On entendroit peu nôtre voix ;
Et tantoſt occupez à vaincre par nos charmes,
Un Roi le plus puiſſant des Rois,
Aprés qu'un cœur plus grand que la terre n'eſt grande,
A fléchi ſous nôtre pouvoir,
Il n'eſt plus de ſaiſon que perſonne pretende
De ne pas faire ſon devoir :
Mais parce que ſur tout en France,
Comme dans le climat que nous aimons le plus ;
Et l'ordinaire lieu de nôtre reſidence,
Il nous eſt important de regler les abus
Qu'avoit des derniers tems introduit la licence ;
Aprés que pendant pluſieurs jours
Nous avons eu ſur cette affaire
L'avis de Venus nôtre mere,
Et de nos freres les Amours.
Enfin dans nôtre Cour pleniere,
Seant avec les Jeux, les Graces & les Ris,
Nous avons reglé la maniere
Dont nous voulons qu'on aime en l'empire des Lys.

I.

Celùi qu'auront charmé les attraits d'une Belle,
Devra, pour obſerver quelque forme avec elle,
Faire parler les ſoins dans les commencemens :
Mais s'il veut qu'on réponde à ſon amour extrême,
Ils n'en parlerons pas long-tems,
Sans qu'il en parle auſſi lui-même.

II.

S'abandonner à la langueur
Dans une paſſion naiſſante,
Eſt un moyen mal propre à s'introduire au cœur ;
La joye eſt plus inſinuante.

C'eſt pourquoy nous voulons que les nouveaux
Amans,
Malgré la regle des Romans,
Prennent deſormais cette voye:
Mais lors que de leurs ſoins ils verront qu'on fait
cas,
Et pourront ſe flater de ne déplaire pas,
Qu'ils faſſent ſucceder la langueur à la joye,
Qu'ils laiſſent entrevoir quelques chagrins legers,
Enfin que l'on parle, & qu'on croie
Qu'on ne parle point aux rochers.

III.

La Coûtume d'écrire, autrefois établie
Par quelques timides Amans
Qui n'oſoient teſte à teſte avoüer leurs tourmens;
Nous voulons deſormais qu'elle ſoit abolie.
Quand d'une vaine peur un Amant alarmé,
N'oſe dire en face qu'il aime,
Il trahit ſon devoir, il ſe trahit lui-même,
Et n'eſt pas digne d'eſtre aimé.

IV.

Ce ne ſont ni les ſoins, ni le reſpect extrême,
Ni les ſoupirs ni les pleurs même,
Qui font croire qu'on eſt Amant;
Pour bien perſuader qu'on aime,
Il ne faut qu'aimer ſeulement.

V.

Du reſte on ne doit pas s'attendre
Que nous nous arrêtions à vouloir éclaircir
Comme il faut declarer une paſſion tendre;
On auroit plus de peine à n'y pas réüſſir,
Qu'on n'en auroit à s'y bien prendre.
Qu'en ce point donc chacun ſuive ſon propre ſens;
Aſſeuré par l'amour lui-même,
Qu'il eſt bien mal-aiſé de dire que l'on aime,
Et de le dire à contretems.

VI.

Si l'aveu cependant qu'il fera de ſa flâme,
Fâche, ou ſemble fâcher la Dame,
Qu'il témoigne en avoir une extrême douleur,
Mais qu'en ſon ame il la modere,
Comme il doit juger qu'en ſon cœur
Elle modere ſa colere.

VII.

Ce n'eſt pas toutefois qu'il faille que l'Amant
Ait ſi peu de chagrin du courroux de la Belle,
Qu'il ne ſoit tres-ſenſible à tout ce qui vient d'elle,
Soit fierté, ſoit déguiſement.
Se vouloir appliquer à faire une conqueſte,
Et garder toute ſa froideur,
C'eſt avoir bien plûtoſt un deſſein dans la teſte,
Qu'une paſſion dans le cœur.

VIII.

Qu'il lui témoigne donc qu'il ſe fait un ſupplice
De ſa moindre froideur, de ſon moindre caprice,
Qu'il craigne ſa colere à l'égal du trépas:
Mais que quelquefois il agiſſe
Comme s'il ne la craignoit pas.
C'eſt une maxime éternelle,
Que ſi jamais il ne fait rien
Pour ſe mettre mal avec elle,
Jamais il ne s'y mettra bien.

IX.

Mais de tout ce qu'il devra faire,
S'il veut apprendre à bien juger,
Qu'il conſulte les yeux qui ſceurent l'engager,
C'eſt dans les yeux de la Bergere
Qu'on connoiſt l'heure du Berger, [profite
C'eſt là qu'on peut ſçavoir comme il faut qu'on
Des bons mouvemens qu'elle aura:
L'heure en chiffres d'Amour en ſes yeux eſt écrite,
Et qui ſçaura lire, lira.

X.

Que ſi par ſon ardeur diſerte
On vient à conquerir un cœur,
Et que par une heureuſe & derniere défaite
On ſçache en habile vainqueur
Rendre ſa victoire complete,
Que ſans ſe relâcher de ſa premiere ardeur,
On ſe faſſe toûjours un ſouverain bonheur
De la conqueſte qu'on a faite.
Un ennemi qu'on a reduit,
Donne ſans doute de la gloire:
Mais en vain on remporte une illuſtre victoire,
Si par ſa negligence on en corrompt le fruit.

XI.

Quelque bien qu'on puiſſe eſtre avec ſa Maîtreſſe,
Nous voulons que l'on garde un certain procedé
Plein de ſoin, de délicateſſe,
Où toûjours avec la tendreſſe
Le reſpect ſoit accommodé;
C'eſt par là qu'un Amant dans le cœur s'inſinuë;
Et c'eſt auſſi par là qu'il faut qu'il continuë,
S'il ne veut que bien-toſt on ceſſe de l'aimer:
On prétendroit en vain de nourrir une flâme,
Si l'on ne l'entretient dans l'ame
Par les mêmes moyens qui ſçûrent l'animer.

XII.

Auſſi pour exciter tout le monde à bien faire,
Nous deſavoüons hautement
Toute eſpece d'attachement
Qui n'aura point ce caractere.
Lorſque la Maîtreſſe & l'Amant
Tombent dans le relâchement
D'une honteuſe nonchalance,
Ou que le ſeul emportement
A formé leur intelligence;
Alors, pour parler proprement,

Du commerce qu'ils ont enſemble
Ce n'eſt plus en effet amour qui les aſſemble ;
Ce n'eſt plus que débauche, ou fade amuſement.

XIII.

S'il faut qu'un démêlé ſurvienne,
(Comme il ne manquera jamais)
Que toûjours l'Amant ſe ſouvienne
De chercher le premier à refaire la paix :
On peut ou par dépit, ou par délicateſſe,
Contre les autres gens tenir juſqu'à la mort ;
Mais il faut contre ſa Maîtreſſe
Croire toûjours que l'on a tort.

XIV.

Souvent pour réchauffer une ardeur languiſſante,
Un peu d'abſence fait grand bien ;
Mais lorſqu'elle eſt trop longue, ou devient trop freqûente,
Le remede alors n'en vaut rien,
Enfin, pour dire davantage,
Il eſt dangereux d'eſtre abſent ;
Car il eſt plus d'un cœur volage,
Qui pareil au miroir ne conſerve l'image
Que tant que l'objet eſt preſent.

XV.

Comme ſouvent la jalouſie
Trouble de nos Sujets la paix & le bonheur,
Et que nous n'avons rien qui nous ſoit plus à cœur
Que de bien aſſeurer la douceur de leur vie :
Nous leur recommandons à tous
D'éviter, s'il ſe peut, de devenir jaloux :
C'eſt tout ce que nous pouvons dire :
Car enfin là-deſſus que pouvoir ordonner,
Si loin d'avoir rien à preſcrire,
Nous ne ſçavons pas même un conſeil à donner.

Si quelqu'un bien traité des Belles,
Fait des faveurs qu'il obtient d'elles
Un trofée à ſa vanité;
Qu'il ſoit par tout ſi maltraité
Qu'il ne trouve que des cruelles:
Publier les bienfaits qu'on reçoit de quelqu'un,
C'eſt, ſuivant l'uſage commun
De la reconnoiſſance, une marque tres-claire.
En amour c'eſt une autre affaire,
On la fait mieux paroître à les diſſimuler:
Enfin l'ingratitude eſt ailleurs à ſe taire,
En amour elle eſt à parler.

XVII.

Ceux qui joüant la Comedie
Sous le perſonnage d'Amans,
En tous lieux content des tourmens,
Qu'ils n'ont reſſenti de leur vie,
Sont par nous declarez ennemis de nos loix;
Et nous voulons qu'en conſequence
Tous nos ſujets qui ſont en France,
Leur coure ſus comme aux Anglois.

XVIII.

Les Graces, ces filles charmantes,
S'étant plaintes à nous que depuis cinquante ans
Les Poëtes & les Amans
En font d'éternelles ſuivantes:
Nous conſiderant meurement,
Que ſans elles rien ne peut plaire,
Et que nous ne regnons que par leur miniſtere,
Nous défendons expreſſément
A tout Poëte, à tout Amant,
De les traiter jamais d'une telle maniere;
Et voulons que doreſnavant,
Au lieu de demeurer derriere,
Elles paſſent toûjours devant.

Nous voulons que ces Ordonnances,
Reglemens, Statuts & Défenſes,
S'obſervent deſormais dans l'Empire François;
Comme d'inviolables Loix,
Sans qu'on puiſſer aller au contraire;
(Car tel eſt noſtre plaiſir)
Que ſi quelqu'un trop téméraire
Contrevient à nôtre deſir;
Pour voir ſon audace ſuivie
Du plus grand châtiment qui puiſſe eſtre exprimé,
Qu'il ſoit Amant toute ſa vie,
Et qu'il ne ſoit jamais aimé.

L'HEURE DU BERGER.

L'Art de plaire eſt un art, ou vain, ou menſonger,
S'il ne nous inſtruit pas de l'heure du Berger:
De cét art curieux c'eſt là le plus utile,
Et de la rencontrer il n'eſt pas trop facile.
Le beau ſexe en amour aime à diſſimuler,
Et nous paroît glacé quand il ſe ſent brûler;
Lorſque la paſſion dans ſon ame domine,
Il ne l'explique pas, & veut qu'on le devine:
Mais malgré ſa froideur, des ſignes évidens
Découvrent au dehors les ſignes du dedans.
Lorſque l'ambitieuſe eſt douce & s'humilie,
Que l'humeur gaye incline à la mélancolie,
Et que la reſervée à des emportemens,
C'eſt là l'heure infaillible & les heureux momens.

Leur procedé nouveau, & leurs humeurs changées,
Montrent que ſous ſes loix Amour les a rangées,
Et leur eſprit ſoûmis fait voir viſiblement
Qu'on a tout ſurmonté juſqu'au temperament.
Chacun ne ſçait que trop, que pour une conquête,
L'on ne peut réuſſir ſi ce n'eſt tête à tête;
On découvre bien mieux tous ſes amoureux ſoins,
L'Amour & la pudeur n'aiment pas les témoins:
Les petits cabinets, les bois & les ruelles,
Sont propres aux larcins que l'on fait ſur les belles;
Et celles qui ſouvent nous reſiſtent le jour,
La nuit ſe laiſſent vaincre, & tout cede à l'Amour.

L'Aurore auſſi par fois des Amans eſt amie,
Lorſqu'elle ouvre les yeux d'une Belle endormie,
Que le foible rayon au point de ſon réveil,
Semble participer des erreurs du ſommeil,
Que ſon bras ſur ſon lit nonchalamment s'alonge
Par le reſſouvenir d'un agreable ſonge,
Qui flate encore ſes ſens par une illuſion,
On peut tout entreprendre en cette occaſion:
L'on obtient aiſément auſſi ce qu'on ſouhaite,
Aprés une querelle, & que la paix eſt faite.
Celle qui d'un Amant accorde le pardon,
Ne veut pas avec lui ſe brouiller tout de bon:
On n'oſe pas ſi-tôt ſe remettre en colere
Contre un cœur repentant, & qui tâche de plaire,
En excuſant la faute, on approuve les feux,
Et qui fait une grace, en peut bien faire deux.

Quand l'Amant ſe declare avec une orgueilleuſe,
Que dans ce même inſtant elle devient réveuſe,
Et qu'au lieu de blâmer un ſi noble entretien,
Elle baiſſe la vûë, & ne lui répond rien,

Ses timides regards, & ſon profond ſilence ;
Montrent de ſon amour la grande violence,
Qu'elle n'eſt pas d'humeur à lui rien refuſer,
Et quiconque a tout dit, peut alors tout oſer.

XX.

Lorſqu'en termes ſi doux l'Amant dit ſon martyre,
Que l'Amante touchée elle-même ſoûpire ;
Il doit de ſes ſoûpirs faire fort grand état,
Et les prendre toûjours pour ſigne du combat ;
Il doit en même temps attaquer cette place,
Et ne la peut manquer, s'il ne manque d'audace.
S'il faut eſtre prudent pour ménager un cœur,
Il faut ne craindre rien pour en eſtre vainqueur :
Le reſpect en public eſt de la bienſéance,
Mais il faut ſeul à ſeul un peu de violence,
A d'amoureux tranſports il faut s'abandonner,
Et ravir les faveurs qu'on veut bien nous donner.
C'eſt une marque encor que le cœur ſe veut rendre,
Quand la Dame ſe plaint, fait un reproche tendre,
Qu'elle accuſe un Amant d'avoir trop peu d'amour,
Bien que ſa paſſion éclate chaque jour ;
Qu'il aſſure qu'il n'aime, & qu'il n'adore qu'elle,
Que ſon deſir ardent lui prouve enfin ſon zele :
De tous ſes beaux diſcours ſes ſens peu ſatisfaits,
Témoignent clairement qu'elle veut des effets.

XX.

Quand une belle Dame eſt dans la ſolitude,
Et qu'un fâcheux exil fait ſon inquietude,
Lorſque loin de la Cour rien ne la peut tenter :
Si quelque homme galant s'en va la viſiter,
Dont l'entretien lui plaiſe, & le merite eſt rare,
De ſes faveurs alors elle n'eſt point avare,
Dans ſon deſert affreux il luy paroiſt un Dieu,
Et tout eſt favorable, & le temps & le lieu.

Au ſortir d'un tournois d'une illuſtre aſſemblée,
Où de gloire & d'honneur une Amante eſt comblée,
Lorſqu'un Amant s'éleve entre mille beautez,
Lui donnant tout les prix qu'il en a rapportez,
Chez elle à ſon retour au milieu de la joie,
Aux vœux du bienfaicteur l'orgueil la livre en proie,
Il fait, s'il eſt hardi, tout autant que diſcret,
D'un triomphe public, un triomphe ſecret.

Au jour plein de plaiſir d'un feſtin magnifique
Qu'un Amant liberal donne avec la Muſique,
Sous des feüillages verts, où d'amoureux accens
Endorment la raiſon, & réveillent les ſens,
Si l'Amant s'apperçoit que l'Amante eſt allée
Pour s'entretenir ſeule en quelque ſombre allée,
La trouvant à l'écart, il doit tout eſperer,
Et croire qu'elle avoit deſſein de s'égarer.

Celui qui veut gagner le cœur d'une coquette,
Doit la flater toûjours, dire qu'elle eſt parfaite,
Loüer juſqu'aux défauts, & s'il veut en jouir
Par la pompe & l'éclat il la faut ébloüir;
Avoir de beaux habits, un ſuperbe équipage,
N'envoyer ſes billets jamais que par un Page,
Contrefaire toûjours l'homme de qualité,
Et luy ſacrifier quelque illuſtre beauté:
On luy fait grand plaiſir, alors que l'on dechire
La beauté qui l'efface, & que chacun admire;
Elle veut à ſes yeux la voir pouſſer à bout,
Aprés ce grand ſervice elle accordera tout.

Pour gagner une prude, on fait tout le contraire,
Il faut ſçavoir long-temps & ſouffrir & ſe taire,
Avoir bien du merite, & ne s'en pas vanter,
Ah public, ſeul à ſeule, toûjours la reſpecter;

Choiſir pour le loüer le temps de ſon abſence,
Et faire adroitement qu'elle en ait connoiſſance:
Mais le plus grand ſervice, qui s'en veut faire aimer,
C'eſt de fermer la bouche à qui l'oſe blâmer,
Contre tous, en tous lieux, prendre en main ſa querelle,
Et ſoûtenir qu'elle eſt auſſi ſage que belle;
Contre la calomnie hautement la ſervir,
Et lui ſauver l'honneur, afin de le ravir.

Lorſqu'une jeune fille, & d'une humeur galante,
Voit le jour d'un hymen ſa Rivale contente,
Qu'elle aſſiſte au contrat, à tout, hors au plaiſir,
Cet exemple amoureux allume ſon deſir:
Le portrait qu'on lui fait de ſa compagne heureuſe,
D'un myſtere inconnu la rend ſi curieuſe,
Que qui traite l'Amour de la belle façon,
La diſpoſe aiſément d'en prendre une leçon.

Quand la veuve eſt auſſi dans la fleur de ſon âge;
Qu'elle n'a plus au front ni bandeau ni nuage,
Et que ſon embonpoint augmente ſes beautez,
Sâns nous faire pitié, dit ſes neceſſitez,
Qu'elle plaint doucement les malheurs d'une veuve;
La plainte de ſa flâme eſt une ſeure preuve;
Un bon conſolateur, un eſprit délicat,
Lui fait rompre ſon jeûne avec le Celibat.

Lorſque contre un Mary la femme eſt irritée
De ſe voir d'un jaloux ſans ſujet maltraitée,
Qui l'accable d'ennuy par mille ſoupçons vains,
Et dont la mine baſſe augmente ſes dédains;
S'il la nomme infidele alors qu'il la maltraite,
De dépit, de colere, elle le fait Prophete,
L'Amant lui fait plaiſir qui s'offre à la venger,
Et l'heure du dépit eſt l'heure du Berger.

Voilà les beaux ſecrets des ſubtiles fineſſes
Par où l'on peut gagner les plus fieres Maîtreſſes :
Il n'eſt pas trop aiſé de pouvoir inventer
Quelques nouveaux moyens propres pour les flater.
Si j'ai tendu les rez où les cœurs ſe font prendre,
J'ai bien fait voir auſſi comme il s'en faut défendre :
J'ai ſervy le public par ce fard amoureux,
Les pieges découverts en ſont moins dangereux.
Les Dames profitant des avis que je donne,
Il faut que ce beau Sexe en foule m'environne ;
Et s'il ne prétend pas de paſſer pour ingrat,
De cet ouvrage utile il faut qu'il faſſe état :
Un honneur pour le moins doit faire mon partage,
Pour mille que mes Vers ſauveront du naufrage,
Et la plus genereuſe aux yeux de mes Rivaux,
Doit de ſa belle main couronner mes travaux.

PLACET
DE LA
PIGEONNE MORTE,
AU ROY.

SIRE, une pauvre Pigeonne,
Innocente, franche & bonne,
Attend, pour le moins, de vous
Ce qu'obtiennent les Filoux,
Quelque moment d'audience,
Non pour demander vengeance.

Soûmiſe aux ordres du Ciel,
Elle voit d'un cœur ſans fiel,
Le jaloux, de qui l'envie
A ſçeu la priver de vie.
Elle ne vient point auſſi
D'un ambitieux ſoucy
Charmer toutes les oreilles
Du grand bruit de vos merveilles,
Un Cigne au bord du tombeau
N'a pas le chant aſſez beau,
Et s'il vouloit l'entreprendre,
Seroit contraint de ſe rendre,
En un mot, Prince charmant,
On lui fait un monument.
Mais on eſt en grande attente
D'un homme qu'on nomme Achante,
D'un homme à pluſieurs métiers,
Tres-connu des Financiers,
Et tres-connu des Poëtes,
Qui fait parler les Fauvettes,
Qui peut l'immortaliſer,
Qui peut, c'eſt beaucoup oſer,
Je ne ſçai s'il le faut croire,
Ajoûter à vôtre gloire:
On ſçait qu'il eſt détenu;
Juſqu'à ce qu'il ſoit venu,
Elle erre ſans ſepulture,
Et de ſon petit murmure,
Pleine de témerité,
Trouble vôtre Majeſté.
Sire, rendez-le, de grace,
Aux vœux de tout le Parnaſſe,
Tout le regne des oiſeaux
En fera des chants nouveaux,
Cignes, Roſſignols, Fauvettes,
Dans leurs peines plus ſecretes,

Aprés un ſi bon ſuccés
Vous donneront leurs Placets,
Chantans juſques ſous le Pole
Cette agreable parole :
Aimons-le d'un cœur ſoûmis,
Malheur à ſes ennemis.
Les plus fiers Oiſeaux de proie,
Moitié crainte, moitié joie,
Aux Placets auront recours ;
Et devant fort peu de jours
Nous y verrons venir, Sire,
Juſqu'à l'Aigle de l'Empire.

LA PIGEONNE.

QUand la Pigeonne aux abois
Eprouvoit les dures loix
Qui ne diſtinguent perſonne,
Sapho d'un tendre diſcours,
Pleurez, diſoit-elle, Amours,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

Les Menages, les Gombauds,
Aux chants amoureux & hauts,
Dont le * bruit par tout raiſonne,
Appellez à ſon ſecours,
Rediſoient, pleurez Amours,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

* *La Fauvette qui revient tous les ans en ce petit bois, celebre par les Poëſies qui en ont eſté faites.*

Au petit bois enchanté,
L'oiſeau qu'on a tant vanté,
Malgré l'hyver qui l'étonne,
Dit de ſon ton le plus doux :
Pleurez, Amours, avec nous,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

* La tendreſſe aux yeux charmant
S'écrie à tous les momens,
Adieu pour jamais, * Mignonne,
Periſſent tous les jaloux :
Pleurez, Amours, avec nous,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

* *C'eſt l'empire de Tendre.*

* *Mignonne eſtoit ſon nom.*

Touchez de ſes doux accens,
Venus & ſes chers enfans
Ouvrent ſon cercueil d'Yvoire,
La font un * Aſtre nouveau,
Qui brille, également beau,
Dans le Ciel & dans l'Hiſtoire.

* *On venoit de découvrir la Comete, que pluſieurs aſſûrent eſtre une Etoille.*

En cet état glorieux
Elle a regret à ces lieux,
Merveille d'un cœur fidele ;
Et de cent petits eſlans,
Agitant ces feux tremblans,
Croit encore battre de l'aîle.

Traſille interdit & ſans voix ;
Pour voir ſi l'objet qu'il adore

Viendroit le decevoir encore,
Voulut ſe rendormir cent fois.

Mais vous, beauté trop adorable,
Qui cauſez ſeule ſes ſoûpirs,
Qui connoiſſez tous ſes deſirs,
Et rendez ſon ſort déplorable;
Vous qui le pouvez ſoulager,
Vous qui pouvez finir ſa peine,
Devinez-vous, inhumaine,
Ce que Traſille a pû ſonger?

EPISTRE

A ACANTE.

ARGUMENT.

Sapho ayant partagé les poires de ſon Jardin ſur l'Arbre à un certain nombre de ſes amies & de ſes amis, la poire d'une Dame de beaucoup d'eſprit, & celle d'Acante, ſe trouverent ſur un meſme Arbre, vis-à-vis d'un Abricotier en eſpalier. Cette Dame s'en eſtant allée à la Campagne, pria Acante de luy garder ſa poire en ſon abſence, & luy écrit enſuite la premiere de ſes Epiſtres.

ILluſtre gardien de ma poire,
Un Dragon eut jadis la gloire

D'eſtre gardien des pommes d'or ;
Ma poire qui vaut mieux encor
Que ne vaut la plus belle pomme,
Merite les ſoins d'un grand homme ;
Non ſeulement pour ſa beauté,
Mais pour l'honneur d'avoir été
Préferablement à toute autre
La ſœur cadete de la vôtre,
Et pour le glorieux deſtin
De croître dans le beau jardin
D'une pucelle de merite,
Et d'Appollon la favorite :
Faites-en donc un peu de cas,
Sur tout ne la negligez pas,
Que nul ne lui porte dommage,
Et que rien ne lui faſſe ombrage ;
Qu'elle ſoit toûjours au Soleil,
Afin qu'elle ait le teint vermeil,
Et qu'elle en vaille plus de mille,
Comme celle du beau Traſille.
Pour la vôtre je n'en dis rien,
La raiſon & moy voulois bien,
Que comme étant la ſœur aînée,
Elle ſoit plus belle & mieux née.

STANCES
DU CHEVALIER
DE RIVIERE.

Sur une Fauvette qui revient tous les ans au Jardin de Mademoiſelle de Scudery.

ON dit que vôtre Roitelet
Eſt bien ſaoul de ſa Roitelette,
Que ce petit droſle ne fait
Des ſoûpirs que pour la Fauvette.

Sur la cime de ſon buiſſon,
On le voit de voſtre fenêtre
Sur ſes ergos comme un Gaſcon,
Ne faiſant rien que pour paroître.

Il ſçait pourtant que les Fauvets
Sont de plus illuſtre famille,
Et que celle des Roitelets
Eſt la derniere en volatille.

Mais dans l'Hiſtoire des humains
Il voit de plus grandes foibleſſes,
Où bien ſouvent de petits Nains
Ont fait ſuccomber des Alteſſes.

Il ſçait qu'il eſt roux & petit,
Que la Fauvette eſt grande & blonde;
Mais le fripon ſçait ce qu'on dit
De la Maîtreſſe de Joconde.

Enfin (cecy ſoit entre nous)
Il eſpere de ſa conqueſte;
Car le Fauvet n'eſt point jaloux,
Mépriſant ſa petite teſte.

Voyez dés-là s'il y fait bon,
Et ſi la choſe eſt avancée,
Le mary n'ayant du ſoupçon
Que des oiſeaux de ſa volée.

Mais vous eſtes deſſus les lieux,
Vous verrez toute ſa conduite,
Et je vous prie au nom des Dieux,
De m'en faire ſçavoir la ſuïte.

Mademoiſelle de Scuderi répondit au Chevalier de Riviere, & lui manda qu'en ſe promenant dans ſon Jardin, elle avoit trouvé ces deux poulets de la Fauvette au Roitelet.

Vous recevrez de mes nouvelles
Par les premieres Hirondelles,
Je les ſuivrai bien-toſt ſi le Printemps eſt beau,
Attendez-moi ſous le petit ormeau,
A côté du grand Ciconiore,
Où nous vîmes un jour Zephir parler à Flore,

AUTRE.

Je ſçay que je ne ſuis pas belle,
Mais je chante paſſablement,
Et quand on m'aime tendrement,
J'aime comme une Tourterelle.

LA FAUVETTE.

DIALOGUE

Entre Acante & la Fauvette.

ACANTE.

PUiſque Sapho n'eſt point ici,
Fauvette, ſon plus cruel ſouci,
Prens un peu le ſoin, je te prie,
D'entretenir ma réverie.

LA FAUVETTE.

Moy, j'entretiendrois un ingrat,
Qui fait quand il veut un grand plat
D'un Abricot & d'une Poire,
Et qui ne fait rien pour ma gloire.

ACANTE.

Cette Poire & cet Abricot,
Ma Mignonne, ne diſoient mot :
Mais toi, tu te chantes toi-même,
Et mon orgueil ſeroit extrême,
Si je pretendois par mes vers
Egaler tes charmans concerts.
Pour un deſſein ſi temeraire,
Lambert même & ſa ſœur Hilaire
N'en ſçavent pas encor aſſez.
Deux Roſſignols ces jours paſſez
Se le mirent en fantaiſie,
L'un en creva de jalouſie
Se voyant par toi ſurmonter,
Et l'autre en creva de chanter.

LA FAUVETTE.

Il n'en eſt rien, mais je l'avouë,
Faux ou vray, j'aime qu'on me louë,
Chacun eſt de même je croi,
Parle donc, que veux-tu de moi ?

ACANTE.

Eſt-il vrai, celebre Fauvette,
Qu'en ce lieu faiſant ta retraite
Déja depuis prés de vingt ans,
Tu reviennes tous les Printemps ?
Qu'un petit animal volage,
Un petit oiſeau de paſſage,
Parmi tant de legereté,
Conſerve tant de fermeté ?
Quel charme ſecret te rappelle,
Cette touffe d'arbres eſt belle ;
Mais le monde a tant d'autres lieux
Où tu ſerois encore mieux.

Les voiſins ont remarqué que depuis dix-huit ans ce jardin n'avoit point eſté ſans Fauvette.

LA FAUVETTE.

J'ai parcouru la Terre & l'Onde,
J'ai vû les quatre coins du monde,
Sans voir en tous ces longs détours
Ce qu'on void ici tous les jours.
J'ai bien vû des filles ſçavantes,
Mais qui n'étoient que des pedantes;
Des filles de grande vertu,
Dont l'eſprit eſtoit bien tortu,
Des filles d'eſprit un peu folles,
Dont l'eſprit n'eſtoit qu'en paroles:
Mais une fille ſans deffaut,
De qui le cœur fut noble & haut,
La vertu preſque inimitable,
L'eſprit grand, ſolide, admirable,
Sage, éclairé, poli, charmant,
On le chercheroit vainement
Par tous les quatre coins du monde,
Car Sapho n'a point de ſeconde.

ACANTE.

Il eſt vrai, mais l'ambition
Eſt une étrange paſſion,
Et qui croira que de ta vie
Il ne t'ait pris aucune envie
D'aller en un plus beau ſéjour
Charmer nos Grands, faire ta Cour?

LA FAUVETTE.

Bien des Grands, au ſiécles où nous ſommes,
Sont petits comme d'autres hommes,
Et la plûpart.....

ACANTE.

Hola, tout beau,
Fauvette, ton petit cerveau,
Sans prendre garde aux conſequences,
S'emporteroit en médiſance;

Je connois les grands, & j'en voi
Que j'eſtime auſſi peu que toi ;
Mais j'en ſçai plus de quatre encore
Qui meritent qu'on les honore,
Et toi qui n'en fais point de cas,
Dis-moi, ne le connois-tu pas,
Celui que ta Sapho revere,
Des Muſes l'Amant & le pere,
Grand en eſprit, grand en bonté,
Et grand en generoſité ;
Fâcheux en un point, je l'avouë,
C'eſt qu'il n'aime point qu'on le louë.

LA FAUVETTE.

Il a beau faire, cependant
De l'Orient à l'Occident,
En France, aux Nations étranges,
Tout raiſonne de ſes loüanges,
Et tous les jours par mon devoir,
Je ſuis preſte de l'aller voir :
Mais on m'a dit que cent affaires,
Au bien de l'Etat neceſſaires,
Le partagent inceſſamment ;
Qu'il faut que bien adroitement
Ses moindres momens il diſpenſe,
Pour pouvoir donner audience
A cent & cent particuliers,
Aux gens de Robe, aux Cavaliers,
Au peuple, à la Cour, au Poëtes,
Et point du tout pour les Fauvettes.

ACANTE.

Il t'écoutera toutefois,
Prepare ſeulement ta voix,
Et quelques chanſons des plus belles ;
Je lui dirai de tes nouvelles ;
Mais en échange, Oiſeau charmant,
Parle-moi plus ſincerement :

Sapho, dis-tu, cette merveille
Qui n'aura jamais de pareille,
Te fait aimer ce petit bois ;
Et ne ſçait-on pas qu'autrefois,
Quand cette lumiere éclatan[illegible],
De ſes propres clartez contente ;
Se cachoit encore à nos yeux,
Ou n'éclairoit qu'en d'autres lieux,
Ce bois, ta premiere demeure,
Te revoyoit comme à cette heure ?

LA FAUVETTE.

O Dieux ! en quelle extrêmité
Me met ta curioſité !
Veux-tu que les races futures
Se mocquent de mes avantures,
Et qu'on les vende au premier jour
Avec l'Almanach d'Amour ?
Mais tes promeſſes ſont trop grandes,
Apprens ce que tu demandes,
Et s'il ſe peut tiens-le caché.
Vingt ou trente ans avant Pſiché,
L'Amour qui n'aimoit rien encore,
Avec ce feu qui tout devore,
Se divertiſſoit dans les Cieux
A tourmenter les autres Dieux ;
Ni le trident, ni le tonnerre,
Ni le bras du Dieu de la guerre,
Ni l'adreſſe, ni le ſçavoir,
Ne reſiſtoient à ſon pouvoir,
Et bien ſouvent du plus aimable
Il faiſoit le plus miſerable.
Apollon étoit rebuté
Quand Vulcain eſtoit bien traité,
Les heures portieres fidelles
De ces demeures éternelles,

Qui ſans autres ſoins importans,
Ne ſongeoient qu'à paſſer leur tems ;
Un jour pour punir ſon caprice
Par quelque agreable malice,
Dirent qu'il falloit à ſon tour
Donner de l'amour à l'Amour.
Elles ſont deux fois douze en nombre ;
De qui l'humeur n'a rien de ſombre ;
Jeunes, fraîches, pleines d'appas ;
Marchant toutes d'un même pas ;
Toutes ſœurs, toutes d'un même âge ;
Même taille, même viſage ;
Même feu brille dans leurs yeux,
Et rien ne reſſemble mieux
Dans leur monde, ni dans le nôtre ;
Que fait une heure avec une autre.
Leur pere même ſans pareil,
Soit Jupiter, ſoit le Soleil,
(Car l'hiſtoire en eſt incertaine)
Ne les diſtingue qu'avec peine ;
Cent fois il eſt embaraſſé,
Prenant Irene pour Dicé,
Souvent il appelle Ortezie,
Qu'on lui répond, je ſuis Mazie.
Une de ces aimables ſœurs
Fit un grand amas de douceurs,
De mots obligeans, de careſſes,
De ſoins, d'amitiez, de tendreſſes ;
De ces regards faux & charmans,
Qui pour les credules Amans
Diſent tout ce qu'un cœur deſire ;
Et pourtant ne veulent rien dire.
Elle choiſit & tems & lieu
Pour attaquer ce petit Dieu,
Qui peut domter les plus rebelles ;
Et bien que de mille autres belles.

Il eûſt ſçû défendre ſon cœur,
Soit qu'il fuſt de meilleur humeur,
Soit que ſon heure fuſt venuë,
L'heure lui donna dans la veuë :
Helas ! dit-il en ſoûpirant,
A la fin une heure m'apprend,
Par le vouloir des deſtinées,
Ce que n'avoient pû tant d'années,
Que mes flâmes, que mes liens
Eſtoient des maux, eſtoient des biens,
Et ce que mon cœur inſenſible
Trouvoit encore moins poſſible,
Des maux qui ſe font déſirer,
Des biens qui nous font ſoûpirer.
Puis il lui parle de ſes charmes,
N'épargne prieres ni larmes,
Exprime mille ardens deſirs,
Par autant de brûlans ſoûpirs,
Et dit en ſon nouveau martyre
Tout ce qu'aux autres il fait dire.
L'heure feint de s'en irriter,
Un moment aprés d'en douter,
Puis de le croire & de ſe rendre :
Enfin d'une voix douce & tendre :
Soyez, dit-elle, en le quittant,
Soyez amoureux & conſtant,
Et ſçachez qu'une amour fidelle
Ne trouva jamais de cruelle.
D'aiſe l'Amour eſt tranſporté,
Sa nouvelle felicité
Se répand ſur tout ſon empire,
Rien n'y gemit, rien n'y ſoûpire,
Les plus infortunez Amans
En plaiſirs changent leurs tourmens,
Et la plus cruelle ſouffrance
Devient heureuſe en eſperance,

A peine le Soleil levant
A commencé le jour ſuivant,
Que l'amour s'éveille, ſe preſſe
D'aller voir ſa belle Maîtreſſe,
Et comme un petit inſenſé
Cherche les yeux qui l'ont bleſſé.
Mais parmi tant de ſœurs aimables
Il trouve tous les yeux ſemblables,
Chacune a les mêmes attraits,
Et le bleſſe des mêmes traits ;
Chacune lui ſemble ſa belle,
C'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle :
En vain du geſte & du regard,
Il veut attirer à l'écart
Celle dont il eſtoit eſclave ;
Chaque heure d'un pas lent & grave,
Feignant d'ignorer ſon ennui,
Paſſoit, & ſe mocquoit de lui.
Il s'éloigne, & dit en lui-même,
Que peut-eſtre l'heure qu'il aime,
Pour le combler de ſes faveurs
Se dérobera de ſes ſœurs ;
Déja ſon ame impatiente
Se conſume dans cette attente ;
Jamais on ne fit tant de vœux,
Jamais dans l'empire amoureux
Heure ne fut tant attenduë,
Que le fut cette heure perduë.
Tout triſte, tout honteux, tout las,
L'amour retourne ſur ſes pas.
Alors toutes les Sœurs enſemble
Lui diſent, amour, que t'en ſemble ?
Eſt-il pas bien doux d'eſtre Amant ?
Les heures n'aiment qu'un moment ;
Mais pour toi, s'il t'en prend envie,
Tu peux aimer toute ta vie.

L'Amour aprés un tel affront,
Eprouve un changement bien promt,
Il n'a plus que de la colere,
Et rien ne le peut ſatisfaire.
Pour punir ſa facilité
Qui l'avoit fauſſement flaté,
Il veut, & ſes loix ſont bien rudes,
Que ces Sœurs qui ſont tant les prudes,
Qui dédaignent tant ſon amour,
Brûlent d'autres feux tour à tour.
Qu'on trouve une heure en la journée,
Foible, facile, abandonnée,
Qui ne ſçache rien ménager,
Et c'eſt là l'heure du Berger.
Mais quoi, ſa flâme mépriſée
Dans le Ciel ſervoit de riſée,
Il quitte le ſéjour des Dieux,
Et pour laiſſer en mille lieux
Quelque marque de ſa vengeance,
Contre la perfide inconſtance :
O vous, qui par de lâches tours,
Troublez l'empire des amours,
Dit-il, vains diſeurs de fleurettes,
Volages, inconſtans, coquettes,
Eſprits changeans, ſoyez changez,
Et que les amours ſoient vengez.
Il dit, & ſa ſeule parole
Allant de l'un à l'autre Pole,
De mille & mille Amans legers
Fit autant d'oiſeaux paſſagers.
Ceux à qui les amours nouvelles
Ont toûjours ſemblé les plus belles,
Contre ces oiſeaux inconſtans
Cherchent en tous lieux le Printemps ;
Ceux que la froide indifference
Seule porta dans l'inconſtance,

Vont cherchant les climats glacez ;
Et par le beau tems ſont chaſſez.
On vid ſur la terre & ſur l'onde
Floter la troupe vagabonde
De ces volages emplumez ;
Les uns en Cailles transformez ;
Voleterent les aîles baſſes,
Les autres devenus Bécaſſes,
Se trouverent un pied de nez ;
Quelqu'autres plus étonnez
Que s'ils fuſſent tombez des nuës,
Se trouverent tout-à-fait Gruës :
Faut-il te dire mon malheur ?
Prens-tu plaiſir à ma douleur ?
Et bien pour eſtre un peu cõquette,
Je deviens moi-même Fauvette.
Mais c'étoit en mes jeunes ans,
Que j'avois des deſirs changeans,
Le tems m'a fait eſtre plus ſage,
Je conſulte quand je m'engage ;
Mais dés que j'en ai fait ſerment,
J'aime enſuite éternellement.
Pour témoigner ma repentance
Au Dieu vainqueur de l'inconſtance,
Tout changement m'eſt odieux,
Juſqu'au changement de lieux :
Si ma cruelle deſtinée
Me fait errer toute l'année,
Au moins quand la belle ſaiſon
Reviendra ſur vôtre horiſon,
Ce bois ma premiere demeure
M'aura juſqu'à ce que je meure ;
Ou que par un deſtin plus doux
L'Amour appaiſe ſon courroux,
Soit enfin touché de ma peine,
Et me rende la forme humaine.

ACANTE.

ACANTE.

Qu'il le faſſe, j'en ſuis content,
Entre nous, Fauvette, pourtant
Ta conſtance n'eſt qu'une fable,
Coquette eſt un mal incurable,
Qui coquetta dés le berceau,
Coquettera juſqu'au tombeau.
Nous ſçavons toute ton hiſtoire,
Penſes-tu nous en faire accroire?
Nous prens-tu pour des Allemans?
Un Poëte des plus galans,
Et qui ſe connoiſt en coquettes,
Nous a conté tes amourettes
Avec le petit Roitelet:
Et que dis-tu de ce Poulet?
Je ſçai que je ne ſuis pas belle,
Mais je chante paſſablement,
Et quand on m'aime tendrement,
J'aime comme une Tourterelle.

LA FAUVETTE.

Je dis qu'on peut mal aiſément
Cacher un amoureux tourment:
Mais plus aiſément encore,
Ne point aimer qui nous adore.

ACANTE.

Tu fais bien, car en peu de mots,
Les conſtans ne ſont que des ſots;
Chere Fauvette, quand j'y penſe,
Ta peine eſt une recompenſe,
Tu peux d'un deſir curieux
Viſiter la Terre & les Cieux,
Voir les Villes & les Provinces,
Les differens ſéjours des Princes:
Point d'affaires & point de Cour,
Jamais de violent amour,

Jamais de penſée importune,
Pour la gloire ou pour la fortune:
Sans autrement te tourmenter,
Qu'à prendre l'air & qu'à chanter,
Faiſant de journée en journée,
Un Printemps de toute l'année.

LA FAUVETTE.

Ah! que tu connois peu nos maux,
Et nos peines & nos travaux:
Trembler ſans ceſſe pour ſa vie,
De mille ennemis pourſuivie;
Trouver en cent Climats divers,
Non un Printemps, mais cent Hyvers;
Paſſer les mers les plus profondes,
En danger de cheoir dans les ondes,
Si l'aîle vient à nous manquer,
Ou la tempête à nous choquer.
Bâtir & rebâtir ſans ceſſe,
Chaque jour quand la faim nous preſſe,
Dépeupler tous les environs
De mouches & de moucherons,
Voilà nos plus doux exercices,
Et nos plus charmantes delices:
Crois-moi, je te le dis encor,
Tout ce qui reluit n'eſt pas or,
Et le plus ſouvent l'inconſtance
N'eſt heureuſe qu'en apparence,
Aime toûjours fidelement,
Et prend bien garde ſeulement,
Que ZENOCRATE, s'il n'eſt ſage,
Ne devienne Oyſeau de paſſage.

L'Auteur de l'Almanach d'Amour qui a dit de luy-même:

Zenocrate toûjours amoureux & volage,
Courant les mers d'amour de rivage en rivage.

SUITE DE LA FAUVETTE.

Le Roitelet à la Fauvette.

C'Eſt donc vainement que j'attens
Les plus tardives Hirondeles,
Ces Meſſagers du Printemps
N'apportent point de vos nouvelles.
En vain je paſſe chaque jour
Sur la cime du Cicomore,
Je ne découvre rien encore
Qui m'annoce vôtre retour;
Mais un bruit qui vous deshonore,
M'apprend que vous changez d'amour,
La nouvelle eſt trop averée,
Vous abandonnez nos foreſts,
Et vous eſtes dans les marais
Une Coquette declarée.
Qui vous oblige à me changer?
M'accuſe-t'on d'eſtre leger?
Suis-je devenu plus difforme?
Je ſuis ce même Roitelet
A qui par un galant poulet,
Vous diſiez quelquefois, attendez-moi ſous l'Orme.
Mais puiſqu'enfin l'on me reforme,
Adieu, je ſuis vôtre valet.

RE'PONSE

de la Fauvette au Roitelet.

JE vous jure, foi de Fauvette,
Que je ne fus jamais Coquette :
Mais trop inconſtant Roitelet,
J'ay ſçû d'une vieille Choüette,
Qu'on dit qu'une jeune Aloüette
Vous enchante de ſon caquet,
Et que depuis cette amourette
Vous parlez comme un Perroquet ;
Mais ſi vous devenez coquet,
Je vous jure, foy de Fauvette,
Que vous aurez vôtre pacquet.

RE'PONSE

du Roitelet à la Fauvette.

CEtte cauſeuſe de Choüette,
Cette plieuſe de toilette,
Vous en a donc de moi depuis peu bien conté ?
Hé quoy ! pour avoir écouté
Une Alloüette jeune & belle,
Qui chantoit en montant au Ciel à tire-d'aiſle ;
Eſt-ce de quoi vous allarmer ?
Ne ſçauroit-on la voir ni l'ouir ſans l'aimer ?

O Dieux, la plaiſante querelle !
C'eſt bien à vous de me blâmer,
Vous qui tous les matins au lever de l'Aurore,
Pendant que le Fauvet & moy dormons encore,
Chantez deſſus le Cicomore
Pour attirer tous les Oiſeaux paſſans,
Avec des tons legers & languiſſans,
Dont vous enchantez tous leurs ſens :
Un Linot depuis peu charmé de vôtre note,
A fait divorce avecque ſa Linote,
Vous mettrez des diviſions
Dans les plus belles unions.
C'eſt une choſe fort honneſte,
Qui n'auroit point martel en teſte,
D'un Roſſignol nouveau venu,
Que vous avez déja trois fois entretenu.
Un folaſtre Verdier l'autre jour plus d'une heure
Avec vous becqueta dans une même Meure,
J'eſtois caché dans un Laurier,
Et vous voyois ſur le Meurier :
Enfin je ne ſçaurois m'en taire,
Quand cela devroit vous déplaire,
Je veux vous dire encore que l'on vid un Pinſon
Un jour auprés de vous à l'ombre d'un buiſſon,
Qui vous diſoit une chanſon
De ſa façon,
Et vous vous plaiſiez tant au ſon,
Que j'en eus dans le cœur un terrible glaçon :
Puiſque j'ai commencé, ſi faut-il que j'acheve,
Car auſſi-bien la douleur qui me créve
Ne me donne ni paix ni tréve,
Je dis donc qu'il n'eſt pas juſques à des Moineaux
Qui ne vous diſent mots nouveaux
Soir & matin dans les Ormeaux :
Mais par vôtre bruſque menace [place
Je vois bien mieux encor qu'un autre a pris ma

Et que le Roitelet de vôtre cœur s'efface,
Car quand on menace tout haut,
Je ſuis perſuadé qu'il faut
Qu'on ſoit preſt à faire le ſaut,
Si la choſe n'eſt déja faite:
C'eſt pourquoi, legere Fauvette,
Je m'en vais deſormais ſonger à ma retraite.

RESPONSE
à la ſeconde Lettre du Roitelet.

J'Aime des Roſſignols, des Verdiers, des Pinſons,
Je chante pour leur plaire, & j'en prens des leçons,
Mille & mille moineaux vivent ſous mon empire,
Et d'un petit Linot j'écoute le martyre,
Vous deviez dire au moins que j'en veux au Phenix,
Et que j'adore encor l'Oyſeau de Paradis,
Parlez des Pellicans, des Alcions, des Cygnes,
Qui par leurs chants ou par leur nom,
Pourroient ſans doute eſtre fort dignes
De changer en Coucous tous les Paons de Junon:
Mais pour plaire à voſtre Aloüette,
Vous me traitez en infame coquette,
Cependant malgré moi je ne vous puis haïr,
Aprés cela, cruel, pourrez-vous me trahir?
Et cette injuſte jalouſie
Qui vous vient du rapport d'une méchante Pie,
Pourra-t'elle effacer d'un eſprit amoureux
Tant d'innocens plaiſirs, tant de momens heureux?
Revenez, revenez, quittez vôtre Aloüette,
Qui ne vaut pas vôtre chere Fauvette:

Reprenons nos amours, reprenons nos chanſons,
Et chantans tous les jours de buiſſons en buiſſons,
Surpaſſons, s'il ſe peut, les tendres Tourterelles,
Dont les flâmes ſont éternelles :
Car enfin le dépit doit ceder
Au plaiſir de ſe racommoder,
Cette maxime eſt des plus belles,
Et vous la trouverez dans les chanſons nouvelles.

III. RÉPONSE
du Roitelet à la Fauvette.

QUe vous ſert-il de me nier
Que vous eſtes une infidele ?
Vous penſez vous juſtifier
En me faiſant une querelle,
En venant me calomnier,
Paſſer pour une Tourterelle.

Deux mots ſeuls, mais fort convainquans,
Vont faire voir vôtre inconſtance,
Les plus ſçavans Chantres du tems
Ont avecque vous confidence ;
Mais des Confidens éloquens
Ne s'obligent pas au ſilence.

On peut tenir pour fort ſuſpect
Le conte fait par la Choüette,

Mais quand vous-même ſans reſpect
Vous vous declarâtes coquette,
Vous fuſtes priſe par le bec,
Et vous confeſſaſtes la debte.

Vous quittez avec raiſon
De nos Foreſts la nuit profonde,
Pour vous percher dans la maiſon
De cette Sapho ſans ſeconde,
Dont l'eſprit ſans comparaiſon
De tant de lumieres abonde.

Mais ce lieu n'eſt pas un ſéjour
Où l'on faſſe eſtime des beſtes,
L'on ne voit rien dans cette Cour
Qui ſoit propre aux petites teſtes,
Un Roitelet brûlant d'amour
Eſt plus digne de vos conqueſtes.

Il eſt vrai que je ſuis rouſſeau,
Mais, Fauvette, vous eſtes fauve;
Revenez, j'ai prés d'un ruiſſeau
Un nid pour vous, ou Dieu me ſauve,
Au creux d'un petit arbriſſeau;
Qui pourra vous ſervir d'alcove.

Mais je vous preſſe vainement,
Toute coquette eſt incurable,
Si j'eſtois un nouvel Amant,
Vous ſeriez moins inexorable:
Vous changerez à tout moment,
Je ſerai toûjours miſerable.

Deſſus le tronc d'un arbre mort
Dans une triſte ſolitude,

Je n'eſpere plus de mon ſort
Qu'une éternelle inquietude,
Mais rien ne m'afflige ſi fort
Que vôtre extréme ingratitude.

DERNIERE RE'PONSE de la Fauvette au Roitelet.

JE viens d'un aimable verger,
Où bien ſouvent je rêve & je ſoûpire,
J'ai vû des vers gravez ſur un jeune Oranger:
Qui diſent juſtement tout ce que je veux dire;
Recevez-les, cher Roitelet,
Et n'oubliez jamais cet amoureux couplet.

Qu'une flâme mal éteinte
Eſt facile à rallumer,
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer.

Ce ſont quatre vers d'une Piece qu'on appelle l'Oranger.

Helas! je le connois par mon experience,
Et je ne ſçaurois plus ſupporter vôtre abſence;
Quittez, quittez cet arbre mort,
Faites revivre vôtre flame,
Confeſſez que vous avez tort,
Et vous regnerez dans mon ame.
J'appris autrefois d'un Amant
De la ſçavante Philomelle,
Que pour s'aimer plus tendrement
Il faut avoir une querelle:

Et quand je vis vôtre couroux,
D'un ſi charmant eſpoir mon ame fut ſaiſie;
Que je trouvai je ne ſçai quoi de doux
Dans vôtre injuſte jalouſie:
Mais helas! ce remede eſt un peu dangereux
Sur un eſprit qui n'eſt guére amoureux,
Et mon cœur commence de craindre
Qu'un feu que je veux irriter
Ne vienne à la fin à s'éteindre,
Par la même raiſon qui devroit l'augmenter.
Je vous en dirois davantage,
Si nous eſtions ſous cet ombrage
Où la premiere fois nous parlâmes d'amour.
Dés la pointe du jour,
Venez-y je vous en conjure,
Par cet agreable murmure
Que font les ſoûpirs amoureux,
De deux Amans heureux.
Car je veux qu'un Vautour m'emporte,
Si ma flâme n'eſt vive & forte,
Et ſi l'Aigle de Jupiter
Pourroit aujourd'uy me tenter.

CAPRICE
CONTRE L'ESTIME.
A SAPHO.

DOnc je ne dois plus prétendre
D'arriver un jour à Tendre:

Donc ſans jamais eſtre aimé,
Je ne ſerai qu'eſtimé ?
Sapho je veux que ma rime
Berne cette vaine eſtime,
Monſtre auſſi lâche que fin,
Qui cache ſon noir venin
Sous un nom un peu moins rude
Que celui d'ingratitude.
A vous ſeule je prétens
D'en donner le paſſe-temps,
Ecoutez, Fille divine,
De ce monſtre l'origine.
En ce ſiecle bienheureux,
Où vivoient les demi-Dieux,
L'Eſtime étoit inconnuë,
Et l'amitié toute nuë,
Seule maîtreſſe des cœurs,
Les combloit de ſes douceurs :
Quand la foy, quand les paroles
Furent de vaines idoles.
L'eſtime en ce changement
Pour pere eut le Compliment,
Pour mere l'Indifference,
Qui lui donnerent naiſſance.
Je vais d'un coup de pinceau
Vous peindre un couple ſi beau.
Pour la prude Indifference,
Vous la connoiſſez, je penſe,
Et peut-eſtre un peu trop bien,
Plût à Dieu qu'il n'en fuſt rien.
Cette belle, glorieuſe,
Imperieuſe, rieuſe,
Croit l'Amour une chanſon,
Elle a pour cœur un glaçon.
Et d'une façon humaine
Suit le plaiſir, fuit la peine,

Mais dans ces foibles deſirs,
N'a que de foibles plaiſirs.
Ainſi le deſtin aſſemble
Le bien & le mal enſemble.
Son bon ami Compliment
Eſt un bon Seigneur Normant,
Grand, bien fait, de bonne mine,
Dont le poil à la blondine,
Bouclé, poudré, pommadé,
Cache un viſage fardé.
Ses pas ſont des reverences,
Il a mille complaiſances,
Toûjours preſt à cajoller,
Se picquant de bien parler,
Et même de bien écrire,
Mais ſujet à ſe dédire.
Pour vous le dire en un mot,
Un peuple nombreux, mais ſot,
L'eſtime un grand perſonnage,
Un petit peuple, mais ſage,
Ne l'eſtime qu'un grand ſot,
Qu'un lanternier, qu'un falot,
Qui pour ame & pour courage
N'a que vent & que langage.
Or comme il alloit un jour
En cent lieux faiſant ſa cour,
Par tout ſemant ſes fleurettes,
Pour attraper des coquettes,
Ou duppant les apprentifs
Par de longs ſuperlatifs,
Il rencontra par le monde
L'Indifference la blonde,
Nymphe veritablement
Digne d'un ſi noble Amant;
Ils ſe virent, ils s'aimerent,
Enfin ils ſe marierent,

Et de leurs froides amours
Nâquit, non pas un grand Ours,
Non pas un lion ſauvage,
Terreur de ſon voiſinage,
Mais un Monſtre apprivoiſé,
Qui va toûjours déguiſé
D'un habit de Demoiſelle,
Et qu'Eſtime l'on appelle.
A ſon honneſte maintien,
A ſon modeſte entretien,
A ſes paroles de ſoye,
A voir avec quelle joye,
Elle vient nous viſiter,
Qu'elle ne peut vous quitter;
Que vous n'avez rien d'aimable,
Rien de bon, rien de paſſable,
Dont ſon diſcours avec art
Ne faſſe un chapitre à part;
Qu'en tout ce qui vous offence,
Elle garde le ſilence,
Même avec plus de bonté
Que ne veut la charité:
Ne diriez-vous pas qu'elle aime
Son prochain comme elle-même?
Mais helas! ô ſiecle! ô mœurs!
Que les ſignes ſont trompeurs!
Aprés cette maſcarade,
Que vous deveniez malade,
Juſqu'à ſouffrir le trépas,
L'Eſtime n'en pleure pas:
Que la médiſante Envie
Parle mal de vôtre vie,
Plûtoſt que de diſputer,
Et de s'aller tourmenter
Pour tâcher de vous défendre;
L'Eſtime en dit pis que pendre.

Qu'un Tyran audacieux,
Qu'un voiſin malicieux,
A vous ruiner s'apreſte,
Ou menace vôtre teſte
Par des crimes ſuppoſez,
L'eſtime a les bras croiſez ;
Qu'il vous faille pour reſſource
Un prompt ſecours de ſa bourſe
Dans quelque peril urgent,
L'eſtime n'a point d'argent.
Seule en toute la nature,
Cette ſotte creature
Ne ſe laiſſe point charmer
Au divin plaiſir d'aimer,
Et ni vertu ni merite
Ne touchent cette hypocrite.
Sapho, ſans aller plus loin,
Je vous en prens à témoin,
Vous & vôtre excellent frere ;
Mais j'en creve de colere.
Quel écrivain aujourd'huy,
Se peut comparer à luy,
Soit que d'un vers heroique,
Digne de la Muſe antique,
Il nous conte ric à ric
Les conqueſtes d'Alaric,
Soit que du grand Artamene,
Ou de l'illuſtre Romaine
Il mette l'hiſtoire au jour,
Où le plus folâtre amour
Renonçant au badinage
Apprend à devenir ſage ?
Quelle fille parmi nous,
Se peut comparer à vous ?
A cet eſprit magnanime,
Qui pour ſe voir ſi ſublime,

Si vaſte, ſi merveilleux,
N'en eſt pas plus orgueilleux ?
A cette ame vertueuſe,
Bonne, franche, genereuſe,
A ce cœur ſi grand, ſi haut,
Que ceux qui vont à l'aſſaut :
Et qui défont les armées,
Prés de lui ſont des Pygmées ?
Maintenant qui ſe plaindroit
Que la Cour en vôtre endroit,
A la honte de la France,
Manque de reconnoiſſance ?
Parlons-en de bonne foy,
Sa plainte, à ce que je croy,
Ne ſeroit pas legitime,
Toute la Cour vous eſtime.
Dieux ! qui pourroit endurer
De voir toûjours ſeparer
Par des caprices étranges,
Ses bienfaits de ſes louanges ?
Mais ce diſcours vous déplaît,
Laiſſons la Cour comme elle eſt.
Celle à qui mes deſtinées
Dés mes plus jeunes années
Aſſujetirent mon cœur,
Et qui pleine de rigueur,
Déja fiere de ſes charmes,
Mais plus fiere de mes larmes,
N'en avoit aucun ſoucy,
Elle m'eſtimoit auſſi.
O dure ! ô cruelle eſtime !
Qui ne crois pas faire un crime ;
Quand tu laiſſes froidement
Perir un fidele Amant.
Toy, que ni ſoins, ni ſervices,
Que ni vœux, ni ſacrifices,

Reſpect, ni diſcretion,
Tendreſſe, ni paſſion,
Ni la mort la plus terrible
Ne rendent point plus ſenſible,
Que t'a fait le genre humain?
Tu te travailles en vain,
Impitoyable furie,
Porte ailleurs ta barbarie;
Malgré toi nous nous aimons,
Retourne avec les Demons
Dans leur triſte & noir abyſme.
O dure! ô cruelle eſtime!
Et vous, Sapho, que mon cœur
Avec zele, avec chaleur
Admire, cherit, honore:
M'eſtimerez-vous encore?
N'aurai-je point par pitié
Un peu de voſtre amitié?
Mais je cherche ma ruine,
S'il eſt vray, fille divine,
Qu'à quiconque m'aime bien,
Mon cœur ne refuſe rien,
Si vôtre amitié m'engage
A vous aimer davantage,
Ne faites que m'eſtimer,
Je pourrois vous trop aimer;
Mais, que dis-je, miſerable!
Non, vous eſtes trop aimable,
L'on ne peût vous trop aimer,
Ah! ceſſez de m'eſtimer.

L'ORANGER

L'ORANGER,

A SAPHO.

QU'on en parle, & qu'on en gronde
Chere Sapho, croyez-moy,
Tout doit aimer dans le monde,
C'eſt une commune loi.

C'eſt en vain que l'on ſe flatte,
Enfin il s'y faut ranger;
Si vous aimez une chatte,
Moy j'aime un jeune Oranger.

Encore eſtes-vous heureuſe,
Vous qui n'avez pour rival
Dans vôtre flame amoureuſe,
Que quelque pauvre animal.

Si je ſens brûler mon ame
Pour un objet ſans pareil,
J'ay pour rivaux de ma flame
Et l'Aurore, & le Soleil.

L'Aurore étalant ſes charmes,
Et tout ce qu'elle a de beau,
Tous les matins fond en larmes
Auprés de mon arbriſſeau.

XX.

Sur ſa verdoyante teſte,
Tournoyant de toutes parts,
Le Soleil ſans ceſſe arreſte
Ses plus amoureux regards.

XX.

Mais ſon eſperance vaine
D'elle-même ſe détruit,
Il n'en aura que la peine,
Et j'en cueilleray le fruit.

XX.

Ainſi jadis à ſa honte,
Il ſuivoit inceſſamment
Daphné, qui quoi qu'on en conte,
Brûloit pour un autre Amant.

XX.

Mon Oranger m'eſt fidéle,
Mais quoi la jalouſe erreur
Eſt la compagne éternelle
D'une amoureuſe fureur.

XX.

Quelquefois je le néglige,
Pour mieux éprouver ſa foy,
Je connois qu'il s'en afflige,
Et ne peut vivre ſans moy.

XX.

Sa feüille qui ſe retire,
M'invite à le ſecourir,
Et de loin ſemble me dire,
Veux-tu me laiſſer mourir?

XX.

Auſſi-toſt mon ame tendre
Se laſſe de ſa langueur,
J'accours, & lui faits reprendre
Une nouvelle vigueur.

Il ſort de ſa fleur charmante
Un doux air, un air charmant,
Dont mes ſoins & mon attente
Sont payez en un moment.

Jeunes beautez qu'on redoute.
Et qui regnez ſur les cœurs,
Vous vous moquerez ſans doute
De ces legeres faveurs.

Mais ſous voſtre injuſte empire,
Les faveurs le plus ſouvent,
Que ſont-elles, à bien dire,
Que de l'air & que du vent?

Conterai-je vos caprices,
Qui font perdre tant de pas,
Vos ruſes, vos artifices,
Que les arbriſſeaux n'ont pas?

Cent fois brûlant pour vos charmes,
Mais reſolu de changer,
J'ay ſouhaité, non ſans larmes,
De n'aimer qu'un Oranger.

Je l'aime, & quand l'inhumaine
Qui me cauſoit tant d'ennuy,
Voudroit partager ma peine,
Je n'aimeray plus que luy.

Je tenois ce fier langage,
Quand ce chef-d'œuvre des cieux,
Iris au charmant viſage
Se vint offrir à mes yeux.

XX

Qu'une flâme mal éteinte
Eſt facile à r'allumer,
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer ?

XX

Iris me mît tout en flâme,
Iris me fit inconſtant,
Iris m'arracha de l'ame
L'Oranger que j'aimois tant.

XX

Quel moyen d'eſtre rebelle ?
Il fallut s'humilier,
L'Amour eſtoit avec elle,
Qui me fit tout oublier.

XX

Connois-tu bien qui nous ſommes ?
(Dit l'enfant imperieux)
Volage, apprens que les hommes
Aiment comme il plaiſt aux Dieux.

DIALOGUE
DU SOMMEIL,
DE TRASILLE, ET DE L'AMOUR,
où le Songe parle ſur la fin.

LE SOMMEIL *à Traſille.*

L'Amour tout couvert de ſonnettes,
Faiſant claquer des caſtagnettes,
Vient dans ta chambre chaque nuit :
Traſille, il fait un ſi grand bruit,
Qu'enfin ſi tu ne le fais taire,
Chez toi je n'aurai plus que faire.

TRASILLE.

Mais toy qui fais tant le mutin,
Je t'attens du ſoir au matin,
Et paſſe la nuit toute entiere,
Sans pouvoir clore la paupiere.
Sommeil, pourquoy ne viens-tu pas
Charmer mes maux par tes appas ?
Méchant, c'eſt que tu m'abandonnes
Pour ſuivre certaines perſonnes,
Qui dorment tandis que je ſuis
Perſecuté de mille ennuis.

LE SOMMEIL.

Parle bas, ou bien je te quitte
Le moindre bruit me met en fuite,

Trasille, ceſſe de gemir,
Et tais-toy, ſi tu veux dormir.

L'AMOUR.

Seigneur Sommeil, Seigneur Trasille,
Ce n'eſt pas choſe ſi facile,
Vous ne dormirez, ma foi, pas.

TRASILLE.

Hola, qui me tire là-bas?

LE SOMMEIL.

C'eſt l'Amour, faut-il te le dire?
Mais il ne fait encor que rire,
Tantoſt il fera le Lutin,
Car tu ſçais que ce libertin
De ton fuſil brûle les méches,
Qu'il tabourine de ſes fléches,
Et qu'il rit comme un inſenſé,
Quand il a tout bouleverſé.

TRASILLE.

Tréve, tréve de raillerie,
Amour, laiſſe-nous, je te prie.

L'AMOUR.

Ce n'eſt pas à toy que j'en veux,
C'eſt au Sommeil ce pareſſeux,
Qui ſe frotte les yeux, qui bâille,
Qui ne fit jamais rien qui vaille,
Et qui ronfle comme un coquin,
Depuis le ſoir juſqu'au matin.

LE SOMMEIL.

Petit Dieu méchant comme un diable,
Pourquoy me rends-tu miſerable?
Dis-moy le mal que je te fais,
Et me laiſſe dormir en paix?

L'AMOUR.

Lâche enfant de Dame Pareſſe,
Qui fait gloire de ta molleſſe,

Tai-je pas cent fois reproché,
Ce que fit la belle Pſiché,
Quand tu m'endormis auprés d'elle,
Et qu'elle fit brûler mon aîle ?
Et même encore l'autre jour
Tu me fit un ſi méchant tour,
Qu'il réveille toute ma bile ;
Ecoûte ce qu'il fit, Traſille
Acante eſtoit fort amoureux,
Et je le rendois malheureux,
Quand un ſoir au temps qu'on ſe couche
Le Sommeil me ferma la bouche,
Me donna cent coups de Pavots,
Et marmotant cinq ou ſix mots,
Me mit la teſte ſous mon aîle :
Et me portant dans la ruelle,
M'endormit ainſi qu'un poulet ;
Là je fus un mois tout complet ;
Si bien que l'innocent Acante
En avoit l'ame ſi contente,
Qu'il diſoit par tout (quoi qu'à tort)
Que chez lui l'Amour eſtoit mort :
Il chantoit par tout ſa victoire,
Il ne publioit plus ma gloire,
Lui qui par mille vers pompeux,
Chantoit auparavant mes feux :
Lors qu'il crût n'eſtre plus en cage,
Il ne fit pas le moindre ouvrage,
Pas même un couplet de chanſon,
Diſant que j'eſtois un oiſon:

LE SOMMEIL.

Ce ne fut pas moi, je te jure,
Qui te fis alors cette injure,
La raiſon te fit tout cela,
Le dépit même s'en meſla.

L'AMOUR.

Toutes leurs harangues ſont vaines ;
Acante eſt rentré dans mes chaînes ;
Là, je le laiſſe ſermonner,
Se dépiter, & raiſonner ;
La raiſon ſans ceſſe raiſonne,
Mais elle ne guerit perſonne,
Et le dépit rend bien ſouvent
Plus amoureux qu'auparavant.

TRASILLE.

Amour, ne ſois plus en colere,
Le Sommeil veut te ſatisfaire,
Donne-nous un peu de repos.

L'AMOUR.

Hé bien, je vous donne campos,
Et prés de vous deux je me couche,
Pour y dormir comme une ſouche.

TRASILLE.

Et moy j'enrage de bon cœur,
Car l'Amour eſt mauvais coucheur,
Helas ! bons Dieux, comme il gambille.

L'AMOUR.

Ainſi ſans ceſſe je fretille,
Lors que je couche avec les gens.

LE SOMMEIL.

Mais tu parois hors de ton ſens,
Tais-toy, je vois venir un ſonge,
Couvert d'un aimable menſoge
Qui va mêler à mes Pavots
Un doux & gracieux repos,
Et qui nous tiendra compagnie
Tant que cette nuit ſoit finie

LE SONGE *parle.*

Je rends heureux les miſerables,
Je ſçay contenter leurs deſirs,

Et

Et je ſçay par des faux plaiſirs
Soulager les maux veritables.

Je ſçay tromper heureuſement,
Mes biens ne ſont biens qu'en menſonge:
Mais le bonheur le plus charmant
Quand il eſt paſſé n'eſt qu'un ſonge.

Doux eſpoir des cœurs amoureux,
Delices où l'on s'abandonne,
Dans vos momens les plus heureux
Avez-vous rien que je ne donne;

Traſille a toutes vos douceurs,
Sa fortune eſt incomparable,
Et ſans mes charmes impoſteurs
Il ſeroit toûjours miſerable.

Alors on vit un prompt éclair
Paſſer au travers d'un nuage,
Le Songe ſe perdit en l'air
Avec cette trompeuſe image.

Voſtre jaloux s'en eſt douté,
Le menſonge & la verité
Donnent les mêmes deffiances.
Pour agir en femme d'eſprit,
Il faut ſauver les apparences,
Et ſe mocquer de ce qu'on dit.

Tout vous touche indifferemment;
Et ſans faire choix d'un Amant,
Vous ſouffrez que chacun vous voye.
Belle Iris, vous vous méprenez,
Un heureux donne plus de joye
Que cent Galans infortunez.

XX.

Parmi vos bonnes qualitez,
C'eſt ſans raiſon que vous contez
Celle d'eſtre fort complaiſante.
Ne l'eſtre pas au dernier point,
N'eſt pas une choſe obligeante,
Il vaudroit mieux ne l'eſtre point.

XX.

Qui ne vous verroit qu'une fois
En ſix ſemaines ou deux mois,
Vous trouveroit aſſez commode:
Mais qui vous verroit plus ſouvent,
Ne ſçauroit vivre à vôtre mode,
Sans enrager en vous ſervant.

XX.

Vous eſtes civile d'abort,
Chacun vous plaiſt, vous plaiſez fort;
Vous donnez quelques eſperances;
Et de cent petits agrémens,
Qui ſont de trompeuſes avances,
Vous n'eſtes pas chiche aux Amans.

XX.

Cet art de vivre ne produit
Que le chagrin d'eſtre éconduit
Si-toſt qu'on preſſe davantage:
Les faveurs que vous accordez,
Sont celles par où l'on s'engage,
Des autres vous vous défendez.

XX.

Vous eſtes prude, je le croi;
Mais pour vôtre bien, croyez-moi,
Piquez-vous moins de le paroître.
Si vous tardiez, vous auriez tort,
Sans doute vous le pourriez eſtre
Malgré vous juſques à la mort.

L'âge coule inſenſiblement,
Il nous dérobe l'agrément,
Dans peu vous ſerez moins galante.
Quelquefois malheureuſement
L'on penſe à devenir Amante,
Quand on ne trouve plus d'Amant.

Je vous aime, vous le ſçavez,
Les preuves que vous en avez,
Vous devroient aſſez ſatisfaire;
Mais eſtant devenu perclus,
Vous direz qu'on ne ſçauroit plaire
Qu'avec quelque choſe de plus.

Iris, prenez croyance en moy,
Je ferai tout ce que je dois,
Pour meriter que je vous ſerve:
Si-toſt qu'on a donné le cœur,
On met aiſément ſans reſerve
Le reſte aux pieds de ſon vainqueur.

Souvent la honte & la fierté,
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombez pas dans cette erreur,
L'on eſt à plaindre, je vous jure,
Quand on n'eſt riche que d'honneur.

Reſolvez-vous, ſans m'amuſer,
D'accepter ou de refuſer
Le party que je vous propoſe,
Il n'eſt point d'homme ſans défaut,
Chacun eſt bon à quelque choſe,
Je le ſuis à ce qu'il vous faut.

RE'PONSE

A M. D. V.

EH ! bons Dieux, qui le pourroit croire !
De ſi beaux vers ſur une poire ?
Et fuſt-elle de ſaint Lezin,
Quel Voiture, ou quel Sarazin
Diſputeroit avec ces Belles
De la gloire des bagatelles,
Quand afin de nous mieux charmer
Elles ſe meſlent de rimer ?
Pour moi que l'injuſte Nature
Ne fit Saraſin ni Voiture,
Je m'y trouve bien empêché ;
Mais il faut tenir ſon marché,
Je n'aime point à me dédire ;
Je l'ai dit, il faut vous écrire.
Helas ! quòy vous écrire encor ?
Ces poires à la robe d'or,
Si mignonnes, ſi parfumées,
Ces deux poires nos bien aimées,
Et dont vous faiſiez tant de cas,
Ces poires ne ſont plus, helas !
Ou ne ſont que poires d'angoiſſe ;
Car pour ſi peu que l'on connoiſſe
Combien elles eurent d'appas,
On en pleure, on en creve, helas !
C'eſtoit bien raiſon que la voſtre
Eût beaucoup plus d'eſprit que l'autre,

Elle en eut trop pour ſon malheur,
Et ſe perdit avec ſa ſœur :
Voici de l'une & l'autre poire
La triſte & lamentable hiſtoire.
Fiere de vous appartenir,
Et gardant en ſon ſouvenir
Vos loix, vos ſeveres paroles,
(Car ce n'étoient pas poires molles)
La vôtre ſans ſe contenter
De vivre, croître & vegeter,
Pour s'inſtruire & pour profiter,
Ne faiſoit jamais qu'écouter ;
Sur tout elle preſtoit l'oreille,
Quand cette fille ſans pareille,
Sapho nôtre grande merveille,
La mere des tendres amours,
La mere des tendres diſcours,
Au jardin tenoit ſes grands jours.
Or elle entendoit que ſans ceſſe
Chacun y parloit de tendreſſe,
Lettre, billet, ou compliment,
Tout finiſſoit par tendrement,
De travers ou de bonne grace
Tendre trouvoit par tout ſa place,
Juſqu'à mettre à landreriry
Un petit endroit attendry.
Que fit-elle ? à force d'entendre
Il luy prend une amitié tendre
Pour un Abricot ſon voiſin,
Elle l'appelle ſon couſin,
Le voit, l'entretient, le careſſe,
Ce n'étoit pourtant que tendreſſe ;
Souvent en ce doux entretien
Tout un jour ne lui dure rien,
Hors de là l'ennuy la devore
Ce n'eſtoit que tendreſſe encore :

Conrat ſage comme un Caton, a pourtant au cœur (ce dit-on) landrerirette, un petit endroit attendry, landreriry.

Mais qui peut reſiſter au ſort ?
Comme l'Abricot l'aimoit fort,
Et que même il n'aimoit rien qu'elle,
Qu'il eſtoit beau, qu'elle eſtoit belle,
Et qu'ils ſe voyoient nuit & jour,
Leur amitié devint amour ;
Je voyois la Poire parée,
Sa douceur faire la ſucrée,
Ne pouvoir tenir dans ſa peau,
Montrer ce qu'elle avoit de beau,
Regarder l'Abricot ſans ceſſe.
Qu'eſt-ce cy, lui diſois-je ? qu'eſt-ce ?
Je vois de l'amour ſur le jeu,
Bien, je cacherai vôtre feu,
A vôtre tour ſoyez diſcrete,
Et quand quelque nouveau Poëte,
Quelque Cavalier inconnu,
Au Samedy nouveau venu,
Quelque Dame jeune & galante
Dira, c'eſt donc là cet Acante ?
Je ne ſçai pas s'il écrit bien :
Mais pour le moins il ne dit rien.
Vous qui ſçaurez que mon ſilence
N'eſt pas toûjours ce que l'on penſe :
Qui par vos maux, par vos tourmens
Jugerez de ce que je ſens,
Qui verrez enfin ma pauvre ame
Brûler d'une ſemblable flâme :
Se ronger d'un pareil ſoucy,
Poire, n'en dites rien auſſi.
Cependant la poire enflâmée,
Croiſſoit, aimoit, eſtoit aimée,
Eſtimoit ſon ſort bien-heureux :
En vain pour combattre ſes feux,
Son voiſin, l'arbre de Pirame,
Qui porte le deüil de ſa Dame,

C'eſt un grand Meurier qui eſt tout auprés.

Et l'Amante aux paſles couleurs
Clitie, & quelques autres fleurs
Du Païs des Metamorphoſes,
Qui ſçavent de ſi belles choſes,
Luy diſoient chacun à ſon tour,
C'eſt une peſte que l'amour.
Comme une jeune écervelée,
De mille blondins cajollée,
Quand ſa mere ſur ſes vieux ans
Lui défend de voir des Galans,
Laiſſant paſſer cette tempeſte,
Ecoute, rit, hoche la teſte,
Et dit par fois en marmottant :
Vous en avez bien fait autant.
La Poire voſtre favorite
Lui répliquoit, je vous imite,
En arrive ce qui pourra,
L'Abricot m'aime & m'aimera.
Quand nôtre amour ſeroit publique,
C'eſt un amour chaſte & pudique,
Un amour tout Platonique,
Qui ſans deſir & ſans eſpoir,
S'attachant aux loix du devoir,
Ne prétend qu'aimer & que voir.
Poſſedé d'un amour extrême,
L'Abricot n'en dit pas de même,
Il enrage, il fait le mutin,
De ce que ſon cruel deſtin
L'attache contre une muraille,
Il veut enfin, vaille que vaille
Malgré l'eſpalier & ſes cloux
(Voyez ſi les Amans ſont foux)
Courber ſa branche pour deſcendre,
Et prés de la poire ſe rendre.
Auſſi-toſt de ſon petit corps
Il y fait cent petits efforts,

La branche à ſon deſir reſiſte ,
Mais dans ſon deſir il perſiſte ,
Et menace de la quitter ,
Puis qu'elle veut tant reſiſter.
Elle ſans ſe mettre en colere ;
Trois fois comme une bonne mere ,
Luy dit , hola , mon fils , hola ?
Mais ce fou vous la laiſſe là.
Il tombe. O poire infortunée !
Et met fin à ſa deſtinée :
Aprés lui tu fis cent efforts
Pour aller joindre ſon beau corps,
En tombant de la même ſorte ,
Mais ta branche fut la plus forte ,
Et peut-être encore aujourd'huy
Tu vivrois & vivrois ſans lui ,
Si bien-tôt l'amoureux Zephire
N'eût eu pitié de ton martyre ,
Ce Dieu preſqu'au même moment ,
Parlant à Flore tendrement ,
Diſoit : Si Flore étoit mortelle ,
Je voudrois mourir avec elle.
Il entend du bruit à ce mot ,
Et voit par terre l'Abricot ;
Il voit que la Poire affligée
Se debat comme une enragée ,
Et ne demande qu'à mourir.
Je veux , dit-il , la ſecourir :
En un état ſi pitoyable
La vie eſt un mal effroyable.
Alors Zephire entre en courroux ,
Et n'eſt plus ce Zephir ſi doux ,
Qu'on trouve dans tous nos Poëtes ,
Diſant à Flore des fleurettes :
Il ſe renfonce & puis devient
Tel qu'Homere , s'il m'en ſouvient ,

Le repreſente en ſes ouvrages,
Couvrant le Ciel d'épais nuages,
Avec ces autres inſolens,
Qui ne ſont nullement galans:
Il ſouffle, & la poire abbatuë,
Rend graces au coup qui la tuë;
Comme elle avec même douceur
Tombe auſſi ma poire ſa ſœur,
Qui l'aimoit d'un amour extrême,
Et preſqu'autant que je vous aime,
Ainſi qu'un gros morceau d'aimant
Attire une aiguille aiſément,
Et cette aiguille encor une autre,
Ainſi ma poire ſuit la vôtre,
Qui roule & ſe rend auſſi-tôt
Auprés de ſon cher Abricot.
Sapho de ſes mains charitables
Releve ces trois miſerables,
Et pour s'être ſi bien aimez,
Veut que leurs corps ſoient embaumez
Et mis enſemble en marmelade.
Quiconque d'amour eſt malade,
Qu'il ſe garde bien d'en taſter,
Il verroit ſon mal augmenter,
Peut-être juſqu'à l'emporter.
Hazard pourtant, je vous le jure,
Je tenterai cette avanture;
Car enfin ſi je meurs pour vous,
Mon ſort me ſemblera trop doux.

RONDEAU
fait par Silvie.

ACHevez, cher Tirſis, achevez vôtre ouvrage,
Ne traitez plus l'amour comme un pur badinage;
A quoy bon tant de ſoins, à quoy bon tant d'ardeur,
Si depuis ſi long-temps que vous avez mon cœur,
Vous n'en demandez point de ſecret témoignage?

Vous n'avez de ma foy ni promeſſe ni gage,
Quoy! pour les obtenir manquez-vous de courage?
Si l'amour vous conduit, qui vous peut faire peur?
Achevez.

Ecoutez de mes yeux l'intelligent langage.
Lors que vous m'approchez je change de viſage,
Dans mon ame l'amour ſurmonte la pudeur,
Mon front eſt couvert de honte & de rougeur.
Ah! timide Tirſis, en faut-il davantage!
Achevez.

REQUESTE DES AMANS CONTRE LES FILOUX.

PRince le plus aimable, & le plus grand des Rois,
Nous venons implorer le ſecours de vos Loix :
Tout l'Etat amoureux vous adreſſe ſes plaintes.
Vous ſeul pouvez calmer nos ſoucis & nos craintes,
Vous ſeul pouvez nous faire un ſort qui ſoit plus doux,
L'amour même ne peut nous rendre heureux ſans vous.
La nuit ſi favorable aux flâmes amoureuſes,
A beau nous préparer les faveurs precieuſes :
Sans reſpecter ce Dieu, les Voleurs indiſcrets
Troublent impunément ces myſteres ſecrets :
Chaque jour leur audace éclate davantage,
On ne va plus la nuit ſans ſouffrir quelque outrage :
On trompe d'un jaloux les regards curieux :
Mais d'un filoux caché l'on ne fuit point les yeux :
Comme on n'oſe marcher ſans avoir une eſcorte,
On ne peut ſe gliſſer par une fauſſe porte,
Et ſeul au rendez-vous ſi l'on veut ſe trouver,
On eſt deshabillé avant que d'arriver.
La nuit dont le retour ramenoit les delices
Ces paiſibles momens à l'amour ſi propices,

Deſtinez ſeulement à de tendres plaiſirs ;
Ne ſont plus employez qu'à de fâcheux ſoupirs ;
Les maris raſſeurez, les meres ſans alarmes, [mes.
Dans un ſi grand deſordre ont ſçeu trouver des char-
La nuit n'eſt plus à craindre à leur eſprit jaloux,
Ils dorment en repos ſur la foy des Filoux :
Ils aiment le plaiſir qui nous tient en contrainte,
Et la frayeur publique a diſſipé leur crainte.
O vous qui dans la paix faites couler nos jours,
Conſervez dans la nuit le repos des amours ;
Que du Guet ſurveillant la nombreuſe cohorte
Nous ſerve à l'avenir d'une fidelle eſcorte ;
Qu'ils ſauvent des voleurs tous les amans heureux,
Et ſouffrent ſeulement les larcins amoureux : [rance
Qu'ils nous oſtent la crainte, & qu'en toute aſſû-
Nous goûtions les plaiſirs de l'ombre & du ſilence.
En faveur de l'Amour finiſſez noſtre ennuy,
Vous n'avez pas ſujet de vous plaindre de luy :
Ce Dieu dont le pouvoir domine tous les autres,
En vous donnant ſes loix, ſemble avoir pris les vôtres:
Il garde pour vous ſeul ce qu'il a de plus doux,
Il commande par tout, & n'obeït qu'à vous ;
Il ſepare de vous l'éclat de la Couronne,
Et fait qu'on aime en vous voſtre ſeule perſonne.
Plaiſir, que rarement les Rois peuvent goûter,
Et duquel toutefois vous ne pouvez douter.
Ainſi puiſſe le Ciel, pour vous faire juſtice,
Au moindre de vos vœux eſtre toûjours propice,
Epargner vos ſouhaits, prevenir vos deſirs,
Et remplir voſtre cœur de joie & de plaiſirs : [pire,
Mais comme il n'en eſt point hors l'amoureux em-
Et qu'un Roy ne peut eſtre heureux s'il ne ſoûpire,
Puiſſiez-vous de l'amour ſecrettement charmé,
Toûjours fort amoureux, eſtre toûjours aimé ;
Et ſans vous deſirer de nouvelles conqueſtes,
Puiſſiez-vous demeurer dans l'état où vous eſtes.

RE'PONSE.
DES FILOUX
A LA REQUESTE DES AMANS.

PRince, dont le ſeul nom fait trembler tous les Rois,
Suſpendez un moment la rigueur de vos Loix,
Souffrez que les Voleurs vous demandent juſtice
Contre de faux Amans tous remplis d'artifice :
Si l'on les croit, ils ſont de nous fort maltraitez,
Nous nous oppoſons ſeuls à leurs felicitez ;
Nous troublons leurs plaiſirs, les nuits les plus obſcures
N'ont plus pour leur amour de douces avantures :
Où ſont-ils les Amans que nous avons volez ?
Commandez qu'on les nomme, & qu'ils ſoient enrôlez.
Helas ! depuis dix ans que nous courons ſans ceſſe,
Nous n'avons pû trouver ni Galans, ni Maîtreſſes ;
Et pour noſtre malheur, nous n'avons jamais pris
Ni portraits precieux, ni braſſelets de prix :
En vain ſans reſpecter, Plumes, Soutanes & Croſſes,
Nous avons arreſtez & Chaiſes & Caroſſes ;
Nous ne trouvons jamais où s'adreſſent nos pas,
Que plaideurs, que joüeurs, que chercheurs de repas,
Que courtiſans chagrins, que chercheurs de fortune,
Dont la foule, grand Roy, ſouvent vous importune;

Mais de tendres Amans, vrais eſclaves d'Amour,
On en trouve la nuit auſſi peu que le jour.
C'eſtoit au temps jadis que les Amans fideles
Pour tromper les Argus, montoient par les échelles,
Qu'on les voloit ſans peine au premier point du jour,
Et qui cachoient leur vol autant que leur amour.
Sous vôtre grand Ayeul, d'amoureuſe memoire,
Les Filoux nos ayeuls celebres dans l'Hiſtoire,
Ne paſſoient pas de nuits ſans prendre à des Amans
Des portraits enrichis d'or & de diamans;
Et chacun ſans Placet, ſans tant de doleance,
Rachetoit ſon portrait, & payoit le ſilence.
C'eſt ainſi qu'on aimoit en ce ſiecle ſi doux,
Sous un Prince charmant qu'on voit revivre en vous.
Mais aujourd'hui qu'Amour daigne ſuivre la mode,
Que le moindre reſpect paſſe pour incommode,
Nous trouvons tout au plus quelques pauvres Coquets,
Qui n'ont jamais ſur eux que des Madrigalets:
Ils courent nuit & jour, ſe tourmentant ſans ceſſe,
Sans jamais enrichir ni voleurs ni Maîtreſſe.
Qu'ils marchent hardiment, ils font peu de jalour,
Et n'ont à redouter ni Maris ni Filoux.
Pour tous leurs rendez-vous, ils peuvent prendre eſcorte
Sans beſoin de la nuit ni de la fauſſe porte:
Mais la licence regne avecque tant d'excez,
Qu'ils oſent bien ſe plaindre & donner des Placets.
Ne les écoutez pas, ils ſont pleins d'artifice,
Prononcez cet Arreſt tout rempli de juſtice:

Un Amant qui craint les Voleurs,
Ne merite point de faveurs.

PROCURATION D'AMOUR.

FUT preſent devant Nous Notaire du grand Dieu,
Dont le ſacré carquois ſe fait craindre en tout lieu,
Et qui pour triompher ne veut pas d'autres armes
Que la ſeule douceur de ſes aimables charmes,
Tendre & diſcret Amant Meſſire Endimion,
Toûjours ferme & conſtant en ſon affection,
Demeurant dans Erice, au cœur percé de fleches,
Où l'on voit mille Amours entrer en mille breches,
Qui pour ſon Procureur Apollon a commis,
L'un de ſes Confidens & plus fidels amis,
Auquel pour cet effet il a donné puiſſance,
Ainſi comme pour lui d'agir en ſon abſence
Prés de ſa chere Amante, à qui l'œil du Soleil
Dans ſon vaſte contour ne voit rien de pareil,
Et dans qui le Deſtin propice & favorable
Eut ſoin de renfermer tout ce qu'on voit d'aimable:
Et donne d'abondant au ſuſdit Apollon
Ledit Conſtituant noble homme Endimion,
Plein pouvoir de toucher des mains de la Rebelle
Ce qu'elle peut devoir à ſon amour fidelle,
En un mot d'en tirer le plus qu'il ſe pourra,
Bons mots, bons entretiens, faveurs, & cetera;
Lui bailler du receu décharge ſuffiſante,
Telle que cette Belle en demeure contente,
Et que ſur le refus par ſa ſeverité
De payer les ſalaires à ſa fidelité,

De la faire appeller au Tribunal d'Erice,
Pour s'y voir condamner à payer ſon ſervice;
Et ſuivant l'équité d'un juridique Arreſt,
Rembourſer ſon amour avecque l'intereſt,
Meſme la prendre au corps, en cas que l'inhumaine
Ne voulut de douceur reconnoiſtre ſa peine;
A charge toutefois par ledit Procureur
Qu'Endimion commet de ſon bien Receveur,
De rendre un compte exact ſi-toſt que ſa conduite
Pourroit enfin tirer d'une juſte pourſuite.
Ne deſire & n'entend ledit Conſtituant,
Que ſondit Procureur en qualité d'Agent,
Dans cette qualité aucun autre il ſubroge,
Voulant expreſſément, au cas qu'il y déroge,
Et qu'il ſouffre qu'un tiers luy preſte ſon ſecours,
Qu'il ſoit décheu du droit de traiter ſes amours.
Fait ainſi que deſſus, és Etudes d'Erice,
Preſens à cet écrit Alcandre & Berenice,
Environ le midy, juſtement dans le jour
Qu'on commence à compter les Kalandes d'Amour,
Par nos cœurs aſſervis à l'amboureux Empire,
Et de noſtre Priſon l'an mil ſix cens le pire.

VERS

VERS ENVOYEZ
A MADEMOISELLE
DE SCUDERY,

Pour accompagner une corbeille pleine de bijoux, dont les Filoux luy faiſoient preſent pour ſes Etreines.

CEs hommes redoutez que l'on nomme Filoux,
Dont vous avez pris la défenſe,
Sont de leur gloire trop jaloux,
Pour demeurer dans le ſilence :
Ils parlent, mais bien foiblement,
N'ayans aujourd'huy la puiſſance
De marquer leur reconnoiſſance
Que par des ſouhaits ſeulement.

Si la fortune favorable
Jettoit un doux regard ſur eux,
Et que devenant plus traitable,
Elle favoriſaſt leurs vœux,

Quand du butin ils feroient leur partage,
Le plus riche ſeroit pour vous faire un hommage.

Tous les jours en faiſant leurs courſes,
Ils rapportent aſſez de bourſes,
Dont l'eſpoir les va devançant;
Car pipez de leur bonne mine,
Quand au fond on les examine,
On n'y rencontre que du vent.

Telle eſt celle que dans ce jour
Nous vous preſentons pour étreine,
Nous en avons fait choix ſur plus d'une douzaine;
Priſes en Ville ou dans la Cour,
Car la nuit nous ne ſçavons pas,
Où le hazard guide nos pas.

Nous prîmes la même journée
Le braſſelet plein de petits bijoux,
Qu'une Dame peu fortunée
Venoit de recevoir avec un billet doux.
La Belle croyant nous toucher,
Nous en conta toute l'Hiſtoire,
Que ſans peine elle nous fit croire,
Mais nos cœurs furent de rocher.

Si nous vous ſommes neceſſaires,
Sans vous faire tant de diſcours,
Nous quitterons en tout tems nos affaires;
Pour vous offrir noſtre ſecours.
Dans le beſoin ſonnez fort voſtre cloche,
Soudain le Balafré, la Roche,
Bras de Fer, & Roland ſans peur
Vous ſerviront avec ardeur,
Car ce ſont des gens ſans reproche.

RE'PONSE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY,

A une jeune Damoiſelle qu'elle ſoupçonne luy avoir fait cette galanterie.

VOſtre injuſtice eſt ſans égale,
De faire parler des Filoux,
Lorſque d'une main liberale
Vous donnez d'aimables bijoux.

Croyez-moy, Charmante Celie;
Vous ne ſçauriez vous déguiſer,
Et voſtre Muſe eſt trop polie,
En vain elle veut m'abuſer.

Je connois ſa délicateſſe,
Son air charmant & ſes appas,
Et je ne ſçay quelle tendreſſe
Que les autres Muſes n'ont pas.

En vain le Balafré, la Roche,
Entreprendroient de me duper,

Et je vous fais un doux reproche ;
De me vouloir toûjours tromper.

Vous ſçavez pourtant trop bien feindre ;
Et mon cœur vous feroit pitié,
S'il commençoit un jour à craindre
D'eſtre ſurpris en amitié.

Reprenez-vous, chere Celie,
Et promettez-vous deſormais,
Que ſoit ſerieux, ſoit folie,
Vous ne me tromperez jamais.

LE SOUFFLET.

Ces Vers ont eſté envoyez par Sapho, avec un ſoufflet fort joly.

On ſuppoſe que c'eſt luy qui parle à la Dame.

AUtrefois en Zephir je voſois par les plaines ;
Et ſentois les ardeurs des amoureuſes peines :
Maintenant en ſoufflet je me vois tranformé,
Et ne puis plus courir aprés l'objet aimé.
Flore pour me punir, me changea de la ſorte,
Pour un Zephir d'hyver j'ay l'haleine aſſez forte,

Et je vous ſerviray juſqu'au mois des Amours,
Où l'aimable Printemps ramene les beaux jours.
Ce fut moy, malheureux, (oſerois-je le dire ?
Ah ! quand j'y penſe encore, mon triſte cœur ſoû-
pire)
Qui badinant un jour avec des jeunes fleurs,
Ternis inſolemment leurs plus vives couleurs,
Sans ſçavoir que . . . . . voſtre chere conqueſte
Vouloit vous les donner le jour de voſtre feſte.
Lors elle s'en plaignit, Flore s'en courrouça,
Et pour la contenter, me bannit, me chaſſa,
M'interdit les jardins de toute la Nature,
Et me fit prendre enfin cette triſte figure :
Mais ſi je puis paſſer l'hyver auprés de vous,
De nul autre Zephir je ne ſerai jaloux.

LA TUBEREUSE A CELIE, LE JOUR DE SA FESTE.

ANgelique, ou Celie, ou tous les deux enſem-
ble,
Malgré toutes les fleurs, que ce beau jour aſſemble,
Je veux tous vos regards, toute voſtre amitié,
Ou ne leur rien laiſſer que regards de pitié.
Des bords de l'Orient je ſuis originaire,
Le Soleil proprement ſe peut dire mon pere,

Le Printemps ne m'eſt rien, je ne le connois pas ;
Et ce n'eſt point à lui que je dois mes appas.
Je l'appelle en raillant le pere des Fleurettes,
Du fragile Muguet, des ſimples Violettes,
Et de cent autres fleurs qui naiſſent tour à tour,
Mais de qui les beautez durent à peine un jour.
Voyez-moi ſeulement, je ſuis la plus parfaite,
J'ay le teint fort uni, la taille haute & droite,
Des roſes & des lis j'ay le brillant éclat,
Et du plus beau jaſmin le luſtre délicat.
Je ſurpaſſe en odeur & la jonquille & l'ambre :
Et les plus grands des Rois me ſouffrent dans leur chambre.
Faut-il vous dire tout ? voſtre eſprit eſt diſcret,
Je vay lui confier mon plus galant ſecret :
J'ay ſceu plaire à Loüis, à qui tout voudroit plaire ;
Ne me regardez plus comme une fleur vulgaire.
A ſon air de Heros, à ſes exploits guerriers,
On eut dit que ſon cœur n'aimoit que les lauriers,
Que ſeule à ſes faveurs la palme oſoit pretendre,
Cependant il me voit d'un regard aſſez tendre.
Aprés un tel honneur, cedez moindres beautez,
Vous avez plus de nom que vous n'en meritez.
Vous, Celie, excuſez ſi j'ay l'ame hautaine,
Et ſi dans mes diſcours je parois un peu vaine.
Par l'avis de Sapho, je demande vos chants,
Si cheris des neuf Sœurs, ſi doux & ſi touchans,
Pour publier par tout du Couchant à l'Aurore,
Que je ſuis ſans égale en l'Empire de Flore,
Que le triſte Hyacinte, avec tous ſes appas,
Et cette fleur qui ſuit mon pere pas à pas,
Les roſes de Venus nouvellement écloſes,
Ajax ſi renommé dans les Metamorphoſes,
La fleur du beau Narciſſe, & la fleur d'Adonis,
Toutes doivent ceder à la fleur de Loüis.

M. DE SCUDERY.

ELEGIE.

REmpliſſez l'air de cris & vos grottes profondes,
Pleurez Nimphes de Vaux, faites croiſtre vos ondes,
Et que Langueil enflé ravage les treſors
Dont les regards de Flore ont embelli ſes bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes,
Vous pouvez donner cours à vos douleurs preſſantes,
Chacun attend de vous ce devoir genereux,
Les deſtins ſont contens, Oronte eſt malheureux.
Vous l'avez veu n'aguere au bord de vos fontaines,
Qui ſans craindre du ſort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoir des honneurs qu'on ne doit qu'aux Autels.
Helas ! qu'il eſt décheu de ce bonheur ſuprême !
Que vous le trouveriez different de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours ſont de ſecondes nuits,
Les ſoucis devorans, les regrets, les ennuis,
Hoſtes infortunez de ſa triſte demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voila le precipice où l'ont enfin jetté
Les attraits enchanteurs de la proſperité :
Dans les Palais des Rois cette plainte eſt commune,
On n'y connoiſt que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtans,
Mais on ne le connoiſt que quand il n'eſt plus tems.
Lorſque ſur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour ſoy le vent & les étoiles,
Il eſt bien mal-aiſé de regler ſes deſirs,
Le plus ſage s'endort ſur la foi des Zephirs,

Jamais un favori ne borne ſa carriere ;
Il ne regarde point ce qu'il laiſſe en arriere ;
Et tout ce vain amour de grandeurs & de bruit
Ne le ſçauroit quitter qu'aprés l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'Hiſtoire raconte,
Ne ſuffiſoient-ils pas ſans la perte d'Oronte ?
Ha ! ſi ce faux éclat n'euſt point fait ſes plaiſirs,
Si le ſéjour de Vaux euſt borné ſes deſirs,
Qu'il pouvoit doucement laiſſer couler ſon âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens que l'on voit chaque jour
Salüer à longs flots le Soleil de la Cour ;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompenſe
Du repos, du loiſir, de l'ombre & du ſilence,
Un tranquille ſommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ce penſer, Oronte nous rappelle,
Vous, dont il a rendu la demeure ſi belle,
Nimphes qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords LOUIS porte ſes pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchiſſez ſon courage :
Il aime ſes Sujets, il eſt juſte, il eſt ſage,
Du titre de Clement rendez-le ambitieux,
C'eſt par là que les Rois ſont ſemblables aux Dieux.
Du grand, du grand HENRY qu'il contemple la vie,
Dés qu'il ſe put vange, il en perdit l'envie.
Inſpirez à LOUIS cette même douceur,
La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur,
Oronte eſt à preſent un objet de clemence ;
S'il a crû les conſeils d'une aveugle puiſſance,
Il eſt aſſez puni par ſon ſort rigoureux,
Et c'eſt eſtre innocent que d'eſtre malheureux.

LE LOUIS D'OR A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

SAPHO, qui recevez de mille endroits divers
Tant de proſes galantes & d'agreables vers,
Jettez les yeux ſur cet ouvrage :
De grace daignez le ſouffrir ;
Quand j'eus deſſein de vous l'offrir,
Vôtre ſeule bonté m'en donna le courage.
Ainſi, rare Sapho, l'ornement de nos jours,
Sans chercher de plus longs détours,
Ni ſans m'excuſer davantage,
Je vais commencer mon diſcours.

Ne vous imaginez point, Mademoiſelle, que ce que je vais vous conter ſoient des nouvelles particulieres de la Cour, bien que j'y ſois depuis quelque temps, je n'en ſçay pas davantage. Les gens auſſi peu conſiderable, & auſſi peu empreſſez que moy, la ſuivent aſſez ordinairement ſans

la voir, ou la voyent bien ſouvent ſans la connoiſtre. L'autre jour m'eſtant retiré de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dans l'oiſiveté où je me trouvai, m'amuſant à conter ce qui me reſtoit d'argent pour mon voyage, il me tomba dans la penſée, que ſi tant de pieces differentes que je tenois, avoient du ſens & de l'intelligence dans la teſte dont elles eſtoient marquées, il n'y auroit preſque rien qu'elles ne puſſent m'apprendre; & que l'or & l'argent ayant de tout temps gouverné le monde, on pourroit ſçavoir par leur moyen des nouvelles de tous les ſiecles. A peine avois-je eu cette penſée, qu'une Piſtolle d'Italie, que j'avois ſeparée des autres, prenant bruſquement la parole pour toutes, me parla de cette ſorte :

Comme je te connois diſcret,
Je t'avertis en confidence;
Mais n'en dis rien, car c'eſt un grand ſecret,
A tort vous nous croyez manquer de connoiſſance :
La pluſpart des hommes ſont foux,
Car bien que nous ſçachions nous taire;
Nous voyons ce qu'ils font pour nous,
Et ſçavons ce qu'ils nous font faire.

Je fus fort épouvanté d'une nouveauté ſi extraordinaire, bien que je n'ignoraſſe

point que les Piſtoles ſe meſloient de beaucoup de choſes, je ne ſçavois pas encore qu'elles ſçeuſſent parler. Mais enfin m'étant un peu raſſuré, je lui repartis : Et quoy, as-tu bien aſſez d'eſprit pour répondre à toutes les queſtions que je te feray ?

Alors avec ardeur reprenant la parole,
Je dirai d'Or, repliqua la Piſtole.

Vrayment, lui dis-je, tu ne te contente pas de parler, tu fais des vers, & qui pis eſt, tu fais des pointes : Mais puiſque te voilà de ſi belle humeur, je ſuis preſt à t'écouter. Je ne ſerai pas le premier qui me ſerai engagé dans des Dialogues extraordinaires : en tout cas puiſqu'il y en a dans Lucien d'auſſi ſurprenans, il ſera mon garant. Sur tout, ſi tu me veux plaire, entretiens-moi de diverſes choſes, dont tu peux avoir connoiſſance : conte-m'en des galantes autant qu'il te ſera poſſible : mais au moins que je ne ſçache rien de certaines avantures qui ne meritent pas le nom de galanterie, & dans leſquelles les Pieces de moindre valeur que toi peuvent avoir cours.

Sur cet article par avance
J'impoſe un éternel ſilence
Aux écus d'or autant qu'aux écus blancs.

Ne craint point, interrompit gravement un double Loüis, qui mouroit d'envie de parler : ſi nous avions à t'entretenir de quelque choſe qui approchaſt de l'amour, où l'intereſt peut avoir quelque lieu, nous ne traiterions pas cette matiere ſi groſſierement ; je ne te parlerois que de ces dons utiles & ſecrets, que l'on appelle generoſité & grandeur d'ame ; que de ces perſonnes bien faites & bien faiſantes, qui pour donner courage à leurs Galans, travaillent à leur établiſſement & à leur fortune, ou de ces Galans induſtrieux, qui ſçavent faire des liberalitez ſi à propos, qu'on ne ſçauroit les refuſer. Enfin de tous ceux qui emploient leurs richeſſes pour l'utilité ou pour le plaiſir des perſonnes qu'ils aiment.

Qui ſçait de ſes grands biens faire un parfait uſage,
Eſt magnifique en équipage,
Fait tout avec profuſion,
Tâche à donner ſouvent bal ou colation :
Que s'il peut engager en quelque promenade
L'objet dont les beaux yeux l'ont ſçû rendre malade,

Son caroſſe attelé de ſix chevaux de prix,
Fait trembler ſous ſes pas le pavé de Paris:
Il ſe met en campagne, & ſans reprendre haleine,
En d'agreables lieux il conduit l'inhumaine.
Là l'aimable Muſique & les mets delicats
Par des ſoins diligens ont devancé leurs pas.
Cependant ce train magnifique,
Tous ces mets délicats, cette aimable Muſique,
Ce qui devance ou ce qui ſuit,
Et qui gagne le cœur des plus indifferentes,
Ce n'eſt que de l'argent traduit
En cent manieres differentes.

En effet, pourſuit le Loüis, recevoir ou donner de l'argent, eſt une choſe également honteuſe: même aprés l'avoir donné, quelques-uns tâchent de le ratraper. Une Dame de ma connoiſſance en uſa de cette ſorte aſſez plaiſamment, il y a quelque temps. Aprés avoir fait un preſent conſiderable à ſon Amant, elle le pria à deux jours de là, de luy preſter tout ce qu'il auroit d'argent en ſon pouvoir, pour une affaire de conſequence qui lui eſtoit ſurvenuë.

Le Cavalier ſurpris d'entendre ces paroles,
De ſa mourante bourſe arracha ſes piſtoles:
Et confus autant qu'interdit,
Les croyant prêter, les rendit.

Toutefois, continua le Quadruple, ſi

tu voulois eſtre entierement ſatisfait ; il te faudroit parler à tous ceux que tu viens de remettre dans ta bourſe. Quand nous ſommes ſeuls, comme je ſuis preſentement, nous ne ſommes pas propres à grande choſe, ni ne ſommes point d'un fort grand entretien. Cependant beaucoup de nous enſemble, faiſons tous les jours des choſes incroyables : & c'eſt en grande compagnie que nous avons contribué au gain de pluſieurs Batailles, à la priſe de pluſieur Villes imprenables, & à mille conqueſtes amoureuſes. Il m'avertit meſme de bonne foy, que le plus ſouvent la vertu des gens ordinaires n'alloit que du plus au moins.

Que leur grand nombre avoit des charmes ſi puiſſans,
Que ſouvent la plus prude & plus habile,
Qui peut reſiſter à deux cens,
Se laiſſe emporter à deux mille.

Je crois fort aiſément ce que tu dis, luy répondis-je ; mais quoi qu'il en ſoit, j'aime mieux ne m'engager en converſation qu'avec toi ſeul, de peur d'embroüiller la choſe. Tu n'as pas tant de tort, me dit-il. Si nous eſtions plus de deux, nous voudrions peut-eſtre parler tous à la fois,

comme font aſſez ordinairement les hommes quand ils ſe trouvent pluſieurs enſemble. Ecoute-moi donc tout ſeul, je t'en conjure, & ſois perſuadé que je te ferai ſçavoir des choſes aſſez curieuſes. Comme je ſuis d'un Or le plus ancien qu'on puiſſe trouver, je pourrai te conter mes avantures : car afin que tu ne t'y trompes pas, j'ai conſervé le meſme ſens & la meſme intelligence que j'ai preſentement, dans toutes les formes differentes, ſous leſquelles j'ay paru. Je fus tiré de la Mine ſous le regne du dernier Darius, & j'ay veu tout le bouleverſement de ce grand Empire. Cependant ſans te rien dire de toute la ſuite de l'Hiſtoire, & dont je te fais grace, & que je te pourrois conter ici, s'il m'en prenoit fantaiſie, il me ſuffira de t'apprendre qu'en ce temps-là je portay la figure du Conquerant qui renverſa le Trône des Perſes : & je me contenterai de te faire ſçavoir en paſſant, quelque choſe des amours de ce ſiecle-là, qui eſtoient tout-à-fait differentes de celles de celui-cy. Les langueurs, les plaintes, & les deſeſpoirs n'eſtoient point en uſage parmi les Courtiſans de ce grand Prince. Comme c'étoient tous gens accoûtumez à de promptes & grandes expeditions, ils avançoient bien

plus en un jour, qu'on ne fait maintenant en une année. Pour te confirmer cette verité, ſouviens-toy de la Reine des Amazones :

Rappelle un peu dans ta memoire
De Taleſtris la memorable Hiſtoire,
Qui pour ſe délivrer de ce mortel ennuy
Qu'on a toûjours de trop attendre,
Arriva le matin dans le camp d'Alexandre,
Et coucha le ſoir avec lui.
Mais depuis eſt venu le regne des fleurettes,
Veritable chicane en matiere d'amour.
L'on ne fait qu'en dix ans ce qu'on fit en un jour.
Encore dans ces amourettes,
Où l'on ſe brûle à petit feu,
Si l'on trouve jamais ou coquette ou cruelle,
Ce n'eſt qu'un pitoyable jeu,
Et tout ſe paſſe en bagatelle.

Mais pour te conter par ordre mes avantures, il faut que je te diſe, que long-tems aprés la mort d'Alexandre je tombai entre les mains d'un avare, qui ne ſe contentant pas de m'enfermer avec pluſieurs de mes compagnons, il nous enterra, ce miſerable, dans les fondemens d'une vieille tour, & mourut enfin ſans s'eſtre ſervi de ſon argent, ni ſans l'avoir enſeigné. Nous demeurâmes là pluſieurs ſiecles, juſques à ce qu'on nous déterra par hazard, en creuſant pour avoir les pierres des murailles

ſous leſquelles nous eſtions : nous fûmes ainſi de nouveau remis au jour, mais nous n'y fûmes pas plûtôt, que nous trouvâmes une grande difference dans le monde.

Depuis ce long enterrement
Le monde avoit changé de forme & de figure :
L'on y parloit differemment,
Tout étoit d'une autre nature.
Nous n'étions même plus à l'uſage de tous,
Puis qu'enfin en ſortant de ſous cette muraille,
Juſques à la moindre de nous
Parvint à la grandeur d'antique & de medaille.

Auſſi fûmes-nous recherchez avec ſoin des curieux qui nous firent valoir un prix exceſſif, & qui nous montroient comme le plus rare ornement de leurs cabinets. Je penſe que je ſerois encore entre leurs mains, ſi mon dernier maiſtre, qui ſe mêloit de Chimie, me jugeant d'un Or tres-pur, ne m'euſt voulu multiplier. Je ne ſçache point de tourment qu'il ne me fiſt endurer. Il eſſaya toutes choſes inutilement ; il me fit paſſer pluſieurs fois par le feu.

Mais il ne fit que s'y morfondre,
Il eut beau me fondre & refondre,
Le bon homme fut confondu,
Car je ne fus rien que fondu.

Je ne demeurai pourtant pas long-temps en cet état ; je fus donné à un Orfévre, qui m'employa à mettre en œuvre pluſieurs Diamans de prix, & fit une boëtte de Portrait magnifique. A peine étoit-elle achevée, qu'un jeune Romain l'achepta pour mettre le portrait de ſa Maiſtreſſe. Au reſte, comme l'on ne conte jamais d'hiſtoire pareille à celle-ci, ſans qu'il ſoit à propos de ſe ſouvenir de quelques vers, il faut que je t'en diſe, qui ont été traduits en François, & que j'entendis reciter à noſtre Cavalier, un jour qu'il regardoit le portrait de ſa Maiſtreſſe, & qu'il parloit à ſoi-même, ſuivant la loüable coûtume des Amans :

Malgré la rigueur de l'abſence,
L'amour qui ſçait charmer la plus forte douleur,
Vient au ſecours de ma conſtance,
Et tient ce doux propos dans le fonds de mon cœur :
Vis en repos, Tircis, ta divine Princeſſe
Partage en ce moment ta profonde triſteſſe,
Et par mille tranſports ſecondant tes deſirs,
Elle te rend avec tendreſſe
Et douleur pour douleur, & ſoûpirs pour ſoûpirs.
Alors dans l'excés de ma joye
Je ſens dans mon eſprit tant de charmes ſecrets,
Qu'en quelque rang que je la voye,
J'abandonne mon cœur aux plus hardis ſouhaits.

Amour, qui prend le ſoin d'une flâme ſi belle,
Afin de la rendre immortelle,
A nos cœurs amoureux donne une même loy :
Que je ne vive que pour elle,
Qu'elle ne vive que pour moi.

Tu jugeras par ces vers, que c'étoit un ſimple Cavalier, qui aimoit une perſonne fort au-deſſus de lui ; & je ne t'en dirai pas davantage ; car en matiere de digreſſions, comme de folies, les plus courtes ſont les meilleures : Auſſi ſans m'arrêter à cette Hiſtoire, je t'apprendrai que je paſſai entre les mains d'un autre Maiſtre, qui m'emploïa d'une maniere bien differente, quoiqu'au meſme uſage : il me fit ſervir à cinq ou ſix Portraits en moins de rien, & j'eus le divertiſſement de voir que tantoſt la Blonde chaſſoit la Brune, ſelon que la Blonde ou la Brune regnoit dans ſon cœur : j'avois pourtant bien du dépit de ce qu'il en quittoit quelquefois une belle pour une laide ; car il ne lui importoit, pourveu qu'il changeaſt. Il ne laiſſoit pas avec tout cela d'avoir des momens bien amoureux ; & il me ſouvient qu'un jour qu'il attendoit ſa derniere Maîtreſſe, il dit pluſieurs fois d'un air aſſez languiſſant, paſſionné & chagrin.

Qu'une impatience amoureuſe
Eſt un ſupplice rigoureux !
Qu'une heure qu'on attend, & qui doit être heureuſe,
Cauſe de momens malheureux !

Quoi, Climene n'eſt point venuë ?
Cette ingrate ne m'aime pas :
Qui pourroit l'avoir retenuë,
Si l'amour conduiſoit ſes pas ?

Enfin ce galant homme ſe laſſa de celle-cy comme des autres, & quelque temps aprés l'avoir quittée, comme il étoit changeant en tout, il fit faire de ſa boëtte de portrait deux tables de diamans. Nous fûmes enſuite au ſervice d'une Dame, qui nous donna bien du plaiſir avec ſes façons : elle avoit deux Galans, dont l'un étoit fort riche & fort ſot, mais faiſant grande dépenſe : l'autre eſtoit bien fait, plein d'eſprit & de cœur, mais marchant à fort petit train.

Auſſi pour adoucir cette fiere inhumaine,
Ecrire juſte & parler bien
Ne luy purent ſervir de rien :
Il perdit ſes pas & ſa peine ;
Car par un ſilence éloquent,
L'autre, ſans dire mot, luy contoit de l'argent.

Cependant le regne de cette Belle finit

en moins de rien. L'un ſe laſſa de ſouffrir, & l'autre de payer ; & je fus ſeparé des diamans avec leſquels j'avois eſté depuis long-temps, pour eſtre employé à mille uſages differens. Je fus tantoſt en bague, tantoſt en montre, tantoſt en chaîne ; mais ſur toutes choſes je devins un des plus jolis Cachets du monde : je portai la figure d'un petit Amour, qui au lieu d'avoir ſon bandeau ſur les yeux, l'avoit ſur la bouche, & qui marchant comme à la dérobée & fort doucement, tenoit une de ſes mains devant ſon flambeau, pour en cacher la clarté : ces cinq paroles eſtoient écrites autour :

Ny le bruit, ny l'éclat.

Je pourrois bien te conter ici mille choſes ſi je voulois : mais ma qualité de Cachet m'en empêche : & je te puis même aſſurer que jamais perſonne n'a rien ſçû des myſteres dont j'ai eſté dépoſitaire.

Mon empreinte toûjours heureuſe
Ne ferma jamais de Poulet,
Ny ne ſervit à de Lettre amoureuſe,
Qui viſt éventer ſon ſecret.

Il fallut pourtant changer de condition

avec le temps Je fus encore fondu pluſieurs fois, & j'ai ſervy à pluſieurs Statuës; j'ai eſté employé tantoſt à celle d'un Heros, d'un demi-Dieu, d'une Deeſſe, d'un Homme, & tantoſt à celle d'un animal : mais à la verité, bien que j'aye eſté dans tant de conditions differentes, je n'ai jamais pû devenir Or potable, quelque ſoin qu'on y ait apporté : je ſuis revenu en monnoye pluſieurs fois ; & il n'y a point d'uſage où je n'aye eſté mis : tantoſt j'ai eſté employé pour payer, tantoſt pour preſter, tantoſt pour donner, rarement pour honorer la vertu, mais plus rarement encore pour la recompenſe d'un Poëte. Les choſes magnifiques & flateuſes qu'ils diſent de tous ceux qui leur peuvent faire du bien, leur ſont preſque toûjours inutiles.

Leur merite eſt toûjours connu,
Mais les grands Seigneurs ſont étranges,
Et qui ſubſiſte de loüanges,
Vit avec peu de revenu.

Mais pour ne m'arreſter pas davantage, il faut que je t'apprenne que j'ai preſque couru toute la terre ; que j'ai eſté Sequin en Turquie, Mouton à la grande laine, Noble à la Roſe, & Jacobus en

Angleterre, Double Ducat en Eſpagne; & que je te pourrois conter mille ſortes de choſes; mais j'aime bien mieux qu'on m'accuſe d'avoir oublié beaucoup que d'avoir trop dit. Il me ſuffira donc de t'apprendre, qu'aprés toutes ces avantures, comme je ſemblois eſtre deſtiné au ſervice des Dames, je fus remis en œuvre, & fus employé en une paire de pendans d'oreilles. Je ne fus pas plûtoſt en cet eſtat, que je beniſſois ma bonne fortune, m'imaginant que je ne pouvois manquer d'eſtre du ſecret de la perſonne que j'allois ſervir : & je crûs que tous ces petits mots qu'on diſoit ſi bas, eſtoient des choſes ſi agreables, que j'aurois un plaiſir extrême à les entendre. Je fus pourtant bien attrapé quand je connus que ce n'eſtoit le plus ordinairement que des ſecrets que tout le monde ſçavoit, que de fauſſes confidences, & que des ſottiſes dites avec précaution. Je m'aviſai même qu'il y avoit certains Galans qui parloient à ma Maîtreſſe de cette ſorte, pour faire les importans; ou pour faire croire à ceux qui les voyoient, qu'ils n'étoient point mal avec une Dame auſſi bien faite. Cependant comme celle-cy eſtoit fort coquette, & qu'elle écoutoit à droit & à gauche, chacun de nous n'avoit que la moitié de

ſon ſecret : ce n'eſt pas que la plûpart du temps ce ne fuſt la même choſe ; car ce qui entroit par une oreille, ſortoit par l'autre : ſur tout, pour les reprimandes d'une vieille Dame, qui lui faiſoit ſouvent des leçons. Enfin, je n'aurois jamais achevé, ſi je voulois dire tout ce qu'on entend à l'oreille d'une Coquette, & tout ce que j'appris au ſervice de celle-là. Elle l'eſtoit ſi fort, qu'aprés avoir trompé tout le monde, tout le monde la quitta.

Vous qui penſez avec adreſſe
Fourber & coquetter ſans ceſſe,
Meſme choſe vous aviendra,
Autant vous en pend à l'oreille,
Et quiconque coquettera,
Craigne une avanture pareille.

Enfin aprés m'eſtre beaucoup ennuyé avec la Belle dont je viens de parler, je faillis à perir abſolument : car une Demoiſelle ſuivante nous vola, & me ſepara des Emeraudes avec leſquelles j'eſtois depuis un temps ſi fâcheux : ſi bien que je fus briſé en mille pieces, & mis au billon avec quelque paſſement d'argent. Je ne fus pas plutoſt en cet eſtat, qu'il ne tint preſque à rien que je ne fuſſe donné à ces hommes impitoyables

impitoyables & cruels, qui à force de coups de marteaux mettent l'or en feüille ou en couleur. J'eſtois aneanti ſi cette derniere avanture me fuſt arrivée ; & je te laiſſe à penſer le grand plaiſir que j'aurois eu, ou quel avantage ce doit eſtre, de ſervir à la dorure d'un plancher, d'eſtre appliqué au derriere d'un carroſſe, ou de finir malheureuſement ſa vie en papier doré. Ma bonne fortune me garantit de tous ces malheurs, & je ſuis parvenu à la dignité, & en l'eſtat où tu me vois, dans lequel je ſouhaite de durer à jamais ; car ni l'image de tant de Princes que j'ay portée, ni la figure du grand Alexandre que j'ay conſervée durant tant de ſiecles, ne m'embelliſſoit point tant que celle du jeune Heros que je porte aujourd'huy, qui avec toutes les vertus qui manquoient à l'autre, & avec encore plus de courage que lui, s'il ne venoit de donner la Paix, auroit trouvé la conqueſte de tout le monde aiſée.

Aux lauriers immortels qui couronnent ſa teſte,
Jules vient de meſler les myrthes de l'Amour.
Un calme bienheureux ſuccede à la tempeſte,
La Diſcorde eſt rentrée dans ſon triſte ſéjour.
Nous ne verrons former nos heureuſes années
Que de beaux & paiſibles jours.
De nos cruelles deſtinées
Jules vient d'arreſter le pitoyable cours.

Cependant il eſt tems que je finiſſe de peur de t'ennuyer, & que je te laiſſe en repos pour ce ſoir. S'il te prend fantaiſie d'en ſçavoir davantage, tu n'as qu'à t'informer à d'autres pieces, à qui il ſera arrivé des choſes d'une nature differente.

Noſtre Dialogue finit ainſi, & le Loüis n'eut pas plûtoſt ceſſé de parler, que je pris la reſolution d'avoir quelques jours aprés une pareille conference avec les autres : à quoi je n'aurois pas manqué, ſi toute cette bonne compagnie ne ſe fuſt bientoſt ſeparée, & ſi je n'euſſe vû avec un déplaiſir tout-à-fait ſenſible, qu'il m'eſtoit impoſſible de faire de longues converſations, & de retenir long-tems mon argent avec moi.

REPONSE
DE MADEMOISELLE
DE SCUDERY,

VOus ſçavez bien, Monſieur, que je ſuis accoûtumée d'entendre parler des Lapins, des Fauvettes & des Abricots: mais aprés tout je n'ay pas laiſſé d'eſtre ſurpriſe de la converſation que vous avez euë avec voſtre Loüis d'or : & je le trouve ſi bien inſtruit des choſes du monde, que j'en ſuis étonnée.

Quand il ſeroit du tems des premiers Jacobus,
Des Nobles à la Roſe & des vieux Carolus,
Il ne ſçauroit pas plus de choſes.
Ovide a moins que lui fait de Metamorphoſes;
Il fait aux plus Galans d'agreables leçons;
Il raille, il fait des vers de toutes les façons:
Mais ce qu'il fait de plus étrange,
C'eſt qu'entre mes mains il ſe range:
Car ſes freres ne m'aiment pas.
Ils n'ont auſſi pour moi que de foibles appas,
Et par le mépris je m'en vange.
Mais pour ce Loüis d'or que je reçois de vous,
De qui la gloire eſt immortelle,
Qui ne craint plus ni touche ni coupelle,
Il fait ſeul un treſor dont mon cœur eſt jaloux.

Voila, Monſieur, tout ce qu'une malade vous peut répondre ; mais je vous aſſure que ce n'eſt pas tout ce qu'elle penſe ; & que ſi Sapho ſe portoit bien, elle vous loüeroit de meilleure grace, & vous remercieroit avec plus d'eſprit. Que ſçai-je même ſi paſſant des loüanges de voſtre Loüis d'or à un ſujet plus relevé, elle ne ſe ſentiroit point inſpirée de vous parler,

D'un Loüis dont la vie en merveilles feconde
Eſt l'ouvrage du Ciel, & le bonheur du monde,
Dont le bras triomphant, & les charmes vainqueurs
Domptent les Nations, & captivent les cœurs.
D'un Jules, dont les ſoins redonnent à la France
Les jeux & les plaiſirs, la paix & l'abondance,
Qui va faire couler dans nos heureux climats
Ces larges fleuves d'or, la force des Eſtats,
Et gemir de regret le Pactole & le Tage,
Que la Fable a flatez d'un pareil avantage.
D'un Jules dont les ſoins ont nos deſirs bornez,
Dont les ſages conſeils juſtement couronnez
Font voir à l'Univers, que la plus belle gloire
Eſt de ceſſer de vaincre au fort de la victoire.

Mais je m'apperçois que ce ſujet-là eſt trop relevé pour moi, & qu'il vaut beaucoup mieux ne rien dire, que de n'en dire pas aſſez. Il n'en eſt pas de même de vous, Monſieur, au contraire je vous exhorte à faire quelque ouvrage plus grand à la gloire de ceux que vous avez loüez en huit vers

ſeulement, car il ne faut pas faire des portraits en petit d'un grand Heros, comme on en fait d'une Maîtreſſe, puis qu'on ne doit avoir les uns que pour les cacher, & les autres doivent eſtre veus de tout le monde.

CHANSON.

SOus ces ombrages verts un Amant le plus tendre
Que l'amour ait jamais charmé,
Un ſoir voyant qu'Iris ne pouvoit ſe défendre
Des violens tranſports qui l'avoient enflâmé;
O nuit, s'écria-t-il, devenez plus obſcure,
Et cachez mon bonheur à toute la Nature.
Celle pour qui je meurs ſe rend à mes deſirs:
A ces mots, éperdu d'amour & de plaiſirs,
Il n'en pût dire davantage,
Et l'on n'entendit plus dans le ſombre bocage
Qu'un murmure confus de languiſſans ſoûpirs.

Autre Chanſon.

Foreſts ſolitaires & ſombres,
Où la fraîcheur, le ſilence & les ombres
Se conſervent malgré le jour,
Ne ſçauriez-vous charmer le mal qui me poſſede?
Et n'avez-vous point de remede
Contre un cruel & malheureux amour?

Autre Chanson.

Le doux ſilence de nos bois
N'eſt plus troublé que de la voix
Des oiſeaux que l'Amour aſſemble,
Bergere qui fais mes deſirs,
Voici le mois charmant des fleurs & des zephirs;
Et la ſaiſon qui te reſſemble;
Ne perdons pas un moment des beaux jours,
C'eſt le tems des plaiſirs & des tendres amours.

Autre.

Il n'eſt rien dans la vie
Qui ne laſſe & qui n'ennuie,
Quand on n'a point d'amour;
Et peut-on ſans aimer paſſer un heureux jour?

Autre.

Je ſens au cœur un nouveau trouble
Qui m'inquiéte & qui me plaiſt;
En vous voyant il ſe redouble,
Je ne ſçay pas quel trouble c'eſt.

Autre.

Un Berger plus beau que le jour
Me diſoit dans ces bois au lever de l'Aurore,
Iris, ſi tu voulois que j'y revinſſe encore,
Tu me verrois mourir d'amour.
Ah! dût-il m'en coûter ma vie avec la ſienne;
N'importe, amour, faites qu'il y revienne.

Autre.

Je fuyois ſous ces verts ombrages
Un Berger qui ſur moi prenoit trop de pouvoir,
Et j'avois reſolu de ne jamais le voir,
Quand il vint me ſurprendre au fonds de ces bocages.

Ah ! que ſon air eſtoit amoureux, triſte & doux,
Que l'on eſt foible quand on aime !
Et que mal aiſément dans ce peril extrême,
Amour on auroit pû ſe défendre de vous !

Autre.

Qu'il eſt propre à ſe faire aimer,
L'amoureux Berger qui m'enflâme !
Tout ce qui peut plaire & charmer,
Eſt dans ſes yeux & dans ſon ame.
Ah ! que ſes doux regards & ſes tendres ſoûpirs
Servent bien ſes jeunes deſirs.

Autre.

Ah ! c'eſt trop verſer d'inutiles larmes,
Perfide, enfin, je trouve ailleurs des charmes ;
Un cœur fidéle
Languit pour mes yeux :
Mais, ô Dieux,
Ta paſſion m'étoit toûjours nouvelle,
Ingrat, perdons-en tous deux
La memoire cruelle.

Autre.

Dans ce bocage, où brille une jeune verdure,
Amarillis révoit au murmure des eaux,
Et laiſſant ſes troupeaux
Errans à l'avanture,
Quand l'amoureux Berger qu'enflâment ſes regards,
Raſſembla les troupeaux éparts.
Lors remarquant ce ſoin fidéle,
Retirez-vous Berger, dit-elle,
Je ſçaurai bien garder tous mes troupeaux des loups,
Mais mon cœur ne ſçauroit ſe défendre de vous.

Autre Chanson.

Etoiles d'une nuit plus belle que le jour ;
Qui penetrez ces lieux ſolitaires & ſombres,
Et qui venez malgré les ombres
Juſqu'au fonds de ces bois découvrir mon amour ;
Jugez ſi le Berger dont mon ame eſt charmée
Sçait mieux aimer que moi,
Soyez les témoins de ſa foi,
Voyez ſi j'aime & ſi je ſuis aimée ;
Et ſi vous prenez ſoin de flater les amans,
D'une ſi douce nuit prolongez les momens.

Autre.

O vous, dont le langage & ſenſible & flateur
Sçait ſi bien penetrer juſques au fonds du cœur !
Par quels charmes nouveaux ſçavez-vous faire naître
L'eſtime & l'amitié ſans vous faire connoiſtre ?
Helas ! ſi vous avez ce dangereux pouvoir,
Que ne feriez-vous point ſi l'on pouvoit vous voir ?
O vous, cruelle autant que vous eſtes flateuſe,
Pourquoi dérobez-vous à mes juſtes deſirs
Un bonheur qui pouvoit faire tous mes plaiſirs ?
Me tiendrez-vous long-tems cette loi rigoureuſe ?
Quel plaiſir prenez-vous de me faire ſouffrir ?
Et dans une recherche inquiete & douteuſe
Me faire ſi long-tems languir ?
Helas ! je ſuis trop ſenſible & trop tendre,
Pour ſupporter cette injuſte rigueur ;
Quand une douce idée a rempli tout le cœur,
On n'a pas la force d'attendre
Si j'ay ſçû me faire eſtimer,
Pourquoi ſe cacher à ma veuë ?
Ah ! ſi je ſçai jamais quel eſt cette inconnuë,
Elle ſçaura ſi je ſçai bien aimer.

M. la C. de la Suze.

L'AMOUR

L'AMOUR RAISONNABLE.

I.

JE ne ſçay ſi les chagrins de l'Amour ne ſont pas à preferer aux ennuis de ces cœurs, dont l'indifference les rend incapables d'aucun plaiſir. Le Temps à qui les Poëtes & les Peintres donnent des aîles, ne paſſe jamais que lentement pour eux.

Quoique les heures ſoient bornées,
Et que le temps ſoit court, meſme aux plus malheureux,
Si vous voulez compter les jours pour des années,
Ne ſoyez point amoureux.

II.

CE n'eſt pas qu'on ne ſe trompe de s'imaginer que l'amour n'ait que des douceurs, elle a ſes chagrins auſſi-bien que ſes plaiſirs, & un cœur ſe doit reſoudre à les reſſentir tant qu'il vivra ſous l'empire amoureux : mais on peut dire que ſouvent quelques momens de plaiſirs font oublier tous les maux qu'on a ſoufferts, & qu'un Amant qui ſçait l'art de flater, ſa douleur trouve des charmes dans cette paſſion.

L'amour a des douceurs & de charmans deſirs,
L'amour a des chagrins, des tourmens & des gènes :
Pour en connoiſtre les plaiſirs,
Il en faut connoiſtre les peines.

III.

RIen n'eſt plus difficile ni plus important que le choix d'une Maî-

treſſe, il faut qu'il ſe faſſe autant par connoiſſance que par inclination, & le repos d'un Amant eſt tellement attaché à ce choix, qu'il fait lui-meſme ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune. Il doit connoiſtre toutes les qualitez d'une Belle avant que de s'engager à la ſervir. Comme on n'aime pas toutes les fois qu'on veut aimer, on ne ceſſe pas d'aimer auſſi-toſt qu'on le ſouhaite.

Si vous faites une Maîtreſſe,
Choiſiſſez-là d'un eſprit doux,
Qu'elle ait le cœur capable de tendreſſe,
Et que ce cœur ſoit tout à vous.
Mais pour faire encore davantage,
Il faudroit la choiſir & jeune & belle & ſage.

I V.

LE nombre des Rivaux ne fait pas le merite d'une Belle. La pluſpart des hommes aiment par caprice, ou ſuivent leur inclination, ſans conſulter la raiſon. Ils s'attachent ſouvent auprés de ces beautez adroites, à qui mille cœurs ont déja paſſé par les mains, & qui ont donné le

leur à mille Amans, ou bien ils s'engagent avec ces beautez naiſſantes, qui n'ont encore rien aimé.

La belle dont le cœur eſt tout neuf en amour,
Vous fait mal à propos ſoûpirer plus d'un jour;
A peine vous peut-elle entendre:
Mais n'y ſoyez point abuzé,
Il eſt plus facile de prendre
Un cœur tout neuf qu'un cœur uſé.

V.

LEs Belles fieres peuvent devenir ſenſibles, & l'amour eſt accoûtumé à de ſemblables changemens; mais ne vous opiniaſtrez pas à ſervir ces beautez ingrates, qui ne veulent pas connoiſtre le merite d'un honneſte homme, & qui font profeſſion de cruauté: attachez-vous ſeulement auprés de ces Belles qui ne ſont fieres que par un ſentiment de vertu.

Si vous voulez dompter la fierté d'une belle,
Tâchez à vous faire aimer d'elle,
Et ſoyez aſſidus à faire voſtre cour.
Dans ces cœurs remplis de gloire
La fierté combat l'amour,
Mais l'amour bien ſouvent remporte la victoire.

VI.

JE ne conſeillerois jamais d'offrir un cœur à ces belles capricieuſes qui ne font rien par raiſon ; qui diſpenſent ſans choix les rigueurs & les graces, & qui ne conſiderent ni les ſoins ni les ſervices d'un amant. On n'eſt jamais aſſuré de leur affection ; elles déſavoüent un moment aprés ce qu'elles ont dit d'obligeant, & on ne ſçait de quelle maniere les prendre pour leur plaire.

Gardez-vous bien d'aimer une belle inhumaine,
Capricieuſe, fiere & vaine,
Car vous la perderez toſt ou tard.
Son cœur ne s'acquiert qu'avec peine,
Et ſe conſerve par hazard.

VII.

IL eſt difficile de dire de quelle humeur doit eſtre une Maîtreſſe ; les uns aiment les enjoüées, les autres en veulent aux mélancoliques : la bonne foi ou la coqueterie ſe peuvent trouver en ces divers temperammens. C'eſt à l'Amant à choiſir, ou plûtoſt c'eſt à l'Amour à l'attacher auprés de celle qui lui plaiſt. Il ne dépend pas toûjours de nous le diſpoſer de noſtre cœur.

Le choix d'une Maîtreſſe eſt aſſez difficile,
Sur tout quand on la veut jeune, belle & civile,
Et dont l'eſprit ne ſoit ni gay ni ſerieux :
Mais ſelon le commun uſage,
Si l'enjoüée a l'art de plaire davantage,
La mélancolique aime mieux.

VIII.

AUſſi-toſt qu'on a donné ſon cœur à une Belle, on ne doit ſonger qu'à lui plaire, on ne doit avoir d'autre volonté que la ſienne ; & de quelque humeur

qu'on ſoit, il faut ſe faire violence pour ſe regler ſur ſes ſentimens. Il faut étudier toutes ſes penſées pour s'y conformer, regarder toutes ſes actions pour y applaudir, & s'oublier ſoi-même pour ne ſe ſouvenir que d'elle, & pour rendre hommage à ſa beauté.

Quand on approche d'une Belle,
Et que l'on ſoûpire pour elle,
On doit lire d'abord ſon humeur dans ſes yeux.
Le veritable Amant en bonne politique,
Doit paroiſtre enjoüé, doit eſtre ſerieux,
Selon qu'elle paroiſt gaye, ou melancolique.

IX.

UN Amant eſt à plaindre, lorſque deux Belles entreprennent de s'en faire aimer : elles obſervent ſes regards, ſes paroles & ſes actions, & le plus ſouvent elles veulent penetrer juſqu'à ſes penſées. Il eſt neceſſaire pour ſon repos, qu'il ſe declare, qu'il donne ſon cœur à celle qui lui plaiſt le plus, & qu'il n'ait pour l'autre que de la civilité.

Qu'un Amant eſt dans l'embarras ;
Quand deux beautez égales en appas
En veulent à ſon cœur, & flatent ſa fortune.
C'eſt en vain qu'il ſe croit heureux,
Il vaudroit mieux pour lui n'eſtre aimé de pas une,
Que de l'eſtre de toutes deux.

X.

LA facilité qu'on trouve dans le cœur d'une Belle, eſt plûtoſt une marque de ſa foibleſſe, qu'un témoignage du mérite d'un Amant. Le hazard qui ſe meſle de tout, peut faire qu'une conqueſte ne coûte pas beaucoup de ſoins ; mais alors on doit regarder le cœur qu'on a acquis comme un bien qu'on peut perdre facilement.

L'amant qui gagne un cœur plus viſte qu'il ne faut,
A ſe voir tromper ſe hazarde :
Les cœurs que l'on prend d'aſſaut
Sont de difficile garde.

XI.

PEu de gens ſçavent faire une declaration d'amour de bonne grace, cependant chacun s'en meſle, & croit s'en acquitter heureuſement. Il faut bien prendre ſon temps pour y réüſſir. Un Amant qui ne plaiſt pas alors, court riſque de ne plaire jamais. Avant que de vous engager à parler de voſtre paſſion, examiné bien les diſpoſitions qu'on a de vous écouter.

Je vous aime ſont trois mots
Qu'un Amant dit dés qu'il ſoûpire;
Mais ce n'eſt rien que de les dire,
Si l'on ne les dit à propos.

XII.

LOrſque l'amour commence à naiſtre, un Amant n'a point de plus preſſant deſir que d'en parler à celle qu'il aime, & il ſe rendroit malheureux, s'il pretendoit le lui cacher toûjours. Il ne faut point

douter qu'il ne lui ſoit avantageux, qu'elle connoiſſe en meſme temps ſa paſſion & ſon reſpect.

Il ne faut pas qu'on s'obſtine
A ſe taire nuit & jour :
Mais avant qu'un Amant parle de ſon amour ;
Il eſt bon qu'on la devine.

XIII.

UN regard dit plus en un moment que les plus longs diſcours, & le langage des yeux n'eſt pas celui qui perſuade le moins. Non ſeulement il eſt expreſſif, amoureux & languiſſant ; mais il eſt extrémement hardi, & les Amans peuvent dire par ce muet langage tout ce qu'ils veulent, malgré la défence des Belles, & ſans qu'elles puiſſent s'en fâcher.

Le langage des yeux eſt un charmant langage,
Et c'eſt le ſeul dont l'uſage
Eſt à la mode en tous lieux.
Il peut meſme adoucir une beauté farouche :
Et l'expreſſion de la bouche
Doit ceder à celle des yeux.

XIV.

QUelque longue que puiſſe eſtre une converſation, elle paroiſt toûjours trop courte aux Amans. Ils ſont tellement charmez dans leur entretien, qu'ils voudroient y paſſer le reſte de leur vie. Ils ne ſe quittent qu'à regret, & il ſemble qu'ils ne ſe ſoient jamais parlé, & qu'ils ayent à traiter de toutes les affaires du monde.

Qu'on s'entretienne ſans ceſſe
Avec une aimable Maîtreſſe,
Qu'on parle par autrui, qu'on parle par écrit :
Dés qu'un Amant ſe retire,
Aprés avoir crû tout dire,
Il trouve qu'il n'a rien dit.

XV.

LOrs qu'on n'eſt point aimé, on ne ſouffre pas une mediocre douleur, & elle redouble ſa force quand il n'eſt pas

permis de la faire voir. Les douleurs muettes ſont inſupportables. Comme on n'eſpere de ſoulagement qu'en rompant le ſilence, le deſire de parler donne preſque autant de peine, que la paſſion qu'on reſſent.

On peut aimer ſans eſperer,
Et dans ce deſeſpoir tout craindre;
Mais difficilement un cœur peut endurer
Un mal violent ſans ſe plaindre.

XVI.

LEs Amans veulent toûjours eſtre aſſurez du rang qu'ils tiennent dans l'eſprit de leur Maîtreſſe : les yeux peuvent en dire quelque choſe ; mais ſouvent ils ſont des trompeurs, & l'on prend quelquefois des regards de hazard pour des regards amoureux. L'incertitude n'eſt pas un des moindres ſupplices de l'amour.

Pour ſçavoir avec quelque adreſſe,
Si l'on eſt bien avec une maîtreſſe,
Il en faut conſulter ſes yeux :
Mais pour eſtre plus ſeur que voſtre amour la touche,
Vous ferez encor mieux,
De l'aprendre de ſa bouche.

XVII.

TOus les ſoins qu'on peut prendre ne ſçauroient cacher long-temps l'amour. Il eſt de cette paſſion comme du feu qui paroiſt toûjours, ou par ſa flame, ou par ſa fumée. Tout ce qu'on peut faire eſt d'empêcher qu'elle ne faſſe un grand éclat. C'eſt à la prudence d'un Amant d'y mettre ordre, & ſa paſſion ſeule n'eſt pas capable de cette conduite.

Sçachez qu'il eſt bien mal aiſé,
Lors qu'on brûle pour une Belle,
Qu'on ne montre quelque étincelle
Du feu dont on eſt embrazé.

XVIII.

IL ſe faut bien garder parmi les Dames de parler de ſes bonnes fortunes ; un Amant qui en entretient ſa Maîtreſſe, ne fait gueres bien ſa cour, & l'on ſe défie toûjours d'un cœur qui a brûlé d'autres feux.

Quand vous aurez éteint dans le fonds de voſtre ame
Une premiere flâme,
Oubliez-la pour toûjours :
Vous manqueriez de prudence & d'adreſſe,
Si vous confiez vos premieres amours
A voſtre derniere Maiſtreſſe.

XIX.

TOutes les Belles ſe plaiſent à donner de l'amour, & s'étudient à n'en point prendre. Les conqueſtes qu'elles font flatent leur vanité, & les plus modeſtes, lors qu'elles ſont veritablement aimées, ne rebutent pas toûjours un Amant.

Il n'eſt point aujourd'huy de Belle raiſonnable
Qui ſe fâche de voir adorer ſes appas ;
Et lorſque ſa rigueur fait quelque miſerable,
Ce n'eſt pas que l'amour ne lui ſoit agreable,
C'eſt que l'Amant ne lui plaiſt pas.

XX.

C'Eſt une erreur de croire que la hardieſſe ſied bien aux Amans, lorſque la raiſon ne la guide pas. L'amour reſpectueuſe eſt la veritable amour, & un honneſte homme n'en connoiſt point d'autre.

Auprés des jeunes beautez,
Gardez-vous bien d'avoir de ces temeritez
Que le reſpect a condamnées :
Car un temeraire Amant
Perd ſouvent dans un moment
Le fruit de pluſieurs années.

XXI.

SI voſtre Maîtreſſe vous permet de lui écrire, vos Billets ne feront pas de legeres impreſſions ſur ſon eſprit, & ils ſoliciteront puiſſamment ſon cœur : mais ſi vous pouvez la reſoudre à vous faire réponſe, ces aimables caracteres charmeront toutes vos inquietudes. Les momens qu'on

donne à cette lecture, ſont les plus agreables qu'on puiſſe goûter.

Oüy dés qu'une beauté vous écrit à ſon tour,
Vos amours ſont heureuſes :
Un ſeul billet vaut mieux en matiere d'amour,
Que mille paroles flateuſes.

XXII.

L'Amour ne marche gueres ſeul, & la jalouſie eſt ſouvent à ſa ſuitte ; mais c'eſt une de ces ſuivantes infidelles dont les rapports ne donnent que des inquiétudes & des ſoupçons. Ce n'eſt pas qu'une mediocre jalouſie ne ſoit quelquefois utile : ce petit trouble qu'elle excite dans les cœurs, porte enfin à des éclairciſſemens qui rendent les Amans plus heureux.

Un peu de jalouſie a ſouvent bonne grace
Entre la Maîtreſſe & l'Amant :
Mais il faut qu'inſenſiblement
Cette humeur jalouſe ſe paſſe ;
Lors qu'elle dure trop, on connoiſt aiſément,
Que l'amour s'afoiblit de moment en moment,
Et que la haine prend ſa place.

XXIII.

XXIII.

PLus vous aurez d'aimables qualitez, plus vous ſerez hay de vos Rivaux : mais quand on eſpere d'eſtre aimé d'une Maîtreſſe, on ne craint guére leur haine. Quoy qu'on doive eſtimer ſes Rivaux, lors qu'ils ont du merite, on n'eſt pas obligé de les aimer ; il eſt toûjours permis de ſoûhaiter qu'ils ſoient expoſez à toutes les rigueurs de l'amour.

Si vôtre amour vous ſollicite
A rendre vos Rivaux malheureux & jaloux,
Faites que l'on trouve en vous
Plus d'amour & plus de merite.

XXIV.

QUe ne ſouffre point un Amant éloigné de la beauté qu'il aime ; mais celui qui voit qu'un Rival l'entretient, reſſent une peine encore plus cruelle, & voudroit eſtre abſent de ſa Maiſtreſſe, pour n'eſtre pas le témoin du plaiſir de ſon Rival.

On apprend par experience
Que ce n'eſt pas un petit mal
D'eſtre contraint de garder le ſilence;
Pour laiſſer parler un Rival.

XXV.

IL faut donc avoüer que les Rivaux donnent de la peine ; & bien qu'on ſoit perſuadé de la fidelité de celle qu'on aime, on ne doit pas laiſſer de craindre leur perſeverance.

Quoy qu'aimé, l'on doit toûjours craindre
Ces opiniâtres Rivaux
Qui ne ſont jamais que ſe plaindre
De la rigueur de leurs maux.
Il eſt même neceſſaire
De les éloigner tout-à-fait :
Non pour le progrés qu'ils ont fait,
Mais pour celuy qu'ils pourroient faire.

XXVI.

DE tous les Rivaux ceux qui ſont au deſſus de nous, ou de qui noſtre fortune dépend, ſont toûjours les plus à craindre.

Il n'arrive que trop ſouvent qu'une Maîtreſſe ſe laiſſe ébloüir à la grandeur ; mais avant qu'elle en ſoit vaincuë, il faut qu'un Amant emploie toute ſon amour & toute ſon adreſſe, afin qu'elle luy livre ces redoutables Rivaux. Je ne ſerai jamais du ſentiment de ceux qui diſent :

Quand nos Rivaux ſont au deſſus de nous,
Nous devons toûjours filer doux,
Bien que leur preſence importune,
Et le ſecret eſt dans ſes maux,
De ne point nuire à ſes Rivaux,
De peur de nuire à ſa fortune.

XXVII.

JE ſçai qu'il eſt neceſſaire qu'un Amant conſerve un certain caractere d'homme d'honneur, qui ne doit jamais s'effacer ; mais il lui eſt permis de travailler pour ſon amour, ſans conſiderer l'intereſt de ſes Rivaux, lors qu'il s'en trouve qui tâchent de nuire à la réputation de ſa Maîtreſſe : il eſt bon qu'il les lui faſſe connoiſtre, & il eſt encore mieux qu'il ſe faſſe ſage à leurs dépens.

Sans envie & ſans médiſance
D'un Rival indiſcret découvrez les défauts;
Et profitez avec prudence
Des fautes de vos Rivaux.

XXVIII.

L'Amour auſſi-bien que la guerre, demande beaucoup de ſoins. Comme un Capitaine doit tâcher d'éloigner les ennemis de la place qu'il aſſiege, & d'y avoir quelque intelligence : un Amant ne doit rien épargner pour écarter ſes Rivaux d'auprés de ſa Maîtreſſe, & pour ſe mettre bien dans ſon cœur.

Les plaiſirs ſuccedent aux maux,
Lors qu'un Amant par ſon adreſſe
Se fait aimer de ſa Maîtreſſe,
Et craindre de tous ſes Rivaux.

XXIX.

FAites en ſorte qu'une Belle conçoive une haute opinion de vôtre vertu ; ce ſera le plus ſeur moyen de vous établir

dans ſon cœur. Les premieres impreſſions qu'on fait ſur l'eſprit d'une Maîtreſſe, ſont les premiers pas de l'infortune, ou de la felicité d'un Amant.

Tous les fidelles Amans
Doivent avoir pour maxime,
Qu'en matiere d'eſtime
Tout dépend des commencemens.

XXX.

J'Avouë qu'il eſt doux d'eſtre favoriſé de la fortune: mais les faveurs d'une Maîtreſſe ont quelque choſe de plus ſenſible. Si elles viennent avec moins de faſte & moins de bruit, elles ſe font reſſentir avec plus de douceur, & l'Amour qui ne prend jamais la Renommée pour ſa confidente, ne met d'ordinaire les veritables plaiſirs que dans ſes faveurs les plus ſecretes.

Qui n'a qu'une flâme commune,
L'éteint bien-toſt pour ſuivre la fortune,
Et pour s'attacher à la Cour,
Mais le parfait Amant ſur d'autres biens ſe fonde,
Et pour ceux que ſe donne l'amour,
Il renonce ſouvent à tous les biens du monde.

XXXI.

UN homme eſt heureux lors que la fortune & l'amour lui diſtribuënt leurs faveurs. La fortune donne de l'éclat à ſon amour, l'amour lui donne lieu de faire paroiſtre ſa fortune, & toutes deux enſemble contribuënt à le rendre heureux.

Pour eſtre toûjours ſans triſteſſe,
Et pour vivre ſans ſoucy,
Soyez, ſi vous pouvez, aimé d'une Maîtreſſe,
Et de la fortune auſſi.

XXXII.

IL y a des Amans à qui leurs chaînes paroiſſent legeres, & qui trouvent même des charmes dans leur ſervitude : mais il faut qu'ils ne ſoient point haïs, ou qu'ils ſe flatent de l'eſpoir d'eſtre aimez. L'eſperance entretient l'amour, affoiblit les douleurs, & redouble les plaiſirs.

Un cœur fortement amoureux,
Trouve mille plaiſirs dans ſon amour extrême:

Mais il faut pour ſe voir heureux,
Eſtre autant aimé que l'on aime.

XXXIII.

IL n'eſt rien de plus vrai, que l'intereſt corrompt les cœurs, & que lors qu'on agit par ce principe, ce n'eſt point l'amour qui y regne, mais bien une autre paſſion qui ſe ſert de ſon nom. Quelques grandes que ſoient les faveurs d'une Maîtreſſe, ſi elles ſont intereſſées, elles diminuënt de leur prix. Il faut n'eſtre ni raiſonnable, ni amoureux pour en faire cas; & quiconque les eſtime, merite d'eſtre trompé.

Les loix de l'amour ſont bleſſées,
Lors qu'il ſe rencontre des cœurs
Qui mettent au rang des faveurs
Les faveurs intereſſées.

XXXIV.

TOut le monde tombe d'accord que l'amour eſt aveugle : il ne faut pas donc s'étonner ſi un Amant eſt dans l'erreur, lors qu'il croit que rien n'eſt égal à l'objet qu'il aime. Ce qui plaiſt le plus, l'emporte toûjours ; & ſouvent les ſens ſeduiſent tellement la raiſon, qu'ils perſuadent tout ce qu'ils veulent.

Quelquefois les Amans ſe trompent en beauté,
Et negligent les plus aimables :
Mais à dire la verité,
Les erreurs en amour ſont toûjours excuſables.

XXXV.

POur ſçavoir ſi vous aimez fortement, examinez le pouvoir que l'amour & la raiſon ont ſur voſtre cœur, ſi la raiſon l'emporte, vous n'aimez pas aſſez, ſi c'eſt l'amour, vous aimez un peu trop : mais ſi leur puiſſance eſt partagée, vous eſtes en eſtat de joüir de toutes les douceurs de cette

cette paſſion, & de n'avoir que des deſirs raiſonnables.

Qui brûle doucement d'une amoureuſe flâme,
Ne doit jamais chercher ſa gueriſon,
Sur tout lorſque l'Amour ſe trouve dans ſon ame
Auſſi forte que la raiſon.

XXXVI.

ON a beau dire à un homme amoureux, qu'il ceſſera d'aimer, il n'en veut rien croire, & il oſe même aſſeurer qu'il aimera toûjours. C'eſt répondre un peu legerement de l'avenir, & c'eſt vouloir ignorer que le temps affoiblit l'amour, & que mal-aiſément on peut diſpoſer pour toûjours de ſon cœur.

Il eſt certain qu'un jeune Amant
Croit aimer d'une amour extrême,
Et jure qu'éternellement
Il aimera l'objet qu'il aime;
Mais ſouvent il n'eſt plus le même,
Et change preſque en un moment.

XXXVII.

ENcore que le cœur d'un Amant ſoit capable de changer, il faut qu'il ſoit perſuadé que s'il eſtoit poſſible il aimeroit au-delà du tombeau ; que rien ne peut ébranler ſa paſſion ; que le temps ne fera que l'augmenter : & il doit agir comme ſi ſon amour ne pouvoit jamais finir.

Un veritable Amant preſume d'ordinaire,
Qu'il doit aimer d'une éternelle amour,
Et quiconque prévoit de n'aimer plus un jour,
S'il n'a ceſſé d'aimer, eſt bien prés de le faire.

XXXVIII.

UN Amant ne doit jamais perdre l'eſperance, & quand la raiſon n'eſt pas aſſez forte pour luy donner des conſeils, il faut que le temps ſoit le medecin de ſa douleur. On a beau deſirer la mort, elle ne vient pas toûjours au ſecours de ceux qui la ſouhaitent.

Qu'un Amant maltraité peſte contre le ſort,
Qu'il ſouhaite cent fois la mort,
Qu'à cent chagrins divers ſon ame s'abandonne,
Malgré tous ſes tranſports ſes yeux verront le jour,
L'abſence ni l'ennui, les chagrins ni l'Amour,
Ne font jamais mourir perſonne.

XXXIX.

IL y a des Amans qui s'imaginent qu'on ne doit pas tout dire à une Maîtreſſe: Ces Amans n'aiment gueres, ou ne connoiſſent pas le pouvoir de l'Amour. Il eſt bien difficile qu'en donnant ſon cœur on puiſſe s'en reſerver les ſecrets.

N'en doutez point, Amans diſcrets,
L'Amour n'eſt jamais ſans foibleſſe,
Celle que voſtre cœur a choiſi pour Maîtreſſe
Sera par force ou par adreſſe,
Maîtreſſe de tous vos ſecrets.

XL.

L'Amour ne ſe paye que par l'Amour, & ceux qui ne demandent pas d'eſtre aimez, trahiſſent leur paſſion, & ſe privent du bien dont ils voudroient joüir. J'avouë qu'une Belle en donnant ſon amitié, donne beaucoup à un Amant ; mais c'eſt lui faire un preſent dont il ne ſçauroit eſtre ſatisfait.

Quand on vous donneroit des preuves chaque jour
D'une amitié ſans ſeconde,
La plus grande amitié du monde
Ne vaut jamais la moindre amour.

XLI.

LA pluſpart des Amans ne ſçavent ce qu'ils demandent, & au lieu de conſulter la raiſon, ils ne conſultent que leur caprice. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des momens où ils paroiſſent raiſonnables ; mais ces momens paſſent, & il en ſuccede d'au-

tres, où ils ne ſont contens ni d'eux-mêmes, ni de leurs Maîtreſſes.

L'Amour eſt d'une humeur difficile à comprendre,
Toûjours preſt à tout entreprendre,
Tantoſt il ſuit le mal, tantoſt il ſuit le bien :
Souvent il prend tout ce qu'on luy preſente,
Quelquefois rien ne le contente,
Et quelquefois il eſt content de rien.

XLII.

PLuſieurs font ce que les Amans les plus paſſionnez pourroient faire, & cependant ils ſont perſuadez que leur cœur eſt à l'épreuve de toute ſorte d'atteinte. Si l'on ne veut rien aimer, il ne faut rien voir d'aimable : Lorſqu'on a l'ame tendre, le cœur ſenſible, & qu'on eſt auprés des Belles, il eſt dangereux qu'on ne s'y trouve pris.

Il ne s'eſt point paſſé de jour,
Qu'Amour en badinant n'ait fait des avantures ;
Quiconque ſe joüe à l'Amour,
N'en ſort pas toûjours ſans bleſſures.

XLIII.

LE cœur des Amans n'eſt jamais ſans eſperance, ou ſans crainte ; ces deux paſſions y ſuccedent l'une à l'autre, & l'occupent preſque toûjours. On a beau faire des efforts pour chaſſer la crainte, & pour rappeller l'eſperance, les Amans ne peuvent pas le faire toutes les fois qu'ils le deſirent.

Amans, tant que vous aimerez,
Vous craindrez, vous eſpererez,
Malgré toute voſtre prudence,
Lorſque l'on peut eſtre un ſeul jour
Ou ſans crainte, ou ſans eſperance,
On ſe peut dire ſans amour.

XLIV.

L'Extréme prudence n'eſt guere le partage d'un Amant, ce n'eſt pas que cette vertu l'abandonne toûjours ; il peut la conſerver dans le plus fort de ſa paſſion, mais alors elle n'eſt point exacte à regler les mou-

vemens d'un cœur, & elle eſt ſouvent contrainte de relâcher de ſes droits en faveur de l'Amour.

Il eſt difficile qu'on montre
Un cœur auſſi tendre qu'ardent,
Qui puiſſe eſtre en toute rencontre
Fort amoureux & fort prudent.

XLV.

CEux qui diſent que la ruſe eſt permiſe en Amour, ne ſont pas du parti de la raiſon. Le Dieu qui fait aimer nous oblige ſouvent de rendre avec honte, les cœurs que nous avons pris par ruſe. Ne ſoyez donc point prevenu de ces erreurs, & perſuadez-vous que la probité eſt neceſſaire pour ſe faire aimer.

Sans doute un Amant s'abuſe,
Quand de ſon artifice il ſe fait une loy:
La Guerre peut ſouffrir la ruſe,
Mais l'Amour veut la bonne foy.

XLVI.

PEu de cœurs ſe trouvent capables de bien goûter les plaiſirs qu'on trouve en aimant. Pour faire qu'un Amant reſſente toutes les douceurs de l'Amour, il faut qu'il ait je ne ſçai quoi de délicat dans l'ame, qui ne ſe rencontre qu'en ceux qui ont beaucoup de tendreſſe.

Un cœur délicat en tendreſſe,
Trouve mille douceurs dans ſes propres ſoûpirs;
Mais un cœur ſans délicateſſe,
N'a point de ſenſibles plaiſirs.

XLVII.

ENcore qu'on s'imagine ſouvent de n'aimer pas, on a dans le cœur un commencement d'amour qui devient, avec le temps, une paſſion violente. Quelquefois cette flâme inconnuë répand dans l'ame un excés de joye qui charme ceux qui le reſ-

ſentent, & quelquefois elle les accable d'un chagrin extrême.

Dans l'excés d'une ardente flâme
Nous formons divers deſirs :
Tantoſt cent maux s'emparent de noſtre ame,
Tantoſt nous goûtons cent plaiſirs.

XLVIII.

LEs ſoûmiſſions, les civilitez & l'obeïſſance, ſont les larmes ordinaires dont un Amant ſe ſert pour gagner le cœur d'une Belle ; mais il ne ſuffit pas d'eſtre ſoûmis, civil & obéïſſant, il faut avoir une eſpece de ſoûmiſſion douce & agreable, jointe à une civilité ſans affectation, & à une obeïſſance pleine de douceur. Dés le moment qu'on aime, on a le deſſein de ſe faire aimer ; mais plus d'un Amant aprés avoir pris mille ſoins, ſe trouve payé d'ingratitude.

Il eſt ſans doute neceſſaire
D'eſtre aimé de l'objet dont on ſe void charmé :
Pour eſtre bien-toſt aimé,
Il ne faut que bien-toſt plaire.

XLIX.

UN Amant qui deſire d'eſtre aimé, ne doit jamais partager ſon cœur. Il eſt difficile qu'avec une partie du voſtre, vous puiſſiez en gagner un tout entier. Quand on croit aimer deux Maîtreſſes, il eſt conſtant qu'on n'en aime aucune.

Partager ſon cœur en aimant,
Eſt preſque une choſe impoſſible,
Le cœur d'un veritable Amant,
Doit eſtre un cœur indiviſible.

L.

FUyez toûjours la coquetterie, comme un obſtacle invincible aux deſſeins d'un Amant : Vous pourriez eſtre le mieux fait de tous les hommes, ſi vous paſſez pour coquet, vous ſerez aimable ſans eſtre aimé; vous verrez tous vos deſſeins avortez; & il n'eſt point de Belle raiſonnable qui ne vous refuſe ſon cœur.

Tous ſes coquets ont beau faire,
Ils ſont moins aimez que haïs,
Et ſouvent ils n'avancent guere,
En battant bien du païs.

LI.

ON ſe trompe lors qu'on s'imagine qu'on ne ſçauroit ſe paſſer de confidens. Une Belle qui aime ſa réputation, ne doit jamais endurer que ſon Amant ſoit prévenu d'une maxime ſi pernicieuſe. Toutes ces confidences accuſent une Maîtreſſe de foibleſſe, ou un Amant de vanité.

Pour rendre avec peu de ſoins
Vos intrigues bien ſecretes,
N'ayez dans vos amourettes
Ni confidens, ni témoins.

LII.

IL eſt neceſſaire qu'un Amant ſoit toûjours en garde contre les envieux, &

contre les médiſans ; ils ſont dans l'Empire de l'Amour les perturbateurs du repos public. S'il n'y en avoit point dans le monde, peut-eſtre les Dames ſeroient un peu moins ſeveres, & les Amans pourroient parler des faveurs innocentes qu'ils reçoivent, ſans qu'on les expliquaſt mal ; mais le ſiecle eſt trop perverti, & il faut regarder la pluſpart des hommes comme autant d'ennemis.

Afin de mieux vivre en paix dans l'Empire amoureux,
Gardez-vous toute voſtre vie
Des médiſans, des envieux :
Car la médiſance & l'envie
Troublent tous les Amans heureux.

LIII.

EN Amour, comme en toute choſe, il faut avoir des armes aſſez fortes pour s'oppoſer aux médiſans. Tel voudroit vous attaquer, que lorſqu'il vous void en état de repouſſer ſes coups, y ſonge plus d'une fois. Il eſt bon neanmoins d'éviter ces combats de langue, où la réputation

des Belles peut eſtre bleſſée. On n'y gagne jamais rien, & ſi un Amant n'a pas trop dit, il a ſouvent trop écouté pour ſon repos, ou pour la gloire de ſa Maîtreſſe.

Fuyez ces médiſans, ces ames de ſatire :
Et pour vivre avec eux dans une longue paix,
Soyez en état de médire ;
Mais il faut, s'il ſe peut, ne médire jamais.

LIV.

UN Amant dont l'ame eſt ſans tendreſſe, n'a que des deſirs ſans bornes, & d'ordinaire il demande les graces comme s'il eſtoit en droit de les obtenir. Ne ſoyez point de cette humeur, & ne pretendez pas même qu'une Maîtreſſe vous accorde toutes les innocentes faveurs que vous luy demanderez. La rareté en fait le prix, & les Belles ne doivent pas prodiguer leurs bien-faits : les favorables regards & les douces paroles donnent de ſenſibles plaiſirs à ceux qui ont l'ame tendre.

Quand vous ſerez aimé d'un objet plein d'appas,
Qu'un honneſte refus ne vous rebute pas,

Et ne l'accuſez point d'avoir l'ame inhumaine.
Il faut en ce temps-là penetrer dans ſon cœur :
Quelquefois un refus luy coûte tant de peine,
Qu'il vaut plus qu'une faveur.

LV.

ON ne doit pas s'endormir dans les bras de la bonne fortune, il faut ſonger à garder ſes conqueſtes, & faire ce qu'on peut pour plaire toûjours à la perſonne à qui nous avons plû une fois. Encore que vous ſoyez aimé d'une Belle, ſi vous ceſſez de paroiſtre aimable, l'Amour peut ſortir de ſon cœur, & vous pourriez vous repentir de voſtre negligence.

Soyez toûjours conſtant, ſenſible, & raiſonnable,
Et reſſouvenez-vous qu'un Amant eſt blâmé,
Si dés qu'il eſt ſeur d'eſtre aimé,
Il ceſſe de paroiſtre aimable.

LVI.

LA pluſpart des Amans s'imaginent que dés qu'on eſt aimé, les reſpects, les ſoûmiſſions, & les devoirs ſont inutiles; qu'on ne doit plus traiter une Maîtreſſe de ſouveraine, & que c'eſt lui faire grace de partager ſon autorité avec elle. Le cœur d'une aimable perſonne eſt toûjours d'un même prix, & il eſt honteux de negliger ce qu'on a acquis avec peine.

Lors qu'une Maîtreſſe vous aime,
Soyez toûjours le même,
Sans vous laſſer de ce bonheur,
L'Amour vous doit apprendre,
Qu'il faut que l'on conſerve un cœur
Par les mêmes moyens dont on a ſceu le prendre.

LVII.

QUoique le principal deſſein d'un Amant ſoit de plaire à ſa Maîtreſſe, il doit

neanmoins ne déplaire pas au reſte des Belles. Une Maîtreſſe regle ſouvent ſon affection ſur l'eſtime qu'on fait du merite d'un Amant, & quand on s'eſt attiré l'inimitié de quelque beauté, dont l'eſprit eſt porté à la vengeance, elle peut vous rendre de mauvais offices auprés de la perſonne que vous aimez.

Quiconque ſçaura galamment
L'art de dire des bagatelles,
Pourra ſe vanter hautement
De ne déplaire pas aux Belles.
Mais l'Amant ne doit point pour vanter leurs appas,
Rendre ſa flaterie extrême:
Celui qui veut trop plaire à ce qu'il n'aime pas,
Déplaiſt ſouvent à ce qu'il aime.

LVIII.

L'Avarice déplaiſt generalement à tout le monde; quand un même Amant ſeroit le mieux fait de tous les hommes, s'il eſt avare, il eſt odieux. La liberalité donne des graces aux Amans, & c'eſt une excellente qualité pour plaire. Ce n'eſt pas que les

les femmes qui aiment la vertu, ne ſoient fâchées qu'on faſſe des dépenſes à leur conſideration, elles ne l'endurent jamais qu'avec peine, mais elles ſont bien-aiſes que ceux qui les approchent ayent l'inclination liberale.

Tout ce que fait l'avare, il le fait toûjours mal :
S'il aime quelque Belle, elle en eſt offensée ;
Et moins elle eſt intereſſée,
Plus elle eſtime un Amant liberal.

LIX.

LOrs qu'il ne s'agit pas des intereſts de voſtre Maîtreſſe, ne vous érigez jamais en Juge dans tous les démeſlez que la beauté fait naiſtre parmi les Belles. Il coûta chere autrefois à un illuſtre Berger, de s'être declaré pour une Déeſſe. On ſe ſouvient toûjours des outrages qu'on croit avoir receus, & une Belle offenſée ne les pardonne jamais.

Lorſque vous verrez deux Belles
En concurrence de beauté,
Sans vous ranger d'aucun coſté,
Laiſſez-les diſputer entr'elles.

LX.

LEs Belles ſe plaiſent ſouvent d'eſtre aimées de ceux qui paſſent pour braves, dans la penſée qu'elles ont d'eſtre moins expoſées à la médiſance : Elles s'imaginent que les hommes de cœur ſont plus aimables, & qu'ils ont toutes les qualitez qu'on peut ſouhaiter.

Le moyen le plus excellent
De toucher le cœur des Belles,
Eſt de paſſer auprés d'elles
Pour amoureux, brave & galant.

LXI.

L'Amour ſe déguiſe en complaiſance, afin d'entrer avec moins d'éclat dans l'ame d'une Belle. C'eſt par la complaiſance qu'on commence tous les projets amoureux, & ſans elle l'Amour ne ſçauroit par où ſe prendre pour faire les approches d'un cœur.

Afin qu'une beauté malgré ſa reſiſtance,
Ait un jour quelque complaiſance
Pour flater voſtre amour,
Il eſt beſoin que vous-meſme,
Ayez pour elle à voſtre tour,
Une complaiſance extrême.

LXII.

IL eſt à ſouhaiter qu'un Amant ſoit toûjours propre, & qu'il ne paroiſſe jamais en déſordre aux yeux de ſa Maîtreſſe, ou du moins que ſa negligence ne puiſſe pas lui déplaire.

Ne vous piquez point de beauté,
C'eſt une trop grande foibleſſe,
Soyez pourtant bien mis ſans paroiſtre affecté:
Qui neglige la propreté,
Semble negliger ſa Maîtreſſe.

LXIII.

IL eſt bien difficile qu'on n'ait quelques démêlez avec une Maîtreſſe, & que la prudence d'un Amant puiſſe toû-

jours les éviter ; mais dans cet interregne (s'il faut ainſi dire) les cœurs prennent de nouvelles forces pour aimer avec plus d'ardeur.

C'eſt un bonheur pour les Amans fidéles
Lorſque durant quelques momens
Ils ſouffrent les chagrins que donnent les querelles,
Pour goûter les plaiſirs des racommodemens.

LXIV.

TOut le monde ne tombe pas d'accord que l'abſence ſoit un remede contre l'Amour ; ce n'eſt pas qu'elle ne l'affoibliſſe, non-ſeulement dans le cœur des Amans tiedes qui ne veulent jamais rien fortement, & qui oublient ce que leurs yeux ne voyent pas, mais encore dans les cœurs les plus conſtans. Je ne parle que d'une longue abſence, car une abſence de quelques jours n'eſt pas capable d'alterer une forte paſſion.

Une amour veritable a de la violence,
L'abſence toutefois en peut venir à bout,
Quand l'amour reſiſte à l'abſence,
Elle eſt à l'épreuve de tout.

LXV.

ENcore que tous les Amans ſoient ſenſibles à tous les plaiſirs & à toutes les douleurs de l'amour, on peut dire que les mélancoliques aiment fortement, & que les enjoüez n'ont que de foibles ardeurs.

Un Amant enjoüé plaiſt dans ſa belle humeur,
Un ſerieux eſt propre à conquerir un cœur,
Et tous deux ſont enfin capables de tendreſſe.
Mais quand l'Amour ſe les aſſujétit,
Et qu'ils ſont avec leur Maîtreſſe,
L'un perſuade, & l'autre divertit.

LXVI.

L'Eſprit donne cent agreables moyens de gagner le cœur d'une Belle, & la réputation d'homme d'eſprit fait ſouvent une partie de la bonne fortune d'un Amant.

Et par la Proſe, & par les Vers,
Voſtre amour peut avoir mille ſujets divers
De ſe faire connoiſtre :
Faites-les donc ſervir à voſtre paſſion ;
Mais gardez-vous bien de paroiſtre
Bel eſprit de profeſſion.

LXVII.

UN Amant dont la voix eſt agreable, a l'avantage de ne laiſſer jamais languir la converſation, & c'eſt un ſecours pour ceux qui n'y peuvent toûjours fournir ; mais il ne faut pas imiter ceux qui chantent à tout moment, & qui malgré la beauté de leur voix, ne laiſſent pas à la fin de laſſer ceux qui les écoutent.

Bien ſouvent un cœur amoureux,
Par un air triſte & langoureux
Exprime toute ſa tendreſſe :
Et l'on a veu plus d'une fois
Une ingrate & fiere Maîtreſſe,
Se rendre aux doux accens d'une charmante voix.

LXVIII.

LA bonne mine attire les regards de la pluſpart des femmes, & pour peu qu'on ait d'ailleurs de qualitez, on ſe fait bientoſt aimer. En amour les yeux ſont les premiers vaincus, & tous ces Amans qui plaiſent aux yeux d'une Belle, peuvent bientoſt eſtre ſelon ſon cœur.

La bonne mine eſt un grand avantage,
Et qui peut l'avoir en partage,
N'a pas un petit bonheur,
Un tel Amant triomphe, & l'Amour le deſtine
A tous les excés de faveur,
Pour peu que ſon eſprit, ſon addreſſe & ſon cœur,
Répondent à ſa bonne mine.

LXIX.

LOrs qu'on a de l'eſprit & du jugement, on n'eſt pas en peine de ſe faire

valoir ; qu'on n'affecte pas de faire paroître à tout moment ſes bonnes qualitez, il faut qu'on les montre, parce qu'on les a ; mais il ne faut pas qu'on les ait ſeulement pour les montrer.

Tous les Amans d'un merite ordinaire,
Sont preſque toûjours rebutez ;
Mais plus on a de bonnes qualitez,
Plus on a de moyens de plaire.

LXX.

SI l'on demande raiſon à la mode de tous ces caprices, elle vous répondra, tel eſt mon plaiſir. Cependant preſque tout le monde ſuit les regles de cette capricieuſe, comme ſi la raiſon les avoit autoſées. Un Amant qui les choqueroit, paſſeroit pour ridicule. C'eſt en cette occaſion qu'il faut faire comme les autres, & aller quelquefois contre ſa propre inclination.

Les modes ſont certains uſages,
Suivis des fols & quelquefois des ſages,
Que le caprice invente, & qu'approuve l'Amour.
Tels uſages ſouvent ſont aſſez incommodes ;

Mais

Mais quand on aime, ou quand on ſuit la Cour,
On doit toûjours ſuivre les modes.

LXXI.

NE refuſez point de joüer avec les Dames, lorſque la perſonne que vous aimerez ſera de la partie. Mais ne faites pas comme ces Amans qui affectent de perdre au jeu, pour montrer leur liberalité ; joüez ſeulement avec generoſité & ſans chagrin : pour le moins vous aurez l'occaſion de contribuer au divertiſſement de voſtre Maîtreſſe, & de vous rendre ſouvent néceſſaire.

S'il faut en quelque occaſion
Joüer avec l'objet de voſtre paſſion,
Faites, ſans heſiter, tout ce qu'on vous propoſe.
Vous pourriez perdre par malheur,
Mais ce que vous perdrez ſera bien peu de choſe,
Si vous pouvez gagner ſon cœur.

LXXII.

LEs Belles aiment les plaiſirs, & on ne leur déplaiſt pas quand on prend

ſoin de les divertir. Un Amant doit eſtre ingenieux en feſtes, ſes richeſſes donnent de l'éclat à ſes actions, & ſa magnificence contribuë à le faire aimer ; mais ces Amans de grand bruit qui ne donnent point d'autres preuves de leur amour que leurs dépenſes exceſſives, ne ſont pas les plus aimez.

L'Amour veut qu'un Amant ſe pique
De donner quelquefois le bal & la muſique,
Sur tout pour les jeunes beautez,
Un Amant riche & magnifique
Fait valoir aiſément ſes bonnes qualitez.

LXXIII.

L'Amour triomphe avec plus d'éclat dans un cœur qui a eſté formé d'un ſang noble, & la nobleſſe donne mille avantages aux Amans ; mais quand la fortune leur a refuſé cette grace, la vertu leur tient lieu de naiſſance.

Quel que ſoit voſtre rang, ayez de l'eſperance ;
L'amour ne peut ſouffrir un courage abbatu,
S'il eſt bien en Amour d'avoir de la naiſſance,
Il eſt encore mieux d'avoir de la vertu.

LXXIV.

UN Amant ne doit jamais rien faire qui puiſſe l'éloigner du cœur de ſa Maîtreſſe, & lorſqu'il a ſujet de s'en plaindre, il faut qu'il lui parle en Amant ſoûmis, & qu'il ne l'irrite jamais.

De craindre qu'une Belle ait lieu de vous blâmer,
Ne vous emportez point quand vous voudrez vous plaindre ;
Le propre d'un Amant eſt de ſe faire aimer,
Et non pas de ſe faire craindre.

LXXV.

L'On ne doute point que l'infidelité d'une Maîtreſſe ne puiſſe jetter un Amant dans le deſeſpoir ; mais quelque criminelle qu'elle ſoit, on ne doit conſulter ni l'Amour, ni la colere.

Il eſt de l'homme d'honneur,
Lorſqu'il veut punir dans ſon cœur

L'infidelité d'une Dame,
De la laiſſer à ſon Rival,
De la fuir avec ſoin, de la haïr dans l'ame;
Et de n'en dire ni bien ni mal.

LXXVI.

L'Amour ne ſe plaiſt jamais tant à parler, que lorſqu'il ſe trouve avec la joie; neanmoins un Amant doit prendre garde à ne s'ériger point en grand parleur. Faites que le jugement conduiſe vos paroles, & ne dites pas toûjours tout ce que vous avez envie de dire.

Un Amant qui parle ſans ceſſe,
Fait penſer à ſa Maîtreſſe
Qu'il ne peut jamais rien celer.
Pour agir avec prudence,
Il ne faut ni trop parler,
Ni trop garder le ſilence.

LXXVII.

LE menſonge eſt tellement connu pour un vice, que ceux meſmes qui aiment

le plus à mentir, le condamnent. Pour eſtre toûjours malheureux en amour, il ne faut que paſſer pour menteur. Bien loin de perſuader une Belle raiſonnable, on ne perſuade pas meſme une coquette. L'on n'eſt guere heureux quand on doit à un menſonge les faveurs d'une Maîtreſſe.

Les Belles de bon ſens aiment la verité :
Ainſi l'Amant ſans probité
Découvre bien-toſt ſa malice,
Et dés qu'il paſſe pour menteur,
On peut accuſer d'artifice
Sa bouche, ſes yeux, & ſon cœur.

LXXVIII.

QUi ceſſe d'aimer la gloire, merite d'eſtre haï. Ceux qui vivent ſous l'empire amoureux la doivent conſiderer comme la compagne de leur amour, & celui qui oſe la trahir, eſt capable de trahir une Maîtreſſe. Aimez la gloire de tout vôtre cœur, vous n'aurez en cette amour que d'illuſtres Rivaux, & vous ſerez avoüez de la perſonne que vous aimerez.

Il eſt bien mal-aiſé de croire
Qu'un cœur fidéle ait deux amours ;
Mais il peut aimer toûjours
Une Maîtreſſe, & la gloire.

LXXIX.

N'Imitez point ceux qui n'aiment que par vanité, ils ſe rendent inſupportables à toutes les Belles, & ſelon leurs maximes, ſi les faveurs ne ſont connuës, elles ſont ſans douceur. Ils aiment la beauté d'une Maîtreſſe, & ſont ennemis de ſa réputation, ou plûtoſt ils n'aiment que la vanité. Vous devez conſiderer la gloire de la perſonne que vous aimez plus que voſtre propre ſatisfaction.

Aimez avec fidelité,
Et cachez les faveurs de la perſonne aimée ;
Qui n'aime que par vanité
N'attrape que de la fumée.

LXXX.

QUelquefois un Amant abandonne une entrepriſe ſur le point qu'il ne faut plus qu'un pas pour l'achever, le temps & les ſervices parlent à ſon avantage, & il eſt bien difficile qu'une Belle défende toûjours l'entrée de ſon cœur avec opiniaſtreté.

Ne deſeſperez de rien,
Attendez de pied ferme & le mal & le bien,
Soyez conſtant, ſoyez fidéle,
Et l'Amour vous ſera garant,
Qu'aprés avoir eſté l'eſclave d'une Belle,
Vous en ſerez le conquerant.

LXXXI.

UN Amant ſe rend malheureux s'il perſevere dans un amour qui ne lui donne que des chagrins, & il eſt juſte qu'il ceſſe d'aimer lorſqu'il n'a plus d'eſperance. Souvent on ſe fait haïr à force de vouloir ſe faire aimer. Pour éviter ce malheur, ne donnez plus de ſoins lorſque vous voyez qu'on n'a point de diſpoſition à les recevoir.

Aprés avoir pouſſé cent ſoûpirs enflâmez
Dans voſtre perſeverance,
Si la Belle que vous aimez
Eſt toûjours dans l'indifference,
Sans faire le fâcheux, l'emporté, le jaloux,
Prenez congé de cette Belle,
Car elle n'eſt pas pour vous,
N'y vous n'eſtes pas pour elle.

LXXXII.

L'Amour a toûjours pris en amitié le Dieu du ſilence, & le ſecret n'eſt pas le moindre de ſes plaiſirs; mais quelquefois les Amans commencent leur malheur par leur imprudence, & le monde l'acheve par ſa malice.

Les ſecrets de l'Amour ſeroient toûjours ſecrets,
Malgré les médiſans, malgré les indiſcrets,
Si deux cœurs bien unis ne manquoient point d'adreſſe;
Mais rien ne rompt ce commerce charmant
Que l'imprudente humeur d'une jeune Maîtreſſe,
Ou la vanité d'un Amant.

LXXXIII.

L'Amour eſt quelquefois auſſi injuſte qu'aveugle. Nous aimons plûtoſt ce qui paroiſt aimable, que ce qui nous aime, & malgré la raiſon un Amant eſt obligé de ſuivre les caprices de l'Amour. Il faut alors donner noſtre eſtime & noſtre amitié aux Belles à qui nous refuſons nôtre cœur ; mais il ne faut rien faire qui puiſſe entretenir leur paſſion, ou qui puiſſe leur promettre plus qu'on ne veut leur donner.

A tort un Amant eſt blâmé,
De n'eſtre pas toûjours le maiſtre de ſoi-meſme,
Il n'eſt point criminel de n'aimer pas qui l'aime,
Quand l'objet qui l'enflâme eſt digne d'eſtre aimé.

LXXXIV.

QUi voudroit oſter à l'Amour les exagerations, lui oſteroit une partie de ſes agrémens, & ſon langage auroit bien de-

la peine à perſuader. L'Amour veut toûjours flater, & les Belles veulent toûjours eſtre flatées.

En vain voudroit-on douter,
La plus modeſte aime à ſe voir flater
En toute ſorte de langage.
La flaterie eſt douce, & plaiſt infiniment;
Mais elle plaiſt davantage
Quand elle vient d'un Amant.

LXXXV.

LEs ruptures ne ſont point avantageuſes aux Amans, & le dépit s'y meſle preſque toûjours. Il n'eſt pas aiſé d'appaiſer les Belles, & ſouvent elles refuſent la paix qu'on leur demande.

Ne rompez jamais s'il ſe peut,
Avec une aimable Maîtreſſe,
Toutes les fois qu'on le veut,
On n'a pas toute ſa tendreſſe;
Et qui la perd pour trois jours,
Peut la perdre pour toûjours.

LXXXVI.

ENcore que les plaintes d'une Belle ſoient injuſtes, un Amant ne laiſſe pas d'y trouver des douceurs, & ſur tout lors qu'elle oſe ſe plaindre qu'il ne l'aime pas aſſez. En cette rencontre il faut attribuer ce reproche plûtoſt à ſon amour, qu'à ſa raiſon, & un Amant en doit tirer des conſequences favorables.

Malgré tout ce qu'un Amant craint,
Son ame doit eſtre charmée,
Lorſqu'une Maîtreſſe ſe plaint
De n'eſtre pas aſſez aimée.

LXXXVII.

ON doit ſe trouver autant qu'il eſt poſſible avec une Maîtreſſe, & le moins qu'on le peut avec les autres Belles. Tous les Amans ne ſont pas à l'épreuve d'un regard favorable, & la pluſpart ſe laiſſent ſéduire à ce qui les flate.

Les doux regards ne ſont que trop puiſſans
Pour ſurprendre les ſens,
Et quiconque les ſouffre un peu trop ſe hazarde :
L'Amant le plus fidéle en eſt ſouvent preſſé,
Et ſi ſon cœur n'eſt point en garde,
Il court riſque d'eſtre bleſſé.

LXXXVIII.

ON doit toûjours ſuivre la volonté d'une Maîtreſſe, il eſt vray que ſes commandemens peuvent eſtre injuſtes; mais alors c'eſt la punition du mauvais choix qu'un Amant à fait, & l'Amour qui veut eſtre abſolu ne lui permet pas d'en appeller.

Il faut qu'un Amant ſe preſſe
D'obeïr à ſa Maîtreſſe,
Et ſur tout lors qu'il le peut.
Il ne fait jamais bien d'oſer luy contredire,
Il doit faire ce qu'elle veut,
Ou bien ſortir de ſon empire.

LXXXIX.

TOus les commandemens d'une Maîtreſſe ſont autant de faveurs. Un Amant n'a pas peu de pouvoir ſur l'eſprit d'une Belle, lorſqu'elle ſe reſoud à lui commander quelque choſe, & c'eſt une marque infaillible qu'elle le prefere dans ſon cœur au reſte des hommes.

La priere d'une Maîtreſſe
A des douceurs pour un Amant,
Mais un ſimple commandement
A toûjours plus de tendreſſe.

XC.

SI vous pouvez obliger voſtre Maîtreſſe d'écouter le récit des principaux incidens de voſtre vie, vous l'engagerez inſenſiblement à prendre part à voſtre fortune, & à vous inſtruire d'une partie de ſes ſentimens. C'eſt dans ſes ſortes d'entretiens que l'Amour unit ſouvent les cœurs.

Parfaits Amans faites en ſorte
Qu'on ſoit ſenſible à vos malheurs ;
Le plaiſir eſt plus grand, & la douleur moins forte,
Quand on partage entre deux cœurs
Et les plaiſirs, & les douleurs.

XCI.

C'Eſt une marque d'amour d'eſtre perſuadé qu'une Maîtreſſe poſſede des qualitez qu'on trouve rarement à celles de ſon ſexe. En cette occaſion ce n'eſt point la raiſon qui éclaire les Amans, c'eſt l'Amour ſeul, qui ne fait jamais voir que des choſes avantageuſes dans la perſonne qu'on aime.

Courez ſur la terre & ſur l'onde,
Et voyez tout ce qu'à le monde
De plus rare & de plus charmant :
Vous n'avez point de tendreſſe,
Si vous ne croyez fortement
Que tout cede à voſtre Maîtreſſe.

XCII.

L'Amour ne haït point les richeſſes ; cependant toutes les Belles ne ſont pas d'humeur à prendre, & elles qui aiment la gloire, ne voudroient pas ſe reprocher d'avoir receu des preſens. Leur ame ne connoiſt point l'intereſt, & elles preferent un cœur à tous les biens de la fortune.

Un preſent peut toucher & l'eſprit & les ſens
De mille coquettes aimables ;
Mais les Belles raiſonnables,
Preferent les ſoins aux preſens.

XCIII.

QUand on n'eſt pas auprés de la perſonne qu'on aime, on a bien de la peine à goûter les plaiſirs de la ſocieté ; il eſt meſme neceſſaire qu'un Amant aime un peu la ſolitude, & qu'il ſçache l'art d'y réver &

d'y ſoûpirer agreablement. Sa propre tendreſſe peut faire naiſtre dans ſon cœur une certaine mélancolie douce, qui vaut preſque autant que la joie, & qui flate ſouvent ſon amour. Ces agreables réveries charment les ennuis, & lors qu'on ne peut pas eſtre avec une Maîtreſſe, on n'eſt pas fâché d'eſtre ſeul.

Un Amant dans la ſolitude
Ne ſouffre pas toûjours beaucoup d'inquietude,
Et peut meſme y goûter un aſſez doux plaiſir.
Si ce plaiſir n'eſt pas extrême,
Il donne du moins le loiſir
De bien ſonger à ce qu'on aime.

XCIV.

QUand on a de ces amis illuſtres qui ſont capables de toutes les belles choſes, on paſſe doucement la vie, & on a le plaiſir de les entretenir quelquefois de la perſonne qu'on aime. Dans ces aimables entretiens tout ſe paſſe à l'avantage d'une Maîtreſſe.

L'amour

L'Amour n'empeſche pas qu'on n'ait pour pluſieurs
Belles
Des amitiez fidelles.
On peut en faire chaque jour ;
Mais il faut que ſans ceſſe
L'amitié cede à l'Amour,
Et l'amie à la Maîtreſſe.

XCV.

ON ſe tromperoit de croire que l'amitié & l'Amour euſſent du rapport, leurs droits ſont differents, & les moyens dont ils ſe ſervent pour parvenir à leur fin, n'ont rien de ſemblable. L'empire de l'Amour n'a point d'autres bornes que celles de la terre, & il a preſque autant de ſujet qu'il y a d'hommes. L'empire de l'Amitié eſt plus borné : s'il a moins de ſujets ils ſont choiſis, & ſon autorité n'a rien que de doux & de raiſonnable.

L'Amour & l'Amitié ne ſont jamais ſemblables,
Bien qu'elles plaiſent toutes deux :
L'Amitié rend toûjours tous ſes ſujets heureux,
L'Amour en fait de miſerables.

SUR LA

NAISSANCE

DE

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE BOURGOGNE.

VENEZ, heureux Enfant, venez à la lumiere,
Vous allez commencer une illuſtre Carriere,
Et le Soleil qui naiſt aux bords de l'Orient
N'a pas à ſa naiſſance un éclat ſi riant.
Tout brille autour de Vous, les Jeux, les Ris, la Gloire
Parent voſtre Berceau comme un char de Victoire :
Mais, ô divin Enfant ! quand on ſort de Heros,
On ne vit pas long-temps dans les bras du repos.
Haſtez-vous, que le Corps, l'Eſprit & le Courage
Forcent les Loix du Temps, & les regles de l'Age,
Paſſez rapidement les frivoles plaiſirs,
Et concevez bien-toſt d'heroïques deſirs.
Vous pourez ſurpaſſer tous les Princes du Monde ;
De vos premiers Exploits couvrir la Terre & l'Onde ;

Digne de voſtre Nom, eſtre adoré de tous,
Et voir toûjours LOUIS bien au deſſus de vous
Eclairer tous vos pas, vous ſervir de modelle,
Eſtre du ROY des Rois une Image fidelle,
Le bonheur des François, l'Ame de ſes Eſtats,
Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

Sur le meſme ſujet.

DE'S que le Soleil fut ſous l'Onde,
La premiere Ville du monde
Vit apparoiſtre en un inſtant
Un Palais d'un or éclatant,
Tel qu'eſt le Temple de la Gloire,
Peint par les Filles de Memoire,
Ou dans ſon pompeux appareil
Le riche Palais du Soleil.
Une Architecture excellente,
Toute lumineuſe & brillante,
Raviſſoit par ſa nouveauté,
Auſſi-bien que par ſa beauté.
La nuit oſtant ſes ombres voiles,
Montra des millions d'étoiles,
Qui n'étoient point du Firmament,
Et tout parut enchantement.
Tous les Elemens ſont en guerre,
Le feu ſort de l'Eau ſur la Terre,
L'air retentit de toutes part:
La Paix craignit que ce fut Mars,
Ou que Jupiter en colere
Vint foudroyer noſtre Hemiſphere;
Mais des Dauphins brûlans n'ageoient,
Et d'autres en l'air voltigeoient,

Qui diſoient : *Ce n'eſt que la joye*
D'un DUC que le Ciel nous envoye,
DUC par tant de vœux ſouhaité,
DUC qui vaut une Majeſté.

Un Cahos d'ombre & de lumiére
Refléchiſſoit ſur la riviere,
Couverte de mille Batteaux,
Mais qui n'oſoient troubler ſes eaux,
De peur d'éfacer les Images
Qu'envoyoient tous ces beaux Rivages:
Des Jets de feu frappant les Cieux,
Surprenoient & charmoient les yeux:
En cent figures differentes
De longues flammes ondoyantes,
Tantoſt calmes, tantoſt bruyantes,
Se méloient au doux ſon des voix,
Des Trompettes & des Hautbois,
Lorſque la Nymphe de la Seine,
Empruntant une voix humaine,
Prononça clairement ces mots
Que repeterent les Echos:

Nouveau PRINCE, dont l'Origine
Toute grande, toute divine,
Vous montre tant & tant de Rois,
Digne du Sceptre des François,
Pluſieurs LOUYS, un CHARLEMAGNE;
Un HENRY, terreur de l'Eſpagne,
Vainqueur de ſes propres Sujets;
Qui m'enrichit de ſes bien-faits,
Vous ſçaurez bien-toſt leur Hiſtoire:
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moy, tous ces Rois ſi grands,
Juſtes, Pieux, ou Conquerans.

Leur Bonté, comme leur Puiſſance,
Leur Valeur, comme leur Prudence,
Enfin tous leurs Faits inouis,
Vous les trouverez en LOUYS.
Ceſſez, heureux Mortels d'admirer ces Spectacles;
L'Etoile de LOUYS, fait bien d'autres Miracles.
M. D. S.

MADRIGAL

De Monſieur l'Abbé Teſtu, chez Madame la Ducheſſe de Richelieu.

Sur le meſme ſujet.

DU FILS, du PERE & du Grand-PERE;
Celebrons le bonheur en ce Banquet fameux.
Que le grand-PERE eſt grand! que le FILS eſt heureux!
Du Petit-FILS il n'eſt rien qu'on n'eſpere,
Il aura les Vertus & l'Eſprit de ſa MERE.
Qu'il étonnera nos Neveux,
S'il trouve encor des Conqueſtes à faire!

MADRIGAL

Sur celuy de Monſieur l'Abbé Teſtu.

Par M. D. S.

IL faut une adreſſe divine
Pour loüer en MADRIGAL,
LOUIS, qui n'eut jamais d'égal,
Et deux jeunes HEROS avec une HEROINE.
Tant de matiere, & tant de choix,
En ſept Vers tout d'une tirade,
C'eſt mettre plus que l'ILLIADE
Dans une coquille de Noix.

Fin de la premiere Partie.

LE D 18